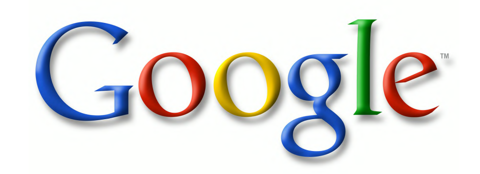
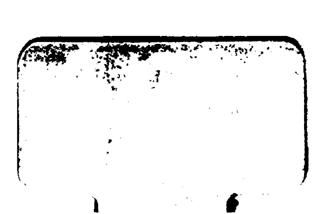




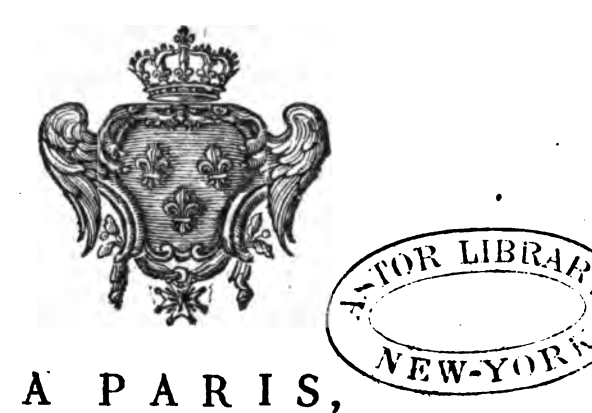
BDK

JOURNAL HISTORIQUE
DU VOYAGE
DE M. DE LESSEPS,

Consul de France, employé dans l'expédition de M. le comte de la Pérouse, en qualité d'interprète du Roi;

Depuis l'instant où il a quitté les frégates Françoises au port Saint-Pierre & Saint-Paul du Kamtschatka, jusqu'à son arrivée en France, le 17 octobre 1788.

PREMIÈRE PARTIE.



À PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXC.

À MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DE CASTRIES, Ministre d'État.

MONSEIGNEUR,

En m'annonçant que vous aviez jeté les yeux sur moi, pour accompagner M. le comte de la Pérouse en qualité d'interprète, vous eutes la bonté de donner à mon zèle les encouragemens les plus flatteurs.

J'étois loin de prévoir alors l'heureux terme de mon voyage, de croire qu'il me fût réservé de rapporter à notre auguste Monarque, le journal curieux de nos premières découvertes.

Tout m'assure, MONSEIGNEUR, que votre bienveillance a influé sur ma mission ; c'est

donc à vous que je dois l'hommage de son succès.

Ne jugez pas cependant de ma gratitude d'après l'intérêt de l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous offrir; je n'ai jamais senti plus vivement le chagrin de sa médiocrité qu'en le mettant sous vos auspices: mais si vous daignez rendre justice à ma reconnoissance, elle seule sera le prix du tribut que j'ose vous présenter.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

LESSEPS.

AVERTISSEMENT.

Le titre de cet ouvrage annonce ce qu'il eſt. Pourquoi m'étudierois-je à prévenir le jugement du lecteur? en aurai-je plus de droits à ſon indulgence, quand je lui aurai déclaré que, dans le principe, je n'eus pas la prétention de faire un livre? ma relation ſera-t-elle plus intéreſſante, quand on ſaura que j'y travaillai uniquement par le beſoin d'amuſer utilement mon loiſir, & avec la ſeule vanité de rapporter à ma famille le journal fidèle de mes peines & de mes obſervations dans le cours de mon voyage? Il eſt aiſé de voir que j'ai écrit par intervalles, avec ſoin ou négligence, ſuivant que les circonſtances me l'ont permis, que les objets m'ont plus ou moins frappé.

Averti par le ſentiment de mon inexpérience, j'ai cru me devoir à moi-même de ne laiſſer échapper aucune occaſion de m'inſtruire, comme ſi j'euſſe prévu qu'on

me rendroit comptable de mes momens & des connoissances que j'étois à portée de recueillir; mais de cette exactitude scrupuleuse à laquelle je me suis astreint, ne résultera-t-il pas le défaut de grâces & de variété dans ma narration?

D'ailleurs, les événemens qui me sont personnels, se trouvoient tellement liés aux sujets de mes remarques, que mon amour-propre n'a eu garde de supprimer ces détails: j'ai donc mérité le reproche d'avoir trop parlé de moi; c'est le péché d'habitude des voyageurs de mon âge.

Indépendamment de cette fatigante maladresse, je m'accuserai encore d'être tombé dans des répétitions fréquentes qu'eût évitées une plume plus exercée. Sur certaines matières, & particulièrement en fait de voyages, comment ne pas se former un style de routine? de-là, des tours & des expressions qui reviennent sans cesse: pour peindre les mêmes objets, on ne sait employer que les mêmes couleurs.

En commençant ce Journal, le surlendemain de mon débarquement au port de Saint-Pierre & Saint-Paul, je fus d'abord arrêté par l'embarras des dates. Je n'avois point d'almanach François, & je finis par adopter le vieux style en usage en Russie; il me dispensoit de songer continuellement à la différence des onze jours que le nouveau style compte de plus; mais lorsqu'il a été décidé, contre mon attente, que cet ouvrage recevroit le grand jour de l'impression, je me suis empressé de rétablir dans les dates l'ordre reçu parmi nous, c'est-à-dire, le nouveau style; & pour la commodité du lecteur je les ai mises en marge.

Quant à la prononciation des mots Russes, Kamtschadales & autres, j'observerai que toutes les lettres doivent être bien articulées. Je me suis attaché, même dans le vocabulaire, à élaguer les consonnes, dont le concours confus décourage & n'est pas toujours nécessaire. Règle générale, le *kh* doit être prononcé de même que le *ch* des

Allemands, ou le *J.* des Espagnols; & le *ch* comme dans notre langue. Les syllabes finales *oi* & *in*, se prononceront comme si elles étoient écrites *oï* & *ine*.

L'habile géographe qui s'est plu à donner ses soins à mes cartes, y a tracé ma route avec une si grande précision, que le lecteur peut me suivre pas à pas. C'est ce qui m'a déterminé à retrancher dans ma narration, toutes les notes sur les degrés de latitude & de longitude.

Une caravane Kamtschadale arrivant dans un village, est le sujet que j'ai choisi pour la gravure, parce qu'il peut à la fois, ce me semble, donner une idée des traîneaux, des diverses positions des voyageurs, de leur costume & d'un site. A la pureté du dessin & à la perfection du burin, on reconnoîtra le talent de deux artistes justement célèbres.

Il me reste à justifier le retard qu'a éprouvé l'impression de ce Journal. Sans contredit j'aurois pu le faire paroître plus tôt; mon devoir même l'exigeoit, mais ma recon-

noissance me prescrivoit en même temps d'attendre le retour de M. le comte de la Pérouse. Qu'est-ce que mon voyage, me suis-je dit? Pour le public, ce n'est qu'une suite de l'importante expédition de ce commandant; pour moi, c'est la preuve honorable de sa confiance : double motif par conséquent pour désirer de lui soumettre les détails de ma relation. Mon propre intérêt m'en faisoit également une loi: combien je me fusse estimé heureux, si, me permettant de publier mon voyage à la suite du sien, il eût daigné m'associer à sa gloire! c'étoit-là, je l'avoue, l'unique but de mon ambition & de mes délais.

Qu'il est cruel pour moi, après un an d'attente & d'impatience, de voir reculer encore ce terme de mes espérances! Depuis mon arrivée il ne s'est pas écoulé de jour où mes vœux n'aient rappelé nos intrépides navigateurs de la Boussole & de l'Astrolabe. Que de fois, me promenant en idée sur les mers qui leur restoient à parcourir, j'ai

cherché à reconnoître leurs traces, à les ſuivre de rade en rade, à ſuppoſer des relâches, à meſurer toutes les ſinuoſités de leur marche !

Ah ! lorſqu'à l'inſtant de notre ſéparation au Kamtſchatka, les officiers de nos frégates me ſerrèrent triſtement dans leurs bras comme un enfant perdu, qui m'eût dit que je devois le premier revoir ma patrie ? qui m'eût dit que pluſieurs d'entr'eux n'y reviendroient jamais, & que dans peu je verſerois des larmes ſur leur ſort !

En effet, à peine je jouiſſois du ſuccès de ma miſſion & des embraſſemens de ma famille, que le bruit de nos déſaſtres dans l'archipel des navigateurs, eſt venu remplir mon ame d'amertume & d'affliction. Il n'eſt plus, ce brave & loyal marin *, l'ami, le compagnon de notre commandant, cet homme que j'aimois & reſpectois comme mon père ; il n'eſt plus, & ma plume ſe refuſe à retracer ſa fin déplorable ! mais ma

* M. le vicomte de Langle.

reconnoissance se plaît à répéter que le souvenir de ses vertus & de ses bontés vivra éternellement en moi.

ô lecteur, qui que tu sois, pardonne à ma douleur cet épanchement involontaire! si tu as pu connoître celui que je pleure, tu mêleras tes regrets aux miens; comme moi, tu demanderas au ciel, pour notre consolation, pour la gloire de la France, qu'il nous ramène bientôt & le chef de l'expédition, & ceux de nos courageux argonautes qu'il nous a conservés. Au moment où j'écris, ah! si un vent favorable poussoit leurs vaisseaux vers nos côtes....! puisse-t-il être exaucé ce vœu de mon cœur! puisse le jour de la publication de cet ouvrage, être celui de leur arrivée! dans l'excès de ma joie, je trouverai toutes les jouissances de l'amour-propre.



Fautes à corriger dans la première Partie.

PAGE 40, ligne 14, j'eus lieu d'être charmé, *lisez*, je fus charmé.

Page 69, ligne 1.re d'Olkotsk; *lisez*, d'Okotsk.

Page 110, ligne 6, arbes; *lisez*, arbres.

Page 125, ligne 2, de la note, verock; *lisez*; vezock.

Page 132, ligne 13, & dès-lors ils se sont décidés; *lisez*, & se sont décidés.

Page 138, lignes 9 & 10, leur premier atterage; *lisez*, à leur premier atterage.

Page 179, ligne 3, sans les connoître; *lisez*, sans les pratiquer.

Page 189, ligne 10, étincelle de feu; *lisez*, étincelle.

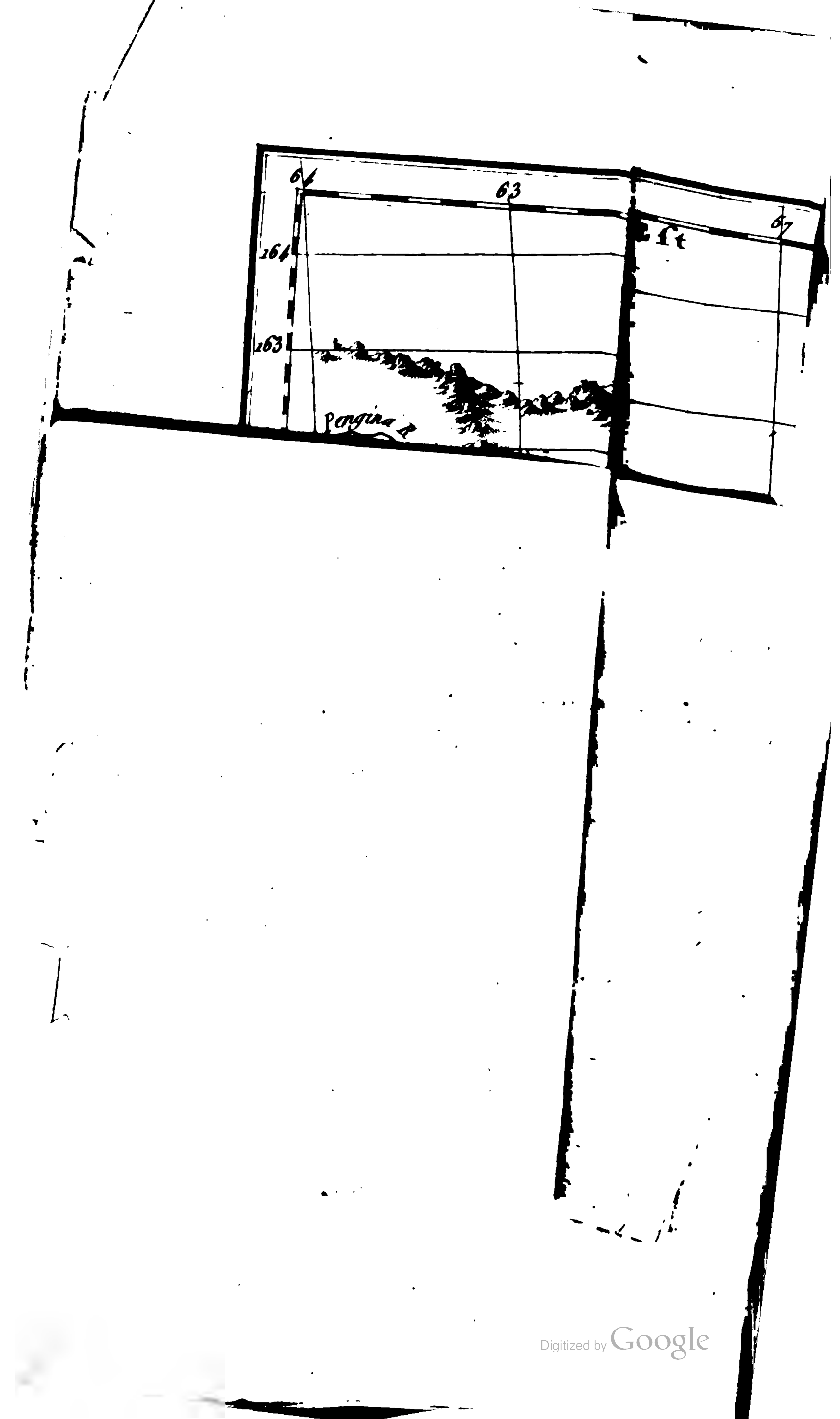
Page 210, ligne 1.re sa monnoie d'or; *lisez*, la monnoie d'or.

Page 240, lignes 17 & 18, avec sa moëlle, crue ou cuite; je la trouvai excellente; *lisez*, avec sa moëlle; crue ou cuite, je la trouvai excellente.

Page 244, ligne dernière, de leurs chefs; *lisez*, de leur chef.

Page 262, indication marginale, sumer; *lisez*, fumer.

JOURNAL



64
63
62
164
163
Pengina R



JOURNAL HISTORIQUE DU VOYAGE DE M. DE LESSEPS, DU KAMTSCHATKA EN FRANCE.

INTRODUCTION.

E compte à peine mon cinquième luſtre, je ſuis arrivé à l'époque la plus mé-rable de ma vie. Quelque longue, que heureuſe que puiſſe être la carrière me reſte à fournir, je doute que je is deſtiné à être jamais employé dans ne expédition auſſi glorieuſe que celle u'achèvent en ce moment les deux

frégates Françoises, la Bouſſole & l'Aſtrolabe, commandées, la première par M. le comte de la Pérouſe, chef de l'expédition; & la ſeconde, par M. le vicomte de Langle *.

L'intérêt que le bruit de ce voyage autour du monde a excité, fut trop marqué & trop univerſel, pour que l'on n'attende pas aujourd'hui, avec autant d'impatience que de curioſité, des nouvelles directes de ces illuſtres navigateurs, que leur patrie & l'Europe entière redemandent aux mers qu'ils parcourent.

Qu'il eſt flatteur pour moi, après avoir obtenu de M. le comte de la Pérouſe l'avantage de le ſuivre pendant plus de deux ans, de devoir encore à ſon choix l'honneur d'apporter par terre ſes dépêches

* Si ma plume étoit digne de ces deux hommes célèbres, faits pour conduire enſemble une grande entrepriſe avec la plus parfaite harmonie, que de choſes n'aurois-je pas à dire de chacun d'eux! mais dès long-temps leurs travaux & l'eſtime publique les ont mis au-deſſus des éloges.

en France! plus je réfléchis à mon bonheur en recevant cette nouvelle preuve de ſa confiance, plus je ſens ce qu'exigeroit une pareille miſſion, & tout ce qui me manque pour la remplir : mais je ne dois ſans doute attribuer la préférence qui m'eſt accordée, qu'à la néceſſité de choiſir pour ce voyage quelqu'un qui parlât le Ruſſe, & qui eût déjà ſéjourné dans cet empire.

1787, *Septembre.*

A Saint-Pierre & Saint-Paul.

DEPUIS le 6 ſeptembre 1787, les frégates du Roi étoient dans le port d'Avatſcha, ou Saint-Pierre & Saint-Paul *(a)*, à l'extrémité méridionale de la preſqu'île du Kamtſchatka. Le 29, j'eus l'ordre de quitter l'Aſtrolabe; le même jour, M. le comte de la Pérouſe me remit ſes dépêches & ſes inſtructions. Son amitié pour moi ne ſe contenta pas d'avoir pris d'avance les arrangemens les plus tran-

Le 29. Je quitte les frégates & reçois mes dépêches.

(a) Ce port eſt appelé par les Ruſſes *Petropavloſskaia-gaven.*

1787. *Septembre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

quillisans pour me faire voyager avec sûreté & économie; elle le porta encore à me donner en partant, des conseils vraiment paternels, qui resteront éternellement gravés dans mon cœur. M. le vicomte de Langle eut aussi la bonté d'y joindre les siens qui ne m'ont pas été moins utiles.

Qu'il me soit permis de payer ici le juste tribut de ma reconnoissance à ce fidèle compagnon des périls & de la gloire de M. le comte de la Pérouse, & son émule dans tous les cœurs & dans le mien, pour m'avoir servi constamment de père, de conseil & d'ami.

Le soir il me fallut prendre congé de notre commandant & de son digne collégue. Qu'on juge de ce que je souffris lorsque je les reconduisis aux canots qui les attendoient; je ne pus ni parler, ni les quitter; ils m'embrassèrent tour-à-tour, & mes larmes ne leur prouvèrent que trop la situation de mon ame. Les officiers, tous mes amis qui étoient à

1787. *Septembre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

terre, reçurent aussi mes adieux; tous s'attendrirent sur moi, tous firent des vœux pour ma conservation, & me donnèrent les consolations & les secours que l'amitié put leur suggérer. Mes regrets, en m'en séparant, ne peuvent se peindre: on m'arracha de leurs bras, & je me retrouvai dans ceux de M. le colonel Kasloff-Ougrenin, commandant à Okotsk & au Kamtschatka, à qui M. le comte de la Pérouse m'avoit recommandé, plus comme son fils, que comme l'officier chargé de ses dépêches.

Je reste entre les mains de M. Kasloff, commandant Russe.

Ici commencent mes obligations envers ce commandant Russe. Je connus dès-lors toute l'aménité de son caractère, toujours prêt à rendre service, & dont j'ai eu depuis tant à me louer *(b)*. Il ménagea

---

(b) Après avoir comblé d'honnêtetés toutes les personnes de notre expédition, il avoit encore voulu essayer d'approvisionner nos frégates. Malgré la difficulté de se procurer des bœufs en ce pays, il leur en fournit sept à ses dépens, & jamais il ne fut possible de lui en faire recevoir le prix; il regrettoit de n'avoir pu en donner davantage.

1787, *Septembre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

ma sensibilité avec tout l'art possible : je le vis s'attrister avec moi, de l'éloignement des canots que nous suivîmes longtemps des yeux; & en me ramenant chez lui, il n'épargna rien pour me distraire de mes sombres réflexions. Qui voudroit se rendre compte du vide affreux que j'éprouvai en ce moment, devroit commencer par se supposer à ma place, & laissé seul sur ces bords presque inconnus, à quatre mille lieues de ma patrie: quand bien même je n'eusse pas calculé cette énorme distance, l'aspect aride de ces côtes me présageoit assez ce que j'aurois à souffrir dans ma longue & périlleuse route; mais enfin l'accueil que me firent les habitans, & les honnêtetés sans nombre de M. Kasloff & des autres officiers Russes, me rendirent peu-à-peu moins sensible au départ de mes compatriotes.

Le 30. Départ des frégates du Roi.

Il eut lieu le 30 septembre au matin; les deux frégates appareillèrent avec un vent favorable qui nous les fit perdre de vue dans la même matinée, & qui souffla

pendant plusieurs jours de suite. On peut croire que je ne les vis pas partir sans faire, pour tous les officiers & les amis que je laissois à bord, les vœux les plus ardens & les plus sincères; triste & dernier hommage de ma reconnoissance & de mon attachement.

1787, *Septembre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

M. le comte de la Pérouse m'avoit recommandé de faire diligence; mais en même temps il m'avoit enjoint, ce que mon inclination me prescrivit aussitôt, de ne quitter sous aucun prétexte M. Kasloff: ce dernier lui avoit promis de me conduire jusqu'à Okotsk, lieu de sa résidence, où il devoit se rendre incessamment. J'avois déjà senti le bonheur d'avoir été remis en si bonnes mains, & je n'hésitai pas à m'abandonner aveuglément aux conseils de ce commandant.

Impossibilité de me rendre à Okotsk avant l'établissement du traînage.

Son intention étoit d'aller attendre à Bolcheretsk que le traînage pût s'établir, & nous donnât les facilités nécessaires pour entreprendre le voyage d'Okotsk. La saison étoit alors trop avancée pour

1787, Octobre. A Saint-Pierre & Saint-Paul.

risquer de se mettre en route par terre; & le trajet par mer n'étoit pas moins dangereux; d'ailleurs il ne se trouvoit aucun bâtiment dans les deux ports Saint-Pierre & Saint-Paul & Bolcheretsk *(c)*.

Les affaires que M. Kasloff eut à terminer, & les préparatifs de notre départ nous retinrent encore six jours; ce qui me permit de m'assurer que les frégates du Roi n'étoient plus dans le cas de rentrer. Je profitai de ce retard pour commencer mes observations, & me procurer des renseignemens un peu détaillés sur tout ce qui m'environnoit. Je m'attachai sur-tout à prendre une juste idée de la baie d'Avatscha & du port de Saint-Pierre & Saint-Paul qu'elle renferme.

Le capitaine Cook a fait de cette baie une description fort étendue, dont nous

(c) Il paroît que pendant l'été la navigation est assez sûre, & que c'est la seule voie dont profitent les voyageurs pour se rendre à leur destination.

avons reconnu l'exactitude. Il s'y eſt fait depuis quelques changemens, qui, dit-on, doivent être ſuivis de beaucoup d'autres, ſur-tout quant au port Saint-Pierre & Saint-Paul. En effet, il ſeroit très-poſſible que les voyageurs qui y aborderont un jour après nous, croyant ne trouver que cinq à ſix maiſons, ſoient ſurpris d'y découvrir une ville entière, bâtie en bois, mais paſſablement fortifiée.

1787, Octobre. A Saint-Pierre & Saint-Paul.

Détail ſur ce port & ſur un projet qui y eſt relatif.

Tel eſt du moins le projet, qui, à ce que j'ai ſu indirectement, a été donné par M. Kaſloff ſon auteur, dont les vues ſont auſſi grandes qu'utiles au bien du ſervice de ſa ſouveraine. L'exécution de ce plan ne contribuera pas peu à augmenter la célébrité de ce port, déjà renommé par les vaiſſeaux étrangers qui y abordent, & que le commerce pourroit y rappeler *(d)*.

(d) A en juger même par ce qu'en ont rapporté les premiers navigateurs, il paroît qu'il n'y a point de ports plus commodes dans cette partie de l'Aſie; de ſorte qu'il ſeroit à deſirer qu'il devînt

1787. Octobre. A Saint-Pierre & Saint-Paul.

Pour bien saisir les dispositions de ce projet & en apprécier l'utilité, il ne faut que se représenter l'étendue & la forme de la baie d'Avatscha, & la position du port en question. Nous en avons déjà

---

l'entrepôt général du commerce de ces contrées. Cela seroit d'autant plus avantageux, que les vaisseaux qui fréquentent les autres ports, tels que ceux de Bolcheretsk, Nijenei-Kamtschatka, Tiguil, Ingiga, & même Okotsk, sont ordinairement trop heureux quand ils n'y font pas naufrage; c'est pour cela que l'Impératrice a défendu expressément toute navigation passé le 26 septembre.

Mais ce que j'ai appris en même temps vient encore mieux à l'appui de ce que j'avance, & a pu faire naître l'idée de ces nouvelles constructions.

Un bâtiment Anglois, appartenant à M. Lanz négociant à Macao, vint l'année dernière 1786 mouiller au port de Saint-Pierre & Saint-Paul; le capitaine Peters, commandant ce navire, fit aux Russes des propositions de commerce, dont voici les détails. Par son traité avec un marchand Russe nommé *Schelikhoff*, il s'engageoit à faire le commerce dans cette partie des états de l'Impératrice, & demandoit des marchandises pour la valeur de quatre-vingt mille roubles. Il est probable que ces marchandises n'eussent consisté qu'en pelleteries que

plusieurs descriptions fidèles *(e)*, qui sont dans les mains de tout le monde; ainsi je me bornerai à ne parler que de ce

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

les Anglois comptoient vendre en Chine, d'où ils auroient rapporté en échange des étoffes & autres objets convenables aux Russes. Le négociant Schelikhoff se rendit lui-même à Saint-Pétersbourg, pour y solliciter l'agrément de sa souveraine qu'il obtint; mais pendant qu'il travailloit à se mettre en état de remplir les clauses de son traité, il fut informé que le navire Anglois avoit péri sur les côtes de l'île de Cuivre, en revenant au Kamtschatka, de la partie nord-ouest de l'Amérique; il y avoit été, selon toute apparence, prendre des fourrures pour commencer sa cargaison qu'il venoit compléter au port Saint-Pierre & Saint-Paul. On sut que deux hommes seulement de son équipage, un Portugais & un Nègre du Bengale s'étoient sauvés, & avoient passé l'hiver dans l'île de Cuivre, d'où un vaisseau Russe les avoit transportés à Nijenei-Kamtschatka: ils nous ont joint à Bolcheretsk, & l'intention de M. Kasloff est de les envoyer à la saison prochaine à Saint-Pétersbourg.

(e) M. le comte de la Pérouse en a détaillé le plan avec autant de soin que tous ceux qui l'ont devancé: on le verra dans la relation de son voyage, qui sera pour le lecteur curieux une nouvelle source d'instruction & de lumières.

1787, *Octobre.*

A Saint-Pierre & Saint-Paul.

qui peut répandre le jour néceſſaire ſur les idées de M. Kaſloff.

On ſait que le port de Saint-Pierre & Saint-Paul eſt ſitué au nord de l'entrée de la baie d'Avatſcha, & ſe trouve fermé au ſud par une langue de terre fort étroite, ſur laquelle eſt bâti l'oſtrog *(f)* ou village Kamtſchadale. Sur une élévation à l'eſt dans le fond du port, eſt placée la maiſon du commandant *(g)*, chez qui logea M. Kaſloff pendant ſon ſéjour. Auprès de cette maiſon, preſque ſur la même ligne, on voit celle d'un caporal de la garniſon, & plus loin en tirant vers le nord, celle du ſergent, leſquels ſont,

(f) Le mot *oſtrog* ſignifie proprement une enceinte de conſtruction paliſſadée. On pourroit, je crois, tirer ſon étymologie des retranchemens que les Ruſſes conſtruiſoient à la hâte, pour ſe mettre à couvert des incurſions des indigènes, qui ſans doute ſouffroient impatiemment qu'on envahît leur pays. Le nom d'oſtrog eſt donné à préſent à preſque tous les villages de ces contrées.

(g) Ce commandant nommé *Khabaroff* étoit alors un *préporchik*, ou enſeigne.

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

après le commandant, les ſeules perſonnes un peu diſtinguées qu'on puiſſe citer en cette place, ſi tant eſt qu'elle mérite ce nom. Vis-à-vis l'entrée du port, ſur le penchant de la hauteur, d'où l'on découvre un lac d'une étendue conſidérable, on rencontre aujourd'hui les ruines de l'hôpital, dont il eſt parlé dans le voyage du capitaine Cook *(h)*. Au-deſſous de ces

(h) C'eſt à quelque diſtance de cet endroit que fut enterré au pied d'un arbre le capitaine Clerke. L'inſcription que les Anglois ont laiſſée ſur ſa tombe, étoit ſur bois & ſuſceptible de s'effacer. M. le comte de la Pérouſe voulant que le nom de ce navigateur parvînt à l'immortalité, ſans rien craindre des injures du temps, fit remplacer cette inſcription par une autre ſur cuivre.

Il n'eſt pas inutile de rapporter ici que notre commandant s'informa en même temps de l'endroit où avoit été inhumé le fameux aſtronome François, de l'Iſle de la Croyère. Il pria M. Kaſloff de donner des ordres pour qu'on élevât en ce lieu un tombeau, & qu'on y mît une épitaphe qu'il laiſſa gravée ſur cuivre, contenant l'éloge & les détails de la mort de notre compatriote. Ses intentions furent exécutées ſous mes yeux, après le départ des frégates Françoiſes.

1787, Octobre.

A Saint-Pierre & Saint-Paul.

ruines, plus près du rivage, on a construit un bâtiment qui sert de magasin ou d'espèce d'arsenal à la garnison, & qui est constamment gardé par un factionnaire. Voilà en abrégé l'état dans lequel nous avons trouvé le port de Saint-Pierre & Saint-Paul.

Mais par les augmentations proposées, il est évident qu'il deviendroit une place intéressante. L'entrée du port seroit fermée ou au moins flanquée par les fortifications; elles serviroient en outre à couvrir de ce côté la ville projetée, qui seroit bâtie, en grande partie, sur l'emplacement de l'ancien hôpital, c'est-à-dire, entre le port & le lac qu'on découvre sur la hauteur. On poseroit pareillement une batterie sur la langue de terre qui sépare ce lac de la baie d'Avatscha, afin de protéger cette autre partie de la ville. Enfin, suivant le même projet, l'entrée de cette baie seroit défendue par une batterie assez forte sur l'endroit le moins élevé de sa rive gauche; & les vaisseaux entrant dans

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

la baie ne pourroient se soustraire à la portée du canon, attendu les brisans qui se rencontrent le long de la rive droite. On y voit aujourd'hui sur la pointe d'un rocher, une batterie de six ou huit canons, qui a fait feu pour saluer nos frégates.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il entreroit encore dans ce plan d'augmenter la garnison, qui n'est actuellement que de quarante soldats ou Cosaques. Ils vivent & sont habillés comme les Kamtschadales; seulement ils portent un sabre, un fusil & la giberne lorsqu'ils sont de service; sans cela, on ne pourroit les distinguer des indigènes qu'à leurs traits & à leur idiome.

Quant au village Kamtschadale, qui fait une grande partie de la place, telle qu'elle est en ce moment, & se trouve, ainsi que je l'ai dit, sur la langue de terre qui ferme l'entrée du port, il n'est composé que d'environ trente à quarante habitations, tant d'hiver que d'été, appelées

1787.
Octobre.
A Saint-Pierre & Saint-Paul.

isbas & *balagans* ; & l'on ne compte dans toute la place, en comprenant même la garnison, que cent habitans au plus, tant hommes, que femmes & enfans. Par le projet ci-dessus, on voudroit en porter le nombre à plus de quatre cents.

A ces détails sur le port de Saint-Pierre & Saint-Paul, & sur les ouvrages dont on doit s'occuper pour son embellissement, j'ajouterai quelques notes que j'y pris sur la nature du sol, le climat & les rivières.

Nature du sol.

Les bords de la baie d'Avatscha m'ont paru hérissés de hautes montagnes, dont quelques-unes sont couvertes de bois, & d'autres volcaniques *(i)*. Les vallées

(i) Il se trouve à quinze ou vingt verstes du port un volcan, que les naturalistes de l'expédition de M. le comte de la Pérouse ont visité, & dont il sera parlé dans le voyage de ce commandant. Les gens du pays m'ont dit qu'il en sort de la fumée de temps en temps; mais que l'éruption, qui autrefois étoit très-fréquente, n'avoit pas eu lieu depuis plusieurs années.

présentent

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

préſentent une végétation qui m'a étonné. L'herbe y étoit preſque de la hauteur d'un homme; & les fleurs champêtres, telles que des roſes ſauvages & autres qui s'y trouvoient mêlées, répandoient au loin l'exhalaiſon la plus ſuave.

Climat.

Il tombe ordinairement de grandes pluies pendant le printemps & l'automne, & les coups de vent ſe font fréquemment ſentir dans cette dernière ſaiſon & dans l'hiver; celui-ci eſt quelquefois pluvieux, mais, malgré ſa longueur, on aſſure qu'il n'eſt pas ſi extraordinairement rigoureux, du moins dans cette partie méridionale du Kamtſchatka *(k)*. La neige commence

(k) Le froid exceſſif dont ſe plaignent les Anglois, peut n'être pas ſans exemple, & je ne prétends point les contredire; mais ce qui prouveroit que la rigueur du climat n'eſt pourtant pas ſi cruelle, c'eſt que les habitans qu'ils nous repréſentent n'oſant ſortir de tout l'hiver de leurs habitations ſouterraines ou *yourtes*, dans la crainte d'être gelés, n'en conſtruiſent plus aujourd'hui dans cette partie méridionale de la preſqu'île, ainſi que j'aurai occaſion de le dire. Je conviendrai cependant que

1787. *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

à prendre pied en octobre, & le dégel n'a lieu qu'en avril ou mai; mais en juillet même, on en voit tomber sur le sommet des hautes montagnes, & sur-tout des volcans. L'été est assez beau; les plus fortes chaleurs ne durent guère que le temps du solstice. Le tonnerre s'y fait rarement entendre, & ne fait jamais de ravages. Telle est la température qui règne à peu-près dans tous les environs de cette partie de la presqu'île.

Rivières ayant leur embouchure dans la baie d'Avatscha.

Deux rivières ont leur embouchure dans la baie d'Avatscha, savoir, celle qui donne le nom à la baie & celle de Paratounka. Elles sont l'une & l'autre très-

le froid que j'y ai éprouvé pendant mon séjour, & qui peut se comparer à celui de l'hiver de 1779, m'a paru le même que celui qui se fait sentir à Saint-Pétersbourg : mais ce que les Anglois ont eu grande raison de trouver extraordinaire, ce sont les terribles ouragans, qui amènent des bouffées de neige si épaisse & si abondante, qu'il est alors impossible de sortir ni d'avancer, si l'on est en route; cela m'est arrivé plus d'une fois, comme on le verra dans la suite.

poiſſonneuſes; on y trouve de plus toutes ſortes d'oiſeaux aquatiques, & ſi ſauvages qu'il eſt impoſſible de les approcher même à cinquante pas. La navigation dans ces rivières eſt impraticable au 26 novembre, attendu qu'elles ſont toujours priſes à cette époque; & dans le fort de l'hiver, la baie même eſt couverte de glaçons, que les vents du large empêchent de ſortir; mais dès que ceux de terre viennent à ſouffler, elle s'en dégage entièrement. Le port de Saint-Pierre & Saint-Paul ſe trouve pour l'ordinaire fermé par les glaces dans le mois de janvier.

1787, *Octobre.* A Saint-Pierre & Saint-Paul.

Je devrois ſans doute parler ici des mœurs & du coſtume des Kamtſchadales, faire connoître leurs maiſons ou plutôt leurs cabanes qu'ils nomment *iſbas* ou *balagans;* mais je remets à traiter ces objets à mon arrivée à Bolcheretsk, où j'aurai, j'eſpère, plus de loiſir & plus de moyens pour les décrire en détail.

Nous partîmes de Saint-Pierre & Saint- Le 7.

1787, *Octobre.*

Départ de Saint-Pierre & Saint-Paul.

Paul le 7 octobre, M. Kasloff *(l)*, M.rs Schmaleff *(m)*, Vorokhoff *(n)*, Ivaschkin *(o)*, moi & la suite du commandant,

---

(l) M. Kasloff-Ougrenin est, comme je l'ai déjà dit, commandant à Okotsk & au Kamtschatka; il est subordonné au gouverneur général résidant à Irkoutsk.

(m) M. Schmaleff est capitaine-inspecteur pour les Kamtschadales, ou en Russe, *capitan-ispravnik* dans le département du Kamtschatka; c'est le même dont les Anglois eurent tant à se louer, & les bons offices qu'il nous a rendus ne sauroient également se compter.

(n) M. Vorokhoff, secrétaire du commandant; il est employé dans les affaires civiles, & a rang d'officier.

(o) M. Ivaschkin est cet infortuné gentilhomme dont parlent les Anglois, & qui mérite à tous égards l'éloge qu'ils en font. Le seul récit de ses malheurs suffit pour inspirer de la compassion à tout lecteur; mais il faut l'avoir vu & suivi, pour juger du degré d'intérêt qu'on doit prendre à son sort.

Il n'avoit pas encore vingt ans que l'impératrice Élisabeth le fit sergent de sa garde de Préobrajenskoi. Il jouissoit déjà d'un certain crédit à la cour, & le libre accès que sa place lui donnoit auprès de sa souveraine, ouvroit à son ambition la plus brillante carrière, lorsque tout-à-coup non-seulement il fut

compoſée de quatre ſergens ou bas-officiers & d'un pareil nombre de ſoldats.

1787, Octobre.

---

diſgracié, & ſe vit enlever toutes les eſpérances flatteuſes dont il avoit pu ſe bercer, mais encore il eut la douleur d'être traité comme les plus grands criminels; il reçut le knout, dernier ſupplice & le plus infamant en Ruſſie, eut les narines arrachées, & fut en outre exilé pour la vie au Kamtſchatka.

On ſait, par ce qu'en ont rapporté les Anglois, tout ce qu'il a eu à ſouffrir pendant plus de vingt ans de la rigueur extrême dont on uſa à ſon égard; on la porta juſqu'à lui refuſer les premiers alimens. Il eût péri ſans doute de faim & de miſère, ou auroit ſuccombé à ſon déſeſpoir, ſi la force de ſon ame & celle de ſon tempérament ne l'euſſent ſoutenu. La néceſſité de pourvoir lui-même à ſa ſubſiſtance le força, non ſans dégoût, à ſe naturaliſer parmi les Kamtſchadales, & à adopter entièrement leur manière de vivre; il eſt vêtu comme eux, & trouve dans ſa chaſſe & dans ſa pêche de quoi fournir à ſes beſoins aſſez abondamment pour qu'en vendant ſon ſuperflu, il obtienne encore quelques adouciſſemens à ſa triſte exiſtence. Il réſide à l'oſtrog de Vercknéï-Kamtſchatka, ou Kamtſchatka ſupérieur. On ignore parmi les Ruſſes, la cauſe d'une punition ſi ſévère; on eſt tenté de l'attribuer à un mal-entendu, ou à quelques paroles indiſcrètes, car on ne peut ſe réſoudre à lui ſuppoſer un crime. Il paroîtroit qu'on eſt revenu de la prétendue énormité

1787, Octobre.

L'officier-commandant du port, probablement par honneur pour M. Kafloff son supérieur, se joignit à notre petite

---

de son délit; on a voulu depuis peu changer le lieu de son exil, & on lui a proposé d'aller demeurer à Yakoutsk, cette ville offrant plus de ressources, tant pour l'utilité que pour l'agrément: mais ce malheureux proscrit, qui peut avoir aujourd'hui soixante à soixante-cinq ans, a refusé de profiter de cette permission, ne voulant pas, a-t-il dit, aller mettre en spectacle les marques hideuses de son déshonneur, ni avoir à rougir une seconde fois du supplice affreux qu'il a subi. Il a mieux aimé continuer de vivre avec ses Kamtschadales, n'ayant plus à desirer que de passer paisiblement le peu de jours qui lui restent au milieu de ceux qui connoissent son honnêteté, & de pouvoir emporter en mourant, l'estime & l'amitié générales dont il jouit à si juste titre.

M. le comte de la Pérouse, d'après la relation des Anglois, témoigna le desir de voir cet infortuné, qui lui inspira, dès le premier moment, le plus vif intérêt; il le reçut à son bord & à sa table: l'humanité de notre commandant ne se borna pas à compatir à ses maux; elle s'occupa encore des moyens de les adoucir, en lui laissant tout ce qui pouvoit lui rappeler notre séjour, & lui prouver que les Anglois ne sont pas les seuls étrangers que son triste sort ait intéressés.

troupe, & nous nous embarquames sur des baidars *(p)* pour traverser la baie & nous rendre à Paratounka, où nous devions trouver des chevaux pour continuer notre route.

1787. *Octobre.*

Nous arrivames en cinq ou six heures à cet ostrog, où demeure le prêtre *(q)* ou curé du district dont l'église est encore en ce lieu *(r)*: sa maison nous servit de gîte; & nous y fumes reçus à merveille; mais à peine y étions-nous entrés, que la pluie tomba en si grande abondance

Arrivée & séjour à Paratounka.

(p) Les *baidars* sont des canots faits à peu-près comme les nôtres, si ce n'est que les bordages sont faits de planches larges de quatre, cinq à six pouces, & qu'ils sont joints les uns aux autres avec des liens de branches de saule ou de cordes; on les calfate avec de la mousse. Les baidars sont les seuls bâtimens qui servent à la navigation pour se rendre aux îles Kouriles; ils vont ordinairement à la rame, on peut cependant y adapter une voile.

(q) Il se nomme *Féodor Vereschaguin;* il a succédé à son frère aîné Romanoff-Vereschaguin, qui eut tant de bons procédés pour le capitaine Clerke, & que j'ai trouvé depuis à Bolcheretsk.

(r) Son prédécesseur avoit annoncé aux Anglois,

1787, Octobre. A Paratounka.

qu'elle nous força de séjourner plus long-temps que nous ne voulions.

Je saisis avec empressement ce rapide intervalle pour décrire ici quelques-uns des objets que j'ai remis à traiter à mon arrivée à Bolcheretsk, où j'en trouverai d'autres peut-être qui ne seront pas moins intéressans.

Description de cet ostrog.

L'ostrog de Paratounka est situé au bord de la rivière de ce nom, à deux lieues environ de son embouchure *(f)*. Ce village n'est guère plus peuplé que celui

---

que cette paroisse devoit être incessamment transférée à l'ostrog de Saint-Pierre & Saint-Paul; mais ce déplacement ne doit s'effectuer qu'à l'exécution du projet relatif au port. Il est bon d'observer ici que les Anglois ont omis de dire qu'il existoit autrefois une église à Saint-Pierre & Saint-Paul, & qu'on en retrouve l'emplacement indiqué par une espèce de tombe qui en faisoit partie.

(f) Cette rivière se jette, comme je l'ai dit, dans la baie d'Avatscha : les bancs qui s'y trouvent à sec, à basse mer, rendent son entrée impraticable; elle est même très-difficile lors de la pleine mer.

1787. *Octobre.* A Paratounka.

de Saint-Pierre & Saint-Paul. La petite vérole a fait, en cet endroit principalement, des ravages effroyables. Le nombre de balagans & d'iſbas que j'y ai vus, m'a également paru à peu-près le même qu'à Petropavloſska *(t)*.

Habitations des Kamtſchadales.

Les Kamtſchadales logent l'été dans les premiers, & ſe retirent l'hiver dans les derniers. Comme on veut les amener inſenſiblement à ſe rapprocher davantage des payſans Ruſſes, & à ſe loger d'une manière plus ſaine, il a été défendu dans cette partie méridionale du Kamtſchatka, de conſtruire déſormais des yourtes ou demeures ſouterraines; elles y ſont toutes

(t) En m'arrêtant devant ces maiſons Kamtſchadales, je me ſuis peint quelquefois à leur aſpect, la ſurpriſe dédaigneuſe de nos ſybarites François, les uns ſi fiers de leurs vaſtes hôtels, les autres ſi jaloux de leurs petits appartemens ſi jolis, ſi décorés, où l'art des diſtributions ne le cède qu'au luxe recherché des meubles; je croyois les entendre s'écrier: Comment des humains peuvent-ils habiter ces miſérables cahutes! cependant un Kamtſchadale ne ſe trouve point malheureux ſous

1787.
Octobre.
A Paratounka.

détruites à préſent *(u)*, & l'on n'en trouve plus que quelques veſtiges dont l'intérieur eſt comblé, & qui m'ont repréſenté au dehors le faîte élargi de nos glacières.

Deſcription des balagans.

Les balagans s'élèvent au-deſſus du ſol ſur pluſieurs poteaux plantés à d'égales diſtances, & de la hauteur de douze à treize pieds. Cette agreſte colonnade ſoutient en l'air une plate-forme faite de ſoliveaux emboîtés les uns dans les autres, & revêtus de terre glaiſeuſe : cette plate-forme ſert de plancher à tout l'édifice, qui conſiſte en un comble de forme conique, couvert d'une ſorte de chaume ou d'herbe ſéchée, étendue ſur de longues

---

ces cabanes dont l'architecture paroît remonter au premier âge du monde ; il y vit tranquille avec ſa famille ; il jouit au moins du bonheur de connoître peu de privations, par-là même qu'il ſe crée moins de beſoins, & qu'il n'a point ſous les yeux d'objets de comparaiſon.

(u) J'en ai revues quelque temps après dans la partie ſeptentrionale, & j'ai pu en prendre une idée plus exacte que j'ai eu ſoin de noter.

perches qui ſe réuniſſent au ſommet, & qui portent ſur pluſieurs traverſes. Ce comble eſt à la fois le premier & le dernier étage; il forme tout l'appartement, c'eſt-à-dire une chambre: un trou pratiqué dans le toit ouvre un paſſage à la fumée, lorſque le feu s'allume pour préparer les alimens; cette cuiſine s'établit alors au milieu de la chambre où ils mangent, ſe couchent & dorment pêle-mêle ſans le moindre dégoût ni aucun ſcrupule. Dans ces appartemens, il n'eſt pas queſtion de fenêtres; on n'y trouve qu'une porte ſi baſſe & ſi étroite, qu'elle donne à peine entrée au jour. L'eſcalier eſt digne de la maiſon; c'eſt une poutre, ou plutôt un arbre entaillé très-groſſièrement, dont un bout poſe à terre & l'autre eſt élevé à la hauteur du plancher; il arrive à l'angle de la porte, au niveau d'une eſpèce de galerie découverte qui ſe trouve en avant: cet arbre a conſervé ſa rondeur, & préſente ſur un côté de ſa ſuperficie ce que je ne ſaurois appeler des marches, vu

1787.
Octobre.
A Paratounka.

1787, *Octobre.* *A Paratounka.*

qu'elles ſont ſi incommodes que j'ai penſé plus d'une fois m'y rompre le cou. En effet lorſque cette maudite échelle vient à tourner ſous les pieds de ceux qui n'y ſont pas habitués, il leur eſt impoſſible de garder l'équilibre; il faut qu'ils tombent à terre, & ils riſquent plus ou moins, en raiſon de la hauteur. Veut-on annoncer au dehors que perſonne n'eſt au logis? on ne prend d'autre ſoin que de retourner l'eſcalier, les marches en deſſous.

Un motif de convenance peut avoir donné à ces peuples l'idée de ſe conſtruire ces demeures bizarres; leur genre de vie les leur rend néceſſaires & commodes. Leur principal aliment étant le poiſſon ſec, qui fait auſſi la nourriture de leurs chiens, il leur faut pour le faire ſécher, ainſi que leurs autres proviſions pour l'hiver, un emplacement à l'abri du ſoleil, & cependant où l'air entre de toutes parts; ils le trouvent ſous cette colonnade ou veſtibule ruſtique, qui fait la partie inférieure des balagans; c'eſt-là qu'ils

1787, *Octobre.* A Paratounka.

pendent leur poiſſon au plancher, ou à des endroits auſſi élevés, pour le ſouſtraire à la voracité des chiens, qui ſont conſtamment affamés pour le bien du ſervice. Ces chiens ſervent au traînage chez les Kamtſchadales; les meilleurs *(x)*, c'eſt-à-dire, les plus méchans, n'ont d'autre écurie que cette manière de portique dont je viens de parler; ils y ſont attachés aux colonnes ou poteaux qui ſervent de ſupports au bâtiment. Voilà, ce me ſemble, tout ce qui peut rendre utile la forme de conſtruction qu'ils ont adoptée pour leurs balagans ou habitations d'été.

Deſcription des iſbas.

Celles d'hiver ſont moins ſingulières; ſi elles étoient auſſi grandes, elles reſſembleroient parfaitement aux maiſons des payſans Ruſſes : celles-ci ont été tant de fois décrites, que tout le monde peut connoître à peu-près comment elles ſont

(x) Comme je ſerai inceſſamment dans le cas d'en eſſayer, je me réſerve à les faire connoître à ce moment.

1787, Octobre. A Paratounka.

bâties & diſtribuées. On ſait que ces iſbas ſont tous en bois, c'eſt-à-dire, que ce ſont de longs arbres couchés horizontalement les uns ſur les autres qui en font les murs, dont les vides ſont remplis avec de la mouſſe. Leur toit a la pente de nos chaumières; il eſt revêtu d'une herbe groſſière ou de joncs, & ſouvent de planches. Deux chambres partagent l'intérieur, & un ſeul poêle commun par ſa poſition, chauffe ces deux pièces; il ſert auſſi de cheminée pour la cuiſine. Aux deux côtés de la plus grande de ces chambres, ſont placés à demeure, de larges bancs, & parfois un méchant grabat fait de planches & couvert de peau d'ours: c'eſt-là le lit des chefs de la famille; & les femmes qui, dans ces contrées ſauvages, ſont eſclaves de leurs maris & font les plus gros ouvrages, ſe trouvent trop heureuſes quand elles peuvent s'y repoſer.

Outre ces bancs & ce lit, on y voit encore une table & grand nombre d'images de différens ſaints, dont les Kamtſchadales

ſont auſſi jaloux de garnir leurs chambres, que la plupart de nos célèbres connoiſſeurs le ſont d'étaler leurs magnifiques tableaux.

1787, *Octobre.* A Paratounka.

On peut juger que les fenêtres n'en ſont ni larges ni hautes: les carreaux ſont de peaux de ſaumons ou de veſſies de différens animaux, ou de gorges de loups marins préparées, quelquefois même de feuilles de talc, ce qui eſt très-rare & annonce une ſorte d'opulence. Ces peaux de poiſſons ſont tellement raclées & apprêtées, qu'elles ſont diaphanes, & donnent un peu de jour à la chambre *(y)*; mais il s'en faut qu'on puiſſe au travers diſtinguer les objets. Les feuilles de talc ſont plus claires & approchent davantage du verre; cependant elles ne ſont point aſſez tranſparentes pour que de dehors on puiſſe voir ce qui ſe paſſe en dedans: on doit ſentir que ce n'eſt point un

(y) Cela produit le même effet que le papier huilé des fenêtres de nos manufactures.

1787, Octobre. A Paratounka. Chef ou juge de chaque ostrog.

inconvénient pour des maisons aussi basses.

Chaque ostrog Kamtschadale est présidé par un chef, appelé *toyon ;* cette espèce de magistrat est choisi parmi les naturels du pays, à la pluralité des voix: les Russes leur conservent ce privilége, mais ils les obligent à faire approuver l'élection par la juridiction de la province. Ce toyon n'est donc lui-même qu'un paysan, comme ceux qu'il juge & préside; il n'a aucune marque distinctive, & fait les mêmes ouvrages que ses subalternes; il est spécialement chargé de veiller à la police & à l'exécution des ordres du gouvernement. Il a de plus, sous les siens, un autre Kamtschadale à son choix, pour l'aider ou le suppléer dans l'exercice de ses fonctions. Ce vice-toyon s'appelle *yesaoul*, titre Cosaque que les Kamtschadales ont adopté depuis l'arrivée des Cosaques dans leur péninsule, & qui, chez ces derniers, signifie second chef de leur bande, ou de leur horde. Il faut ajouter

ajouter que lorſque la conduite de ces chefs eſt reconnue vicieuſe, ou provoque les plaintes de leurs inférieurs, les officiers Ruſſes prépoſés pour les recevoir, ou les autres tribunaux établis par le gouvernement, démettent auſſitôt ces toyons de leurs charges, & en nomment d'autres plus agréables aux Kamtſchadales qui ont le droit de les propoſer. — 1787, *Octobre.* A Paratounka.

La pluie ayant continué, nous ne pûmes encore nous remettre en route; mais ma curioſité me porta à prendre un moment dans la journée pour me promener dans l'oſtrog de Paratounka, & pour viſiter un peu ſes environs. — Le 8.

Notes ſur l'égliſe & les environs de Paratounka.

Mes pas ſe tournèrent d'abord vers l'égliſe, que je trouvai bâtie en bois, & décorée dans le goût de celles des villages Ruſſes; j'y remarquai les armes du capitaine Clerke, peintes par M. Webber, & l'inſcription angloiſe ſur la mort de ce digne ſucceſſeur du capitaine Cook; elle indique auſſi le lieu de ſa ſépulture à Saint-Pierre & Saint-Paul.

1787, Octobre. A Paratounka.

Pendant le séjour des frégates Françoises dans ce port, j'étois venu une fois à Paratounka, dans une partie de chasse avec M. le vicomte de Langle; à notre retour, il me parla de plusieurs autres objets intéressans qu'il avoit observés dans cette église, lesquels m'avoient absolument échappés. C'étoient, autant que je crois m'en rappeler, diverses offrandes qu'y avoient déposées, me dit-il, quelques anciens navigateurs naufragés. Je m'étois bien promis de les examiner à ma seconde tournée dans cette paroisse; mais soit que ma mémoire m'ait mal servi, ou que j'aie mis dans cette recherche trop de précipitation, n'ayant eu que peu de temps à y donner, je ne pus rien découvrir.

Le village est environné d'un bois; je le traversai en côtoyant la rivière, & je parvins à découvrir une plaine très-vaste, laquelle s'étend au nord & à l'est jusqu'aux montagnes de Pétropavlofska. Cette chaîne est terminée au sud & à l'ouest par celle dont le mont de Paratounka

1787, *Octobre.* A Paratounka.

fait partie, & qui n'eſt éloignée que de cinq à ſix verſtes *(z)* de l'oſtrog ou village de ce nom. On trouve fréquemment ſur les bords des rivières qui ſerpentent dans cette plaine, des traces récentes des ours qui y deſcendent pour prendre & manger le poiſſon dont elles abondent. Les habitans aſſurent en avoir vu quelquefois juſqu'à quinze & dix-huit raſſemblés ſur ces rivages; auſſi ſont-ils certains, lorſqu'ils vont les chaſſer, d'en rapporter, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, au moins un ou deux. J'aurai occaſion de parler bientôt de leurs chaſſes & de leurs armes.

Le 9. Départ de Paratounka.

Nous quittâmes Paratounka, & reprîmes notre route; une vingtaine de chevaux ſuffit pour nous & notre bagage qui n'étoit pas conſidérable, M. Kaſloff ayant eu la précaution d'en envoyer une grande partie par eau juſqu'à l'oſtrog de Koriaki.

(z) La *verſte* eſt actuellement de cinq cents ſagènes ou toiſes.

1787. Octobre.

La rivière d'Avatſcha ne remonte & n'eſt navigable que juſqu'à cet oſtrog, encore eſt-on obligé de faire uſage de petits bateaux appelés *batts*. Les baidars ne ſervant que pour traverſer la baie d'Avatſcha, & ne pouvant aller que juſqu'à l'embouchure de la rivière de ce nom, ils y tranſbordent leurs chargemens ſur ces batts ou pirogues que le peu de profondeur & la rapidité de la rivière forcent de conduire avec des perches. C'eſt ainſi que nos effets arrivèrent à Koriaki.

Pour nous, après avoir traverſé à gué la rivière de Paratounka, & en avoir côtoyé quelques bras, nous les laiſsâmes, pour prendre des chemins boiſés & moins plats, mais plus faciles; nous voyageâmes preſque toujours dans des vallons, & nous n'eûmes que deux montagnes à gravir. Nos chevaux, malgré leur charge, firent ce trajet fort leſtement, enfin nous n'eûmes pas un inſtant, dans toute notre marche, à nous plaindre du temps; il fut ſi beau, que je commençois à croire qu'on m'avoit

peut-être exagéré la rigueur du climat: mais peu de temps après, l'expérience ne me confirma que trop ce qu'on m'avoit dit, & dans la ſuite de mon voyage, j'eus tout lieu de m'accoutumer aux frimats les plus pénétrans; trop heureux, lorſqu'au milieu des glaces & des neiges, je n'eus pas encore à lutter contre la violence des tourbillons & des tempêtes.

1787, Octobre.

Arrivée à Koriaki.

Nous mîmes environ ſix à ſept heures pour nous rendre à l'oſtrog de Koriaki, éloigné de celui de Paratounka, ſuivant que j'ai pu en juger, de trente-huit à quarante verſtes. A peine arrivés, il fallut courir nous réfugier dans la maiſon du toyon, pour nous mettre à couvert de la pluie; celui-ci céda ſon iſba à M. Kaſloff, & nous y paſſâmes la nuit.

Deſcription de cet oſtrog.

L'oſtrog de Koriaki eſt ſitué au milieu d'un bois taillis, & ſur le bord de la rivière d'Avatſcha, qui ſe rétrécit beaucoup en cet endroit; cinq ou ſix iſbas & le double ou le triple au plus de balagans, compoſent ce village qui reſſemble à

1787, Octobre.

celui de Paratounka, si ce n'est qu'il est moins grand, & qu'il n'a point de paroisse. J'observerai qu'en général les ostrogs aussi peu considérables n'ont pas d'église.

Le 10. Départ de Koriaki.

Le lendemain nous remontâmes à cheval & prîmes la route de Natchikin, autre ostrog sur la route de Bolcheretsk; nous devions nous arrêter quelques jours dans ses environs, afin de profiter des bains que M. Kasloff y a fait construire à ses frais, pour l'utilité & l'agrément de tous les habitans, sur des sources chaudes qu'on y rencontre, & que je ne tarderai pas à faire connoître. Le chemin de Koriaki à Natchikin est assez commode, & nous traversâmes, sans difficultés, tous les petits ruisseaux ou sources qui descendent des montagnes au pied desquelles nous passâmes. Aux trois quarts du chemin, nous trouvâmes la Bolchaïa-reka *(a)*; elle me parut, d'après sa largeur

(a) Nom qui signifie en Russe, *grande rivière.*

1787, *Octobre.*

d'environ cinq à ſix toiſes en ce lieu, ſe prolonger beaucoup dans l'eſt nord-eſt; nous la côtoyâmes pendant quelque temps, jusqu'à ce que nous vîmes une petite montagne qu'il nous fallut franchir en approchant du village. La pluie qui tomboit très-fort lorſque nous étions partis de Koriaki, avoit ceſſé peu d'inſtans après; mais le vent ayant paſſé au nord-oueſt, le ciel devint très-chargé, & nous eûmes de la neige en abondance; elle nous prit à plus des deux tiers de notre route, & dura juſqu'à notre arrivée. J'eus le temps de remarquer que la neige couvroit déjà les montagnes, même les moins hautes, ſur leſquelles elle décrivoit une ligne égale à une certaine élévation, & qu'au-deſſous elle n'avoit point encore pu prendre pied. Nous paſsâmes à gué la Bolchaïa-reka, & nous trouvâmes à l'autre bord l'oſtrog de Natchikin, où je comptai ſix ou ſept iſbas, & une vingtaine de balagans ſemblables à ceux que j'avois vus: nous n'y ſéjournâmes point, M. Kaſloff ayant jugé à

1787, Octobre.

propos de se rendre sur le champ à ses bains; ce que je desirois autant par curiosité que par besoin.

Arrivée & séjour aux bains de Natchikin.

La neige avoit percé mes habits, & en traversant la rivière, qui ne laissoit pas d'être profonde, j'avois eu les pieds & les jambes très-mouillés; il me tardoit donc de pouvoir changer; mais rendu aux bains, point de bagage, il n'étoit pas arrivé. Nous crûmes nous sécher en allant nous promener sur le champ dans les environs, & reconnoître les objets intéressans que je m'attendois à y trouver. J'eus lieu d'être charmé de tout ce qui frappa mes regards; mais l'humidité du lieu, jointe à celle qui nous avoit déjà saisis, acheva de nous morfondre, & nous fit abréger notre promenade. A notre retour, nouveau sujet de peine & d'impatience; impossible à nous de changer ni de nous réchauffer, nous ne trouvâmes point nos équipages : pour surcroît de malheur, l'endroit où nous nous étions retirés, étoit des plus humides, &

quoiqu'il fût aſſez clos, le vent ſembloit y ſouffler ſur nous de toutes parts. M. Kaſloff imagina de prendre un bain qui le remit promptement : n'ayant pas oſé ſuivre ſon exemple, je me vis réduit à attendre l'arrivée de nos équipages ; j'avois été pénétré à un tel point, que je paſſai la nuit à friſſonner.

1787, Octobre.

Aux bains de Natchikin.

Le lendemain, je fis à mon tour l'eſſai de ces bains, & je puis dire que jamais aucuns ne m'ont fait autant de plaiſir, ni autant de bien : mais il faut d'abord indiquer la ſource de ces eaux thermales, & la diſpoſition du bâtiment où l'on ſe baigne.

Le 11.

Elles ſe trouvent à deux verſtes au nord de l'oſtrog, & à environ cinq à ſix cents pas du rivage de la Bolchaïa-reka qu'il faut traverſer une ſeconde fois pour arriver aux bains, attendu le coude qu'elle décrit après le village. Une vapeur épaiſſe & continuelle s'élève au-deſſus de ces eaux qui jailliſſent en bouillonnant d'une montagne peu eſcarpée, à trois cents pas à l'eſt de l'endroit où ſont ſitués les bains. Dans

Deſcription des ſources chaudes de Natchikin.

1787, Octobre.

Aux bains de Natchikin.

leur chute, dont la direction est Est & ouest, elles forment un petit ruisseau d'un pied & demi de profondeur, & de six à sept pieds de largeur. A une courte distance de la Bolchaïa-reka, ce ruisseau en rencontre un autre avec lequel il va se jeter dans cette rivière, à environ huit à neuf cents pas de la source de ces eaux thermales, où elles sont si chaudes, qu'il est impossible d'y tenir la main une demi-minute.

Description des bains.

M. Kasloff a eu soin de choisir, pour établir ses bains, l'endroit le plus commode, & celui où la température de l'eau se trouve la plus douce; c'est au milieu du ruisseau qu'il a construit en bois son bâtiment dans la proportion de huit pieds de large sur seize de long. Son intérieur est partagé en deux cabinets, ayant chacun six à sept pieds en carré & autant en hauteur: l'un qui s'avance davantage du côté de la source, & sous lequel l'eau a par conséquent plus de chaleur, est celui où l'on se baigne; l'autre sert uniquement

1787. *Octobre.*

Aux bains de Natchikin.

à la toilette des baigneurs; ils y trouvent à cet effet de larges bancs au-dessus du niveau de l'eau, & on a laissé dans le milieu un certain espace où l'on peut se laver encore si on le veut. Ce qu'il y a de très-agréable, c'est que la chaleur de l'eau en répand assez dans ce cabinet pour qu'on ne puisse pas s'y refroidir, & qu'elle pénètre tellement le corps, que même hors du bain on la conserve pendant une heure ou deux.

Construction de nos demeures auprès de ces bains.

Nous logeâmes auprès de ces bains, dans deux espèces de granges couvertes d'une manière de chaume, & dont la charpente étoit d'arbres & de branchages. Elles avoient été construites avant notre arrivée, exprès pour nous, & en si peu de temps, que lorsqu'on me le dit, j'eus peine à le concevoir; mais bientôt j'en acquis la conviction par mes yeux. Celle qui étoit au sud du ruisseau, s'étant trouvée trop petite & trop humide, M. Kasloff ordonna d'en bâtir une autre de trois à quatre toises, de l'autre côté où le

1787, *Octobre.* Aux bains de Natchikin.

terrain étoit moins marécageux. Ce fut l'affaire d'un jour; le soir elle étoit achevée, quoiqu'on y eût de plus pratiqué un escalier qui facilite la communication de cette grange avec le bâtiment des bains, dont la porte fait face au nord.

Le 14. Le froid ayant rendu notre demeure insupportable pendant la nuit, M. Kasloff se décida à la quitter quatre jours après notre arrivée. Nous retournâmes au village nous réfugier chez le toyon; mais l'attrait de ces bains nous y ramena chaque jour plutôt deux fois qu'une, & presque jamais nous n'y vînmes sans nous baigner.

Les diverses constructions que M. Kasloff ordonna pour la plus grande commodité de son établissement, nous retinrent encore deux jours. Ce commandant, animé de l'amour du bien & de l'humanité, jouissoit du plaisir d'avoir procuré à ses pauvres Kamtschadales des bains aussi salubres qu'agréables. Leur peu de lumières, ou peut-être leur insouciance

1787, *Octobre.* Aux bains de Natchikin.

les en eût privés sans son secours, malgré l'extrême confiance qu'ils avoient en ces sources chaudes pour la guérison de bien des maux *(b)*. C'est ce qui fit desirer à M. Kasloff de connoître la propriété de ces eaux; il me proposa d'en faire avec lui l'analyse, à l'aide d'une instruction qui lui avoit été donnée à cet effet. Mais avant de parler des résultats que nous avons obtenus, je crois nécessaire de transcrire ici cette instruction, pour me rappeler les procédés que nous avons employés.

Instruction pour faire l'analyse de ces eaux thermales.

« Les eaux en général peuvent con-
» tenir :

» 1.° De l'air fixe, & alors elles ont
» un goût piquant & aigrelet, comme une
» limonade sans sucre.

» 2.° Du fer ou du cuivre, & alors
» elles ont un goût astringent & désa-
» gréable, à peu-près comme l'encre.

(b) Ils n'osoient autrefois approcher de ces sources ni d'aucun volcan, dans l'idée que c'étoit le séjour des esprits infernaux.

1787, Octobre. Aux bains de Natchikin.

» 3.° Du soufre ou des vapeurs sul-
» fureuses, & alors elles ont un goût nau-
» séabonde, comme un œuf de poule
» couvé & gâté.

» 4.° Des sels vitrioliques ou marins,
» ou des alkalis.

» 5.° Enfin de la terre. »

Air fixe.

« Pour connoître l'air fixe, le goût
» suffit en partie; mais versez dans l'eau
» de la teinture de tournesol, l'eau prend
» une couleur plus ou moins rouge,
» suivant la quantité d'air fixe qu'elle
» contient. »

Le Fer.

« Le fer se reconnoît par le moyen
» de la noix de Galle & de l'alkali
» phlogistique; la noix de Galle, versée
» sur une eau ferrugineuse, colore cette
» eau en pourpre ou en violet, ou en
» noir; & l'alkali phlogistique versé de
» même, produit sur le champ du bleu
» de Prusse. »

Le Cuivre.

1787, *Octobre.* Aux bains de Natchikin.

« Le cuivre se reconnoît par le moyen » de l'alkali phlogistique & de l'alkali » volatil; le premier colore une eau cui- » vreuse en rouge-brun, & le second en » bleu: ce second moyen est plus sûr que » le premier, parce que l'alkali volatil » ne précipite que le cuivre, & non pas » le fer. »

Le Soufre.

« On reconnoît le soufre & les vapeurs » sulfureuses, en versant, 1.° de l'acide » nitreux sur l'eau: s'il s'y forme un dépôt » jaunâtre ou blanchâtre, c'est du soufre, » & en même temps l'odeur sulfureuse » s'exhale & se dissipe; 2.° en versant » quelques gouttes de sublimé corrosif: » s'il se forme un précipité blanc, l'eau » ne contient que des vapeurs de foie » de soufre; & si le précipité est noir, » l'eau ne contient que du soufre. »

Sels vitrioliques.

« L'eau peut contenir des sels vitrio-

1787, *Octobre.* Aux bains de Natchikin.

» liques, c'eſt-à-dire, des ſels réſultant de » la combinaiſon de l'acide vitriolique » avec de la terre calcaire, du fer, du » cuivre, ou avec un alkali. On connoît » la préſence de l'acide vitriolique, en » verſant quelques gouttes de diſſolution » de terre peſante; car alors il ſe forme » un précipité grenu qui tombe lente- » ment au fond du vaſe. »

Sel marin.

« L'eau peut contenir du ſel marin, ce » que l'on reconnoît en verſant quelques » gouttes de diſſolution d'argent; il ſe » forme ſur le champ un précipité blanc, » épais comme du lait caillé, qui, à la » longue, devient d'un noir violet. »

Alkali fixe.

« L'eau peut contenir de l'alkali fixe, » ce que l'on reconnoît en verſant quel- » ques gouttes de diſſolution de ſublimé » corroſif; car il ſe forme alors aſſez » promptement un précipité rougeâtre. »

Terre

Terre calcaire.

1787, *Octobre.*

Aux sources chaudes de Natchikin.

« L'eau peut contenir de la terre » calcaire & de la magnésie. Quelques » gouttes d'acide de sucre versées sur » l'eau, précipitent la terre calcaire en » nuages blanchâtres qui tombent ensuite » au fond, & déposent une poussière blan» che. Enfin quelques gouttes de disso» lution de sublimé corrosif, produisent » un précipité rougeâtre, mais très-lente» ment, si l'eau contient de la terre de » magnésie. »

« *Nota.* Pour que toutes ces expériences » réussissent sûrement & promptement, il » faut avoir soin de réduire l'eau qu'on » analyse à peu-près à moitié, en la faisant » bouillir, excepté cependant le cas où » l'eau contiendroit de l'air fixe, parçe que » cet air s'échapperoit par l'ébullition. »

Résultat de nos expériences.

Après avoir bien étudié l'instruction ci-dessus, nous commençâmes les expériences. Les trois premières n'ayant rien produit, nous jugeâmes que l'eau ne

1787, *Octobre.* Aux sources chaudes de Natchikin.

contenoit ni air fixe, ni fer, ni cuivre; mais la combinaison de l'acide nitreux, indiquée pour la quatrième expérience, nous fit voir sur la superficie un léger dépôt blanchâtre & de peu d'étendue, qui nous donna lieu de croire que la quantité de soufre ou de vapeurs sulfureuses étoit infiniment petite.

La cinquième opération nous démontra que l'eau contenoit des sels vitrioliques, ou au moins de l'acide vitriolique combiné avec de la terre calcaire. Nous reconnûmes la présence de cet acide, en versant quelques gouttes de dissolution de terre pesante dans cette eau, qui devint blanche en forme de nuage; & le sédiment qu'elle déposa lentement au fond du vase, nous parut d'un grain très-fin & blanchâtre.

Il nous manquoit de la dissolution d'argent pour faire la sixième expérience, & nous assurer si l'eau ne contenoit pas du sel marin.

La septième nous prouva qu'il n'y avoit point d'alkali fixe.

1787.
Octobre.
Aux ſources chaudes de Natchikin.

Nous trouvâmes par la huitième opération, que l'eau contenoit une grande quantité de terre calcaire, mais point de magnéſie. Après avoir verſé quelques gouttes d'acide de ſucre, nous vîmes la terre calcaire ſe précipiter au fond du vaſe en nuage & pouſſière blanchâtres; nous y mêlâmes enſuite de la diſſolution de ſublimé corroſif pour chercher la magnéſie : mais le précipité, au lieu de devenir rougeâtre, conſerva toujours la couleur qu'il avoit auparavant, lorſqu'il n'y avoit que de l'acide de ſucre, preuve que l'eau ne contenoit point de magnéſie.

Nous fîmes uſage de cette eau pour le thé & pour notre boiſſon ordinaire. Ce ne fut qu'après trois à quatre jours que nous nous aperçûmes qu'elle renfermoit quelques parties ſalines.

M. Kaſloff fit auſſi bouillir de l'eau priſe à la ſource, juſqu'à ce qu'elle fût totalement évaporée; la terre ou pouſſière blanchâtre & très-ſalée, qui reſta au fond du vaſe, l'effet qu'elle produiſit phyſique-

1787, *Octobre.*

Aux sources chaudes de Natchikin.

ment sur nous, tout indique que cette eau contient des sels nitreux.

Nous remarquâmes encore que des pierres prises dans le ruisseau, étoient recouvertes d'une substance calcaire assez épaisse & frisée, qui a fait effervescence avec l'acide vitriolique & l'acide nitreux. Nous en ramassâmes d'autres à l'endroit même où ces eaux paroissoient prendre leur source, & où elles sont le plus chaudes; nous les trouvâmes revêtues d'une couche d'une espèce de métal, si je puis ainsi nommer cette enveloppe dure & compacte qui nous parut de la couleur du cuivre épuré, mais dont nous ne pûmes reconnoître la qualité : ce métal s'offrit ailleurs à nos yeux sous la forme de têtes d'épingles; jamais aucun acide ne put le dissoudre. En fendant ces pierres, nous vîmes que l'intérieur étoit très-tendre & mêlé de graviers. J'observai qu'il y en avoit une grande quantité dans ces sources.

Je dois ajouter ici que nous décou-

primes au bord du ruiſſeau & dans un petit marais mouvant qui l'avoiſine, une gomme ou *fucus* particulier, glutineux, & non adhérent à la terre *(a)*.

1787. *Octobre.* Aux ſources chaudes de Natchikin.

Telles ſont les obſervations que j'ai tâché de faire ſur la nature de ces eaux thermales, en aidant M. Kaſloff dans ſes expériences & dans ſes recherches. Je n'oſe me flatter d'avoir réuſſi à en préſenter les réſultats d'une manière ſatiſfaiſante; il ſe pourroit que, par oubli, ou par défaut de lumières, il m'eût échappé quelques erreurs dans le compte que j'ai rendu de nos opérations; je puis dire cependant que j'y ai donné toute mon attention & tous mes ſoins. Au ſurplus, je conviens d'avance que c'eſt à moi ſeul qu'il faut imputer tout ce qu'on pourroit y trouver de défectueux.

Pendant le temps que nous paſsâmes à

(a) M. Kaſloff en avoit donné une certaine quantité à M. l'abbé Mongés, pendant le ſéjour de ce naturaliſte de notre expédition à Saint-Pierre & Saint-Paul.

1787,
Octobre.

Aux sources chaudes de Natchikin.

ces bains & à l'ostrog de Natchikin, nos chevaux avoient transporté en différens voyages les effets que nous avions laissés à Koriaki; & nous commençâmes à faire les dispositions nécessaires pour notre départ. Dans cet intervalle, je vis prendre une martre zibeline en vie, d'une façon qui me parut fort singulière, & qui peut donner une idée de la chasse de ces animaux.

Chasse d'une martre zibeline.

A quelque distance des bains, M. Kasloff remarqua une troupe nombreuse de corbeaux qui voltigeoient presque sur un même endroit en rasant la terre. La constante direction de leur vol, lui fit soupçonner que quelque proie les attiroit. En effet, ces oiseaux poursuivoient une martre zibeline : nous l'aperçûmes sur un bouleau que d'autres corbeaux environnoient; nous eûmes aussitôt le même desir de la prendre. La manière d'y réussir la plus prompte & la plus sûre, eût été sans doute de la tuer à coup de fusil; mais nous avions renvoyé

1787, *Octobre.*

Aux ſources chaudes de Natchikin.

les nôtres au village où nous devions retourner nous-mêmes, & il ne s'en trouvoit pas un ſeul à emprunter parmi les perſonnes qui nous accompagnoient, ni dans les environs. Un Kamtſchadale nous tira heureuſement d'embarras, en ſe chargeant d'attraper l'animal ; voici comme il s'y prit : il nous demanda un cordon; nous ne pûmes lui donner que celui qui attachoit nos cheveux. Pendant qu'il y faiſoit un nœud coulant, des chiens dreſſés à cette chaſſe, avoient entouré l'arbre : l'animal occupé à les regarder, ſoit frayeur, ſoit ſtupidité naturelle, ne bougeoit pas; il ſe contenta d'alonger ſon cou, lorſqu'on lui préſenta le nœud coulant; deux fois il s'y prit de lui-même, & deux fois ce lacs ſe défit. A la fin la martre s'étant jetée à terre, les chiens voulurent s'en ſaiſir; mais bientôt elle ſut ſe débarraſſer, & elle s'accrocha avec ſes pattes & ſes dents au muſeau d'un des chiens, qui n'eut pas ſujet d'être content de cet accueil. Comme

1787, Octobre.

Aux sources chaudes de Natchikin.

nous voulions tâcher de prendre l'animal en vie, nous écartâmes les chiens; la martre quitta aussitôt prise, & remonta sur un arbre, où, pour la troisième fois, on lui passa le lacs, qui coula de nouveau; ce ne fut qu'à la quatrième, que le Kamtschadale parvint à la prendre *(b)*. Je n'aurois jamais imaginé qu'un animal qui a l'air aussi rusé, se laissât attraper aussi bêtement, & présentât lui-même la tête au piége qu'il voit qu'on lui tend. Cette facilité de chasser les martres, est d'une grande ressource aux Kamtschadales, obligés de payer leurs tributs en peaux de martres zibelines, ainsi que je l'expliquerai plus bas *(c)*.

On observa, pendant les nuits du 13

(b) M. Kasloff, qui présida à cette chasse, eut la bonté de me faire cadeau de cette martre zibeline, appelée *sobol* dans le pays, & me promit d'en joindre une autre, pour que je pusse en mener un couple en France.

(c) Ces fourrures sont non-seulement une branche de commerce considérable, mais encore elles servent en quelque sorte de monnoie à ces peuples.

& du 14, deux phénomènes dans le ciel, dans la partie du nord-oueſt. D'après la deſcription qu'on nous en fit, nous jugeâmes que c'étoient des aurores boréales, & nous regrettâmes de n'avoir pas été avertis à temps pour les voir. Le ciel avoit été aſſez beau pendant notre ſéjour aux bains; cependant la partie de l'oueſt avoit preſque toujours été chargée de nuages très-épais. Le vent varia de l'oueſt au nord-oueſt, & nous amena de temps à autre des bouffées de neige qui ne put encore acquérir de ſolidité, malgré les gelées qu'on reſſentit toutes les nuits.

1787, *Octobre.* Aux ſources chaudes de Natchikin.

Notre départ étant fixé au 17 octobre, nous paſsâmes la journée du 16 dans les embarras qu'entraînent les derniers préparatifs. Nous devions faire le reſte de notre voyage juſqu'à Bolcheretsk ſur la Bolchaïa-reka. On avoit amarré deux à deux, & l'un contre l'autre, dix petits bateaux qui ne me parurent, à proprement parler, que des arbres creuſés en

Le 16. Préparatif pour notre départ.

1787, *Octobre.*

forme de pirogues; on en fit cinq radeaux pour le transport de nos personnes & d'une partie de nos effets. Il fallut bien se résoudre encore à en laisser le surplus à Natchikin, vu l'impossibilité de charger le tout sur ces radeaux, dont il n'y avoit pas moyen d'augmenter le nombre; car on avoit rassemblé tous les bateaux ou pirogues qui se trouvoient dans ce village, & même on en avoit fait venir de l'ostrog d'Apatchin, où nous allions nous rendre.

Le 17. Départ de Natchikin, & détails sur notre route.

Le 17, à la pointe du jour, nous nous embarquâmes sur ces radeaux. Quatre Kamtschadales, à l'aide de longues perches, dirigeoient nos embarcations; mais le plus souvent ils furent obligés de se mettre à l'eau pour les traîner, la rivière n'ayant en certains endroits qu'un à deux pieds tout au plus de profondeur, & dans d'autres moins de six pouces. Bientôt un de nos radeaux se rompit, c'étoit justement celui qui portoit notre bagage; il fallut tout décharger sur la rive, pour le

raccommoder. Nous ne l'attendîmes point, & nous préférâmes de nous en ſéparer pour continuer notre route. A midi, un autre accident, bien plus triſte pour des gens que leur appétit commençoit fort à ſtimuler, nous força encore de retarder notre marche; le radeau ſur lequel on avoit embarqué notre cuiſine, fut tout-à-coup ſubmergé à nos yeux. On conçoit que nous ne vîmes pas avec indifférence la perte dont nous étions menacés; nous nous empreſsâmes de ſauver, comme nous pûmes, les débris de nos proviſions; & de crainte d'un plus grand malheur, nous prîmes le ſage parti de faire halte en cet endroit pour y dîner. Cela nous fit inſenſiblement oublier notre peur, & nous donna plus de courage pour vider l'eau qui ſurchargeoit les pirogues, & pour nous remettre en route. Nous n'eûmes pas fait une verſte, que nous rencontrâmes deux bateaux qui venoient d'Apatchin pour aider à notre tranſport. Nous les envoyâmes porter du ſecours aux radeaux

1787, *Octobre.*

1787. Octobre.

avariés, & remplacer les pirogues qui ſeroient hors d'état de ſervir. Comme nous allions toujours en avant, à la tête de toutes les embarcations, nous les perdîmes à la longue entièrement de vue; mais il ne nous arriva plus rien de fâcheux juſqu'au ſoir.

J'obſervai que la Bolchaïa-reka, dans les coudes qu'elle forme continuellement, court à peu-près eſt-nord-eſt, & oueſt-ſud-oueſt. Son courant eſt très-rapide; il m'a paru pouvoir filer environ cinq à ſix nœuds par heure; cependant les pierres & les bas-fonds qu'on y rencontre à chaque inſtant, nous diſputoient tellement le paſſage, qu'ils rendoient très-pénible le travail de nos conducteurs, qui les évitoient avec une adreſſe extrême: mais à meſure que nous approchâmes davantage de l'embouchure de la rivière, je m'aperçus avec plaiſir qu'elle devenoit plus large & plus navigable. Je ne fus pas moins ſurpris de la voir ſe diviſer en je ne ſais combien de branches, & ſe

rejoindre ensuite, après avoir arrosé plusieurs petites îles, dont quelques-unes sont couvertes de bois. Les arbres sont par-tout très-petits & très-fourrés; il s'en trouve aussi un grand nombre qui s'avancent çà & là dans la rivière; ce qui ajoute encore à la difficulté de la navigation, & prouve l'insouciance, je dirai même la paresse de ces peuples. Il ne leur vient pas en idée d'arracher au moins ces arbres, pour se frayer un passage plus facile.

1787. Octobre.

Différentes espèces d'oiseaux aquatiques, tels que canards, pluviers, goëlands, plongeons & autres, se plaisent dans cette rivière, dont ils couvrent parfois la surface; mais il est très-difficile de les approcher, & par conséquent de les tirer. Le gibier ne me parut pas si commun. Sans les traces d'ours & les poissons à moitié dévorés, qui s'offroient de tous côtés à nos yeux, j'aurois cru qu'on m'en avoit imposé, ou au moins qu'on avoit exagéré, en me parlant de la quantité de

1787, Octobre. ces animaux qu'on me dit habiter ces campagnes; nous n'en pûmes découvrir aucun; mais nous vîmes beaucoup d'aigles noirs, & d'autres aux ailes blanches, des corbeaux, des pies, quelques perdrix blanches, & une hermine qui se promenoit sur le rivage.

Aux approches de la nuit, M. Kaslof jugea avec raison, qu'il seroit plus prudent de nous arrêter que de continuer notre route, avec la crainte de rencontrer des obstacles pareils à ceux qui pendant le jour avoient embarrassé notre navigation. Comment les surmonter? nous ne connoissions point la rivière, & le moindre accident peut devenir très-funeste, s'il survient dans l'obscurité de la nuit. D'après ces réflexions, nous décidâmes de mettre à terre sur la rive droite, au bord d'un petit bois, près l'endroit où M. King & sa suite firent halte *(d)*. Un bon feu réchauffa & sécha tout notre monde.

(d) Voyez le troisième voyage de Cook.

M. Kaſſoff avoit eu la prévoyance de ſe réſerver, ſur ſon embarcation, les moyens d'y placer ſa tente; & pendant qu'on la dreſſoit, ce qui fut fait en un inſtant, nous eûmes la ſatisfaction de voir arriver deux radeaux qui étoient reſtés en arrière. Le plaiſir que nous fit cette réunion, la fatigue de la journée, la commodité de la tente, & la précaution que nous avions eue de prendre nos lits avec nous, tout contribua à nous faire paſſer la meilleure nuit poſſible. 1787. *Octobre.*

Le lendemain, notre appareillage ſe fit ſans beaucoup de difficultés, & de très-bonne heure. Nous fûmes en quatre heures à Apatchin, mais nos radeaux ne purent nous conduire juſqu'au village, à cauſe du peu de profondeur de la rivière en ce lieu. Nous débarquâmes à environ quatre cents pas de l'oſtrog, & nous fîmes ce trajet à pied. Le 18. Arrivée à Apatchin, & notes ſur ce village.

Ce village ne me parut pas ſi conſidérable que les précédens, c'eſt-à-dire, qu'il renferme peut-être trois ou quatre

1787. *Octobre.* **Apatchin.**

habitations de moins. Il est situé dans une petite plaine qu'arrose une branche de la Bolchaïa-reka; & l'on découvre sur la rive opposée à l'ostrog, une étendue de bois que je jugeai pouvoir être une île formée par les différens bras de cette rivière.

Je sus en passant, que l'ostrog d'Apatchin, ainsi que celui de Natchikin, n'avoient pas toujours été où ils sont aujourd'hui. Ce n'est que depuis quelques années, que les habitans, appelés sans doute par l'attrait du site ou par l'espérance d'une pêche plus abondante & plus facile, ont transporté leurs demeures dans les lieux où je les ai vues. Les nouveaux emplacemens qu'ils ont choisis, sont, à ce qu'on me dit, à environ quatre à cinq verstes des anciens, dont on ne voit plus aucun vestige.

Apatchin ne m'offrit rien d'intéressant. J'en sortis pour aller rejoindre nos radeaux qui avoient passé les bas-fonds, & qui nous attendoient à trois verstes

de

1787, *Octobre.*

de l'ostrog, précisément à l'endroit, où la branche de la Bolchaïa-reka, après s'être promenée à l'entour du village, rentre dans son lit. Plus nous descendîmes, plus nous la trouvâmes rapide & profonde; de sorte que rien ne ralentit notre marche jusqu'à Bolcheretsk, où nous arrivâmes à sept heures du soir, suivis d'un seul de nos radeaux, les autres étant demeurés en arrière.

Arrivée à Bolcheretsk.

A peine débarqué, M. le commandant me conduisit à sa maison, où il eut l'honnêteté de me donner un logement que j'ai occupé pendant tout le temps de mon séjour à Bolcheretsk. Je dois dire qu'il n'est ni soins ni attentions que je n'aye éprouvés de sa part. Non-seulement il me procura toutes les commodités & tous les agrémens qui étoient en son pouvoir, mais encore il me fournit tous les renseignemens qui pouvoient contribuer à mon instruction, & que sa place lui permettoit de me donner. Sa complaisance le porta souvent à prévenir mes

1787, Octobre. A Bolcheretsk.

desirs & mes questions, & à stimuler ma curiosité, en lui offrant tout ce qu'il jugeoit susceptible de l'intéresser. Ce fut dans cette intention qu'il me proposa presqu'en arrivant, d'aller avec lui à la découverte de la galiote d'Okotsk *(e)*, qui venoit d'échouer désastreusement à peu de distance de Bolcheretsk.

Naufrage de la galiote d'Okotsk.

Nous avions appris en partie ce triste événement sur notre route. On nous avoit rapporté que le mauvais temps *(f)* que cette galiote avoit essuyé à son aterrage, l'avoit forcée de mouiller à une lieue de la côte; mais qu'ayant chassé sur ses ancres, le pilote n'avoit pas vu d'autre moyen de

(e) Ce navire est expédié chaque année par ordre du gouvernement, pour le transport de toutes sortes de denrées & autres objets destinés pour l'approvisionnement des habitans de la péninsule.

(f) Le vent étoit en effet grand frais du nord-ouest, & le temps extrêmement couvert : nous ressentîmes une partie de ce coup de vent dans notre route de Natchikin à Bolcheretsk, le lendemain du naufrage de la galiote; mais il fut bien plus violent encore la nuit de notre arrivée.

ſauver l'équipage que de ſe jeter à la côte; qu'en conſéquence il avoit coupé les câbles, & que ſon bâtiment étoit venu s'y briſer.

1787, Octobre. A Bolcheretsk.

A la première nouvelle, les habitans de Bolcheretsk s'étoient raſſemblés à la hâte pour voler au ſecours de ce navire, & pour eſſayer de ſauver au moins les vivres dont il étoit chargé. M. Kaſloff, en arrivant, avoit donné tous les ordres qui lui avoient paru néceſſaires; mais peu tranquille ſur leur exécution, il ſe décida bientôt à ſe rendre lui-même ſur les lieux. Il m'invita donc à l'accompagner, ce que j'acceptai avec tranſport, me faiſant un grand plaiſir de voir l'embouchure de la Bolchaïa-reka, & le port qu'elle forme en cet endroit.

Le 10. Nous allons à la découverte du bâtiment naufragé.

Nous partîmes à onze heures du matin, ſur deux radeaux, dont un (celui qui nous portoit) étoit compoſé de trois bateaux. Nos conducteurs ſe ſervoient de rames, & quelquefois de leurs perches, qui, dans les paſſages embarraſſés & peu

1787, Octobre.

profonds, leur aidoient le plus souvent à lutter contre la violence du courant, en retenant l'embarcation qu'il entraînoit & qu'il eût fait échouer immanquablement sans cette manœuvre.

La Bistraïa, autre rivière très-rapide & plus large que la Bolchaïa-reka, se réunit à cette dernière à une demi-verste, & à l'ouest de Bolcheretsk. Elle perd son nom au confluent, pour prendre celui de la Bolchaïa-reka, que cette jonction rend plus considérable, & qui va se jeter ensuite dans la mer, à environ trente verstes de Bolcheretsk.

Hameau de Tchekafki.

Nous mîmes pied à terre à sept heures du soir dans un petit hameau appelé *Tchekafki*. Deux isbas, autant de balagans & une yourte presque détruite, sont les seules habitations que j'y trouvai. J'y vis encore une méchante remise en bois, à laquelle on a donné le nom de magasin, parce qu'il appartient à la couronne, & qu'on y transporte d'abord les approvisionnemens dont les galiotes

d'Olkotsk (g) ſont chargées. C'eſt pour la garde de ce magaſin qu'a été établi le hameau. Nous paſsâmes la nuit dans un des deux iſbas, réſolus à nous rendre le lendemain matin au bâtiment naufragé. 1787, Octobre.

Nous remontâmes au point du jour ſur nos radeaux. La mer étoit baſſe; nous côtoyâmes un banc de ſable fort étendu & à ſec; il tient à la rive gauche de la Bolchaïa-reka, en la deſcendant, & ne laiſſe dans la partie du nord qu'un paſſage de huit à dix toiſes en largeur, & de deux ſagènes & demie (h) de profondeur. Le vent qui ſouffloit bon frais du nord-oueſt, agita tout-à-coup la rivière, & ne nous permit pas de nous riſquer dans le chenal. Nos embarcations d'ailleurs étoient ſi petites, que chaque lame les Le 2 P,

(g) Lorſque ces galiotes ſont forcées d'hiverner, elles ſe refugient dans l'embouchure d'une rivière étroite & profonde, qui ſe jette dans la Bolchaïa-reka, à cinquante pas du hameau, en la remontant.

(h) La *ſagène* eſt une meſure Ruſſe équivalente à la braſſe.

1787, Octobre.

remplissoit à moitié; deux hommes travailloient sans relâche à les vider, & ils y suffisoient à peine. Nous prolongeâmes donc tant que nous pûmes ce banc.

Embouchure de la Bolchaïa-reka.

Alors nous aperçûmes le mât de la galiote au-dessus d'une langue de terre qui s'avance vers le sud. Ce bâtiment nous sembla à deux verstes dans le sud de l'embouchure de la Bolchaïa-reka. A la pointe de cette terre basse dont je viens de parler, nous découvrîmes le fanal & la cabane de ceux qui le gardent; malheureusement nous ne pûmes voir tout cela que de loin. La direction de la rivière, à l'endroit où elle se jette dans la mer, me parut nord-ouest; elle y présente une ouverture d'environ une demi-verste de largeur. Du côté gauche est donc placé le fanal, & de l'autre se trouve la continuation d'une terre basse que la mer submerge dans les gros temps, & qui s'étend presque jusqu'au hameau de Tchekafki. De ce dernier lieu jusqu'à l'embouchure, la distance est de six à

huit verstes. Plus on approche de cette entrée, plus les courans sont rapides.

1787. Octobre.

Il n'y avoit pas moyen de poursuivre notre navigation ; le vent augmentoit toujours, & les vagues grossissoient de momens en momens. Il eût été de la dernière imprudence de quitter le banc de sable, pour traverser, par un aussi mauvais temps & sur d'aussi frêles embarcations, un espace de deux verstes de grande eau, largeur de la baie formée par l'embouchure de la rivière. M. le commandant, qui avoit déjà fait quelques épreuves de mes foibles connoissances en marine, voulut bien alors me demander mon avis; il fut de virer de bord pour retourner à l'endroit de notre couchée, ce qui fut fait aussitôt. Nous eûmes grandement à nous louer de notre prévoyance; à peine fûmes-nous arrivés à Tchekafki, que le temps devint affreux.

Notes sur l'embouchure de la Bolchaïa-reka.

Je m'en consolai en pensant que j'avois au moins rempli mon but, qui étoit de voir cette entrée de la Bolchaïa-reka. J'ose

1787, Octobre. Tchekafki.

aſſurer qu'elle eſt d'un abord très-dangereux & impraticable à des vaiſſeaux de cent cinquante tonneaux. Les naufrages des bâtimens Ruſſes ſont trop fréquens, pour ne pas faire ouvrir les yeux aux navigateurs qui voudroient tenter de viſiter cette côte, & aux nations qui penſeroient à les y envoyer.

Le port ne promet d'ailleurs aucun abri; les terres baſſes qui l'environnent ne peuvent en ſervir contre les vents qui y donnent de toutes parts. En outre, les bancs qu'amène le courant de la rivière ſont très-mobiles, & par la même cauſe il eſt preſqu'impoſſible de connoître parfaitement le chenal qui doit néceſſairement, de temps à autre, changer de direction, & dont la profondeur eſt indéterminée.

Ouragan terrible.

Nous reſtâmes le reſte de la journée au hameau de Tchekafki ſans pouvoir nous remettre en route, ni pour aller au vaiſſeau naufragé, ni même pour retourner à Bolcheretsk. Le ciel, au lieu de s'éclaircir, s'étoit couvert de tous côtés de nuages

noirs & épais qui nous le masquèrent tout le jour. 1787. *Octobre.* A Tchekafki.

Peu d'instans après notre arrivée, il s'étoit élevé une tempête effroyable, & la Bolchaïa-reka, auprès même de notre hameau, étoit dans la plus grande agitation. Cette houle me surprit, vu le peu de capacité de la rivière en cet endroit : la pointe nord-est de l'embouchure & la terre basse qui se prolonge dans cet air de vent, ne formoient qu'un brisan, que les lames submergoient avec un bruit horrible. Le spectacle de ce coup de vent ne l'étoit pas moins, mais j'étois à terre, & je crus pouvoir le braver; il me prit fantaisie d'aller chasser dans les environs; je n'eus pas fait quelques pas, que, saisi par le vent, je me sentis chanceler: je tins bon & voulus suivre mon idée & ma chasse; mais arrivé à un ruisseau qu'il me fallut traverser en bateau, je courus le plus grand danger, & je m'en revins sur le champ, bien corrigé de ma petite fanfaronade. Ces terribles

1787. Octobre.

ouragans étant très-ordinaires dans cette ſaiſon, il n'eſt pas étonant qu'il arrive tant de naufrages ſur ces côtes; les bâtimens ſont ſi petits, ils n'ont qu'un ſeul mât, & ce qu'il y a de pis, c'eſt que les marins qui les conduiſent, ne ſont guère dignes de la confiance qu'on leur accorde, s'il faut en croire ce qu'on m'en a rapporté.

Le 22. Retour à Bolcheretsk où j'ai ſéjourné juſque au 27 janvier 1788.

Le lendemain nous reprîmes notre route pour retourner à Bolcheretsk, où nous n'arrivâmes que le ſoir à nuit tombante.

Comme je prévois que mon ſéjour ici ſera peut-être fort long, puiſque nous ſommes forcés d'y attendre l'établiſſement du traînage, je vais reprendre le fil de mes deſcriptions, & le récit de ce que j'ai vu ou appris dans mes entretiens avec les Ruſſes & les Kamtſchadales. Commençons par la ville ou le fort de Bolcheretsk, car c'eſt ainſi qu'on l'appelle en Ruſſe (oſtrog ou krepoſt).

Deſcription de Bolcheretsk.

Il eſt ſitué au bord de la Bolchaïa-reka dans une île de peu d'étendue, formée

1787, Octobre. A Bolcheretsk.

par les différentes branches de cette rivière, qui partagent la ville en trois parties plus ou moins habitées. Celle qui eſt la plus éloignée, & qui ſe trouve le plus à l'eſt, eſt une eſpèce de faubourg appelé *Paranchine*; il contient environ dix à douze iſbas. En deçà, ou dans le ſud-oueſt de Paranchine, c'eſt-à-dire, dans la partie du milieu, on voit auſſi pluſieurs iſbas, & entr'autres une rangée de petites baraques en bois qui ſervent de boutiques. Vis-à-vis eſt le corps-de-garde, qui eſt en même temps la chancellerie ou ſalle de juſtice *(i)*; cette maiſon eſt plus grande que les autres, & elle eſt toujours gardée par une ſentinelle. Un ſecond petit bras de la Bolchaïa-reka ſépare encore par un très-court intervalle, cet amas d'habitations bâties ſans ordre

(i) Ce corps-de-garde ſert encore de priſon, & même d'école pour les enfans. Le maître de cette école eſt un Japonois, ſachant pluſieurs langues, & payé par le gouvernement pour enſeigner les enfans du pays.

1787.
Octobre.
A Bolcheretsk.

& éparſes çà & là, de la troiſième partie de la place qui préſente, dans le nord-oueſt, un autre groupe de bâtimens plus rapprochés de la rivière. Celle-ci court dans cette partie ſud-eſt & nord-oueſt, & paſſe à cinquante pas de la maiſon du commandant. Cette maiſon ſe diſtingue aiſément des autres; elle eſt plus élevée, plus vâſte, & bâtie dans le goût des maiſons en bois de Saint-Péterſbourg. A deux cents pas au nord-eſt de la demeure du commandant, on trouve l'égliſe, dont la conſtruction eſt ſimple & ſemblable à celle de toutes les égliſes des villages Ruſſes. Auprès de celle-ci eſt une charpente de vingt pieds de haut, & recouverte ſeulement d'un toit, ſous lequel ſont ſuſpendues trois cloches. On découvre encore dans le nord-oueſt de la maiſon du commandant, une autre petite portion de la place, qui eſt ſéparée de cette maiſon par un pré ou marais d'environ trois cents pas d'étendue, & qui n'eſt compoſée que de vingt-cinq à trente iſbas & de quelques

balagans. En général, il y a très-peu de ces dernières habitations à Bolcheretsk; on en compte tout au plus dix; le reste n'est qu'isbas ou maisons de bois, dont le nombre peut monter à cinquante ou soixante, sans y comprendre les huit boutiques, la chancellerie & la maison du commandant.

Cette description exacte du fort de Bolcheretsk, doit faire trouver étrange qu'on lui conserve ce nom; car je puis attester qu'il n'y a pas traces de fortifications, & même il n'y a pas d'apparence qu'on ait jamais pensé à en construire en ce lieu. L'état, la position de cette place & de son port, tout me porte à croire qu'on a senti les dangers & les obstacles sans nombre qu'on auroit à surmonter, si l'on vouloit essayer de la rendre plus florissante, & d'en faire l'entrepôt général du commerce de toute la presqu'île. Les vues du gouvernement paroissent, ainsi que je l'ai dit, s'être plutôt tournées du côté du port de Saint-Pierre & Saint-Paul, dont

1787, *Octobre.* A Bolcheretsk. Différence remarquable entre Saint-Pierre & Saint-Paul, & Bolcheretsk.

la proximité, le facile accès & la sûreté doivent lui mériter la préférence.

Il existe entre ces deux places une différence frappante; c'est le degré de civilisation que j'ai remarqué à Bolcheretsk, & que je n'ai point vu à Pétropavlofska. Ce rapprochement sensible des mœurs Européennes, établit une assez grande opposition entre ces deux endroits. J'aurai soin de la faire sentir & d'en indiquer la cause dans le cours de mes observations sur les habitans de ces ostrogs; car c'est ici où je dois chercher à donner des détails sur leurs travaux, leurs usages, leurs goûts, leurs amusemens, leur nourriture, leur esprit, leur caractère, leurs tempéramens; enfin sur les principes du gouvernement auquel ils sont soumis.

Population à Bolcheretsk.

La population est à Bolcheretsk, d'environ deux à trois cents personnes, tant hommes que femmes & enfans. Parmi ces habitans, on compte, y compris les bas officiers, soixante à soixante-dix

1787. Octobre. A Bolcheretsk.

Coſaques ou ſoldats qui ſont chargés de tous les travaux relatifs au ſervice (k). Ils montent la garde chacun à leur tour, nettoyent les chemins, raccommodent les ponts, déchargent les proviſions envoyées d'Okotsk, & les tranſportent de l'embouchure de la Bolchaïa-reka juſqu'à Bolcheretsk. Le reſte des habitans n'eſt composé que de négocians & de matelots.

Commerce fraudduleux des Coſaques & autres.

Tous ces gens, Ruſſes & Coſaques, parmi leſquels ſe trouvent des métis, font un commerce furtif qui embraſſe tantôt un objet & tantôt un autre; il varie auſſi ſouvent que l'occaſion leur fait naître l'idée d'en changer, mais ce n'eſt jamais dans la vue de s'enrichir par des voies honnêtes. Leur induſtrie n'eſt qu'une friponnerie continuelle; elle ne les porte qu'à tromper à la journée les

(k) Leur paye eſt ſi médiocre, que la recette d'une année ne ſuffiroit pas pour les faire vivre ſeulement un mois, s'ils n'avoient la reſſource d'un petit commerce frauduleux dont je vais rendre compte.

1787, Octobre. A Bolcheretsk.

pauvres Kamtſchadales, que leur crédulité & un penchant invincible à l'ivrognerie, livrent ſans réſerve à la merci de ces dangereux brigands. Ceux-ci, à l'inſtar de nos charlatans & d'autres fripons de cette eſpèce, vont de villages en villages amorcer les trop foibles indigènes; ils leur propoſent de leur vendre de l'eau-de-vie qu'artificieuſement ils préſentent à goûter. Il eſt preſque impoſſible qu'un Kamtſchadale, homme ou femme, réſiſte à cette offre. On conçoit que le premier eſſai eſt ſuivi de pluſieurs autres; bientôt les têtes s'échauffent, ſe perdent, & l'aſtuce des vendeurs obtient en même temps le débit du reſte de leur marchandiſe. A peine ſont-ils parvenus à enivrer les acquéreurs, qu'ils ſavent en tirer en échange ce qu'ils ont de plus précieux, c'eſt-à-dire, toutes les pelleteries qu'ils peuvent avoir; & ſouvent c'eſt le fruit des peines d'une ſaiſon entière, ce qui devoit ſervir à payer le tribut à la couronne, ou même procurer, en le vendant, la ſubſiſtance de

de la famille : mais aucune conſidération n'arrête un buveur Kamtſchadale ; tout eſt oublié, rien ne lui coûte pour ſe ſatisfaire. Dans leur abrutiſſement, ces malheureux ſe laiſſent ainſi tout enlever en un inſtant ; & le plaiſir momentané de vider quelques meſures d'eau-de-vie *(l)*,

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

(l) On ſait que c'eſt la paſſion dominante chez tous les peuples du nord ; mais j'ai eu plus d'une fois occaſion d'obſerver que celui-ci ne le cède à aucuns. Voici un trait entr'autres qu'on m'a raconté ſur les lieux, pour me faire juger de la rapacité de ces commerçans vagabonds, & de la ſtupide prodigalité de leurs dupes.

Un Kamtſchadale avoit donné une martre zibeline pour un verre d'eau-de-vie ; brûlant d'en boire un autre, il invite le vendeur à entrer dans ſa maiſon : celui-ci remercie, ſe dit preſſé ; nouvelles inſtances de la part du buveur qui propoſe un ſecond marché ; à ce mot, l'autre ſe laiſſe entraîner. = « Encore un verre pour cette martre ; elle eſt plus » belle que la première. = Non, je dois garder » ce qui me reſte d'eau-de-vie ; j'ai promis de la » vendre à tel endroit, & je pars. = Un mo» ment ; voici deux martres. = C'eſt inutile. = » Eh bien ! je mets la troiſième. = Allons, bois. » En même temps les trois martres ſont ſaiſies, &

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

les réduit à la dernière misère, sans que jamais l'expérience pénible qu'ils en font, leur apprenne à se tenir désormais en garde contre leur propre foiblesse, ni contre l'adroite perfidie de ces marchands, qui finissent à leur tour par boire presqu'aussitôt tout le gain qu'ils doivent à leur friponnerie.

Commerce en général.

Pour terminer l'article du commerce, j'ajouterai que ceux qui le font plus en grand dans toute la presqu'île du Kamtschatka, ne sont que des commis de négocians de Totma, Vologda, grand Ustiug, & de différentes villes de la Sibérie, ou des facteurs d'autres gros capitalistes, qui étendent jusque-là leurs spéculations de commerce.

---

notre homme fait de nouveau mine de sortir: son hôte redouble de cajoleries pour le retenir; il demande un troisième verre; autre refus, autres offres: plus le marchand fait le renchéri, plus le Kamtschadale prodigue les pelleteries. Qui croiroit qu'il finit par sacrifier pour ce dernier verre, sept martres zibelines de la plus grande beauté! c'étoit tout ce qui lui restoit.

1787, Novembre. A Bolcheretsk.

Toutes les marchandises & denrées, que la nécessité oblige de prendre dans leurs magasins, s'y vendent excessivement cher, & environ dix fois au-dessus de leur valeur courante à Moscou. Le vedro *(m)* d'eau-de-vie de France se paye ici quatre-vingts roubles. Le débit en est permis aux marchands; mais celle de grains venant d'Okotsk, & celle qui se fait dans le pays avec de la *slatkaïa-trava* ou herbe douce, sont vendues pour le compte du gouvernement, au prix de quarante-un roubles quatre-vingt-seize kopecks le vedro. On ne peut les vendre que dans les *kabacs* ou cabarets établis à cet effet. A Okotsk, le vedro de l'eau-de-vie de grains ne coûte que dix-huit roubles; d'où il résulte que les frais de transport peuvent s'évaluer à vingt-trois roubles quatre-vingt-seize kopecks, ce qui paroît exorbitant: qu'on juge d'après cela du bénéfice.

(m) Le *vedro* est une mesure qui revient à trente ou quarante bouteilles de pinte.

1787,
Novembre.
A Bolcheretsk.

Les autres marchandises d'importation (n), je veux dire celles qui sont envoyées d'Okotsk, consistent en nankins & quelques étoffes de Chine, & en divers objets tirés des manufactures Russes & étrangères, tels que des rubans, mouchoirs, bas, bonnets, souliers, bottes & autres articles qui entrent dans l'habillement des peuples de l'Europe, & qui paroissent tenir au luxe, eu égard à l'extrême simplicité du vêtement & des habitudes des Kamtschadales. On apporte aussi en denrées du sucre, du thé, du café en petite quantité, très-peu de vin, des biscuits, des confitures ou fruits secs, comme prunes, raisins, &c. enfin des chandelles, bougies, de la poudre, du plomb, &c.

La rareté de toutes ces marchandises dans un pays si éloigné, & le besoin qu'on en a, ou celui qu'on s'en fait, forcent à

(n) J'ai annoncé plus haut que le commerce d'exportation étoit borné aux fourrures ; il se fait principalement par les négocians dont je viens de parler.

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

les prendre au prix excessif qu'y met l'avidité du vendeur. Pour l'ordinaire, il en trouve le débit presqu'au moment de leur arrivée. Ces marchands tiennent boutique, ils occupent chacun une de ces baraques qui sont placées vis-à-vis le corps-de-garde ; ces boutiques sont ouvertes tous les jours, excepté les fêtes.

Manière de vivre des habitans de Bolcheretsk, & en général des Kamtschadales.

La manière de vivre des habitans de Bolcheretsk, ne diffère pas de celle des Kamtschadales; cependant ils se plaisent bien moins sous des balagans, & leurs maisons sont un peu plus propres.

Habillemens.

Les vêtemens sont les mêmes; l'habit de dessus, qu'on nomme *parque*, a la forme des chemises de nos charretiers; il est ordinairement de peaux de rennes *(o)* ou d'autres animaux qui sont tannées d'un côté. Ils portent dessous de longues culottes de pareils cuirs, & sur la peau une chemise fort courte & serrée, soit de

(o) Ils tirent ces vêtemens de peaux de rennes du pays des Koriaques.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

nankin, ſoit d'étoffe de coton; les femmes en ont de ſoie, & c'eſt un luxe parmi elles. Les deux ſexes mettent des bottes; l'été elles ſont de peaux de chèvres ou de chiens tannées, & l'hiver de peaux de loups marins ou de pieds de rennes *(p)*. Les hommes, en tout temps, ſe couvrent la tête avec de larges bonnets fourrés; dans la belle ſaiſon ils endoſſent une plus longue chemiſe de nankin ou de peau ſans poil; elle eſt faite comme la parque, & leur ſert au même uſage, c'eſt-à-dire, qu'ils la paſſent par-deſſus les autres vêtemens. L'habit de cérémonie & le plus diſtingué, eſt une parque bordée de peau de loutre & de velours, ou d'autre étoffe & de fourrure auſſi chère. Les femmes ſont vêtues de la même manière que les femmes Ruſſes; l'habillement de celles-ci eſt trop connu pour que j'aie beſoin de le décrire; j'obſerverai ſeulement que la

(p) Ces bottes s'appellent au Kamtſchatka, *torbaſſi.*

cherté exceſſive de toutes les eſpèces d'étoffes au Kamtſchatka, y rend la toilette des femmes un objet de dépenſe conſidérable; auſſi adoptent-elles quelquefois l'accoutrement des hommes.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

Alimens.

La nourriture principale de ces peuples conſiſte, comme je l'ai déjà dit, en poiſſons ſéchés. Les hommes font eux-mêmes leurs approviſionnemens de ce premier aliment, tandis que les femmes vaquent aux travaux de l'intérieur du ménage, & s'occupent à ramaſſer les fruits & autres végétaux qui ſont, après le poiſſon ſec, les mets favoris des Kamtſchadales & des Ruſſes de ces contrées. Lorſque ces femmes vont faire ces récoltes pour la conſommation de l'hiver, ce ſont pour elles autant de jours de fêtes; elles les célèbrent par des tranſports d'une joie bruyante & effrénée, qui donne lieu parfois à des ſcènes bizarres & le plus ſouvent indécentes. Elles ſe répandent en foule dans les campagnes en chantant & s'abandonnant à toutes les folies que leur imagination

1787, Novembre. A Bolcheretsk.

leur suggère ; nulle crainte, nulle pudeur ne les retiennent. Je ne saurois mieux peindre leur extravagante frénésie qu'en la comparant à celles des bacchantes du paganisme. Malheur à l'homme que le hasard amène & livre alors entre leurs mains! quelque déterminé ou quelque agile qu'il soit, impossible à lui de se soustraire au sort qui le menace; il est rare qu'il sorte du combat sans avoir reçu une ample fustigation.

Quant aux alimens, voici à peu-près comment les Kamtschadales les préparent: on jugera par ce récit qu'on ne peut pas les soupçonner d'être délicats. Ils savent sur-tout ne rien perdre du poisson; aussitôt pêché *(q)*, ils lui arrachent les ouïes, qu'ils se hâtent de sucer avec un plaisir extrême. Par un autre rafinement de sensualité ou de gloutonnerie, ils en coupent aussi sur le champ quelques morceaux tout saignans, & souvent tout gelés, qu'ils

(q) J'entrerai dans un plus grand détail sur leurs pêches, lorsque je parlerai de leurs chasses.

dévorent avec la même avidité. On achève enſuite de dépecer le poiſſon, dont l'arête eſt deſtinée aux chiens. Le reſte ſe conſerve & ſe fait ſécher pour l'hiver; alors on le mange bouilli, rôti, grillé, & le plus ordinairement tout cru.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

Mais le mets que les palais connoiſſeurs eſtiment davantage, & qui m'a paru à moi le plus dégoûtant, c'eſt une eſpèce de ſaumon appelé *tchaouitcha.* Immédiatement après l'avoir pris, ils l'enterrent dans une foſſe; ils l'oublient dans cet étrange garde-manger, juſqu'à ce qu'il ait eu le temps de s'y bien aigrir, ou, pour parler plus juſte, de s'y pourrir complétement. Ce n'eſt qu'à ce point de corruption, qu'il acquiert la ſaveur qui flatte le plus la friandiſe de ces peuples. A mon avis, l'odeur infecte qui s'exhale de ce poiſſon, ſuffiroit pour dégoûter l'homme le plus affamé; & cependant un Kamtſchadale ſe délecte à manger toute crue cette chair putréfiée. Qu'il ſe trouve heureux ſur-tout quand il tient

1787, Novembre. A Bolcheretsk.

la tête! c'est le morceau par excellence; on la coupe en plusieurs parts. J'ai voulu parfois vaincre ma répugnance pour goûter légèrement de ce mets si recherché; jamais je n'ai pu me résoudre, non pas à y mettre la dent, mais seulement à l'approcher de ma bouche; chaque fois l'exhalaison fétide qu'il répand au loin, m'a donné des nausées, & m'a repoussé invinciblement.

Des truites & des saumons de plusieurs espèces, sont les poissons les plus communs au Kamtschatka: on mange aussi des loups marins, & la graisse de ce poisson est trouvée très-bonne; on s'en sert pour faire de l'huile à brûler.

Parmi les différens végétaux qui entrent pareillement dans la nourriture des Kamtschadales, ils font principalement usage de la racine de sarana, de l'ail sauvage, de la slatkaïa-trava ou herbe douce, & de quelques plantes & autres fruits qui sont à peu-près les mêmes qu'en Russie.

La racine de ſarana eſt connue des botaniſtes *(r)*; ſa forme, ſa groſſeur & ſa couleur ont été décrites fort au long dans le troiſième voyage de Cook. Cette racine farineuſe tient lieu de pain *(ſ)*; on la fait ſécher avant de la faire cuire; mais de quelque façon qu'on l'apprête, elle eſt toujours très-ſaine & très-nourriſſante. 1787, A Bolcherets I.

De l'ail ſauvage *(t)* on fait une eſpèce de boiſſon aigre & fermentée qui a un très-mauvais goût; il eſt encore employé dans diverſes ſauces, ces peuples l'aiment beaucoup. Boiſſons.

(r) Sous cette dénomination : *lilium flore atro rubente.*

(ſ) Les Coſaques uſent en outre de la farine de ſeigle; ils en font un pain noir ſemblable à celui des payſans Ruſſes. Le gouvernement leur donne une certaine quantité de cette farine; mais elle eſt toujours inſuffiſante, & ils ſont forcés de s'en approviſionner à leurs frais; quelques-uns en font des accaparemens pour gagner enſuite ſur la vente.

(t) On l'appelle au Kamtſchatka *tſcheremtſcha.* Gmelin le déſigne ainſi : *allium foliis radicalibus petiolatis, floribus umbellatis,* tome I, page 49.

1787, *Novembre. A Bolcheretsk.*

La flatkaïa-trava ou herbe douce est assez agréable lorsqu'elle est fraîche. Les Anglois sont aussi entrés dans de grands détails sur cette plante *(u)*, que les naturels du pays estiment fort, sur-tout en distillation. Peu de temps après l'avoir cueillie ils la partagent par la moitié, & la ratissent avec une valve de moule pour en extraire la moelle; ils la font ensuite sécher pour l'hiver, & lorsqu'ils veulent s'en servir dans leurs ragoûts, ils la font bouillir. La flatkaïa-trava ou cette herbe douce s'emploie aussi pour faire de l'eau-de-vie *(x)*, vendue dans le pays, ai-je dit plus haut, pour le compte du gouvernement qui

(u) Spondilium foliolis pinnatifidis. Voyez Linn. Le suc qui sort de la pellicule de cette plante a une telle malignité, que la main ne peut y toucher, sans enfler à l'instant; aussi a-t-on grand soin de mettre des gants pour la cueillir.

(x) Cette eau-de-vie enivre encore plus vîte que celle de France; quiconque en boit, est sûr d'être extrêmement agité pendant la nuit, & de se trouver le lendemain sombre & inquiet comme s'il avoit fait un mauvais coup.

achette alors cette plante des Kamtschadales.

1787. Novembre. A Bolcheretsk.

Habitans du Kamtschatka.

On compte trois sortes d'habitans, les Naturels ou Kamtschadales, les Russes & Cosaques, & les Métis ou les individus sortis du mélange de ces deux races.

Indigènes.

Les indigènes, c'est-à-dire, ceux dont le sang n'est pas mêlé, sont peu nombreux; la petite vérole en a enlevé les trois quarts, & ce qui reste est répandu dans les divers ostrogs de la presqu'île; mais dans Bolcheretsk, on auroit peine à en trouver un ou deux.

Les vrais Kamtschadales sont en général d'une taille au-dessous de l'ordinaire; ils ont la figure ronde & large, les yeux petits & enfoncés, les joues saillantes, le nez écrasé, les cheveux noirs, presque point de barbe, & le teint un peu basané. Celui de la plupart des femmes, & leurs traits, sont à peu-près les mêmes; on ne les croira pas, d'après ce portrait, des objets bien séduisans.

Le caractère des Kamtschadales est doux

1787.
Novembre.
A Bolcheretsk.

& hoſpitalier ; ils ne ſont ni fourbes ni voleurs ; ils ont même ſi peu de fineſſe, qu'il n'y a rien de plus facile que de les tromper, comme on l'a vu, en profitant de leur penchant à l'ivrognerie. Ils vivent entr'eux dans la meilleure intelligence ; il ſemble qu'ils ſe tiennent davantage, en raiſon de leur petit nombre ; cette union les porte à s'aider mutuellement dans leurs travaux, & ce n'eſt pas une médiocre preuve de leur zèle à s'obliger, ſi l'on conſidère leur pareſſe naturelle, qui eſt extrême. Une vie active leur ſeroit inſupportable ; & le ſouverain bonheur à leurs yeux, après celui de s'enivrer, c'eſt de n'avoir rien à faire, de vivre dans une douce indolence. Elle eſt telle chez ces peuples, qu'elle leur fait négliger les moyens de pourvoir aux premiers beſoins de la vie : on a vu plus d'une fois des familles entières réduites, l'hiver, aux dures extrémités de la diſette, pour n'avoir pas voulu ſe donner la peine de faire, pendant l'été, leurs proviſions de

poisson, qui est pourtant pour eux l'aliment de première nécessité. S'ils oublient ainsi leur propre existence, on conçoit qu'ils sont encore moins soigneux sur l'article de la propreté; elle ne brille ni sur eux, ni dans leurs demeures; on pourroît même leur reprocher de donner dans l'excès contraire. Malgré cette insouciance & les autres défauts des naturels, on est réduit à regretter que leur nombre ne soit pas plus considérable; car, d'après ce que j'ai vu & ce qui m'a été confirmé par plusieurs personnes, pour être sûr de rencontrer en ce pays des sentimens d'honneur & d'humanité, il faudroit les chercher chez les vrais Kamtschadales; ils n'ont pas encore troqué leurs grossières vertus contre les vices polis que leur ont apportés les Européens destinés à les civiliser.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

Mais c'est à Bolcheretsk où j'ai commencé à apercevoir les effets de leur influence. J'y ai vu, en quelque sorte, la trace des mœurs Européennes, moins

Réflexions sur les mœurs des habitans de Bolcheretsk.

1787, *Novembre.* A Bolcheretsk.

encore dans le mélange des races, dans l'idiome & la conformation des traits des habitans, que dans leurs inclinations & leur manière d'être, qui n'annoncent pas toujours un très-grand fond de vertu. Cette différence remarquable entr'eux & les indigènes, ne provient, selon moi, que d'un acheminement pénible à la civilisation; & voici sur quoi je fonde mon opinion à ce sujet.

Bolcheretsk étoit, il n'y a pas encore long-temps, le chef-lieu du Kamtschatka, sur-tout depuis que les commandans avoient jugé à propos d'y établir leur résidence. Ces chefs & leurs suites y apportèrent les connoissances & les mœurs des Européens : on sait que celles-ci s'altèrent ordinairement dans la tradition, à mesure qu'elles s'éloignent davantage de la source; il est à présumer cependant que le gouvernement Russe ne confia, autant qu'il lui fut possible, son autorité & l'exécution de ses ordres, qu'à des officiers d'un mérite reconnu, si j'en juge par ceux qui en

en ſont chargés aujourd'hui; d'après cela, il faut croire que ces commandans & autres officiers ne donnèrent, dans les lieux de leur réſidence, que des exemples de vertus, de lumières & de toutes les qualités eſtimables des peuples civiliſés. Malheureuſement les leçons qu'ils offrirent ne furent pas toujours ſuffiſantes, c'eſt-à-dire, qu'elles ne produiſirent pas tout l'effet qu'on pouvoit en attendre, ſoit parce que ne préſentant que des aperçus, elles ne furent pas aſſez ſenſibles, ſoit plutôt parce que n'ayant pu ſe répandre dans leur perfection, elles ne laiſsèrent dans les eſprits que des impreſſions éphémères ou même vicieuſes.

Ces réformateurs ne trouvèrent pas le même zèle dans les Coſaques qui compoſent les garniſons, ni dans les négocians & autres émigrans Ruſſes, qui ſe ſont établis dans cette péninſule. Le penchant à la licence, & l'amour du lucre, que portent preſque toujours dans un pays conquis les colonies des vainqueurs, de

1787, Novembre. A Bolcheretsk.

ſemblables diſpoſitions développées par la facilité de faire des dupes, dûrent arrêter les progrès de la réforme. Le germe funeſte de ces inclinations s'y propagea plus promptement par les alliances, tandis que les ſemences des vertus ſociales, qu'on avoit tâché d'y répandre, furent à peine recueillies.

Il en eſt réſulté que les naturels ou vrais Kamtſchadales, ont gardé aſſez généralement leur ignorante ſimplicité & la rudeſſe de leurs mœurs, & qu'une partie des autres habitans Ruſſes & métis, qui de préférence ſe ſont fixés dans la réſidence des chefs, ont bien conſervé une foible nuance des mœurs de l'Europe, mais non pas de ce qu'elles offrent de plus parfait. On en a déjà vu la preuve dans ce que j'ai dit de leurs principes dans le commerce, & j'ai été à portée de m'en convaincre encore mieux pendant mon ſéjour à Bolcheretsk, par une étude plus ſuivie de ſes habitans, qui, ſans cette nuance, reſſembleroient preſque en tout aux indigènes.

1787, *Novembre & Décembre.*

Bals donnés aux dames de Bolcheretsk, & remarques faites dans ces bals.

M. Kaſloff, &, à ſon exemple, tous ceux qui l'accompagnoient, donnèrent ſucceſſivement aux dames de cet oſtrog, pluſieurs fêtes ou bals; elles y vinrent toutes chaque fois avec autant d'empreſſement que de joie. J'eus lieu de voir qu'on ne m'avoit pas trompé, en m'aſſurant que ces femmes, les Kamtſchadales comme les Ruſſes, aiment toutes le plaiſir; elles en ſont ſi avides, qu'elles ne peuvent le cacher. Les filles ſont toutes étonnamment précoces, & ne paroiſſent point tenir de la froideur du climat.

Pour les femmes de Bolcheretsk qui ſe rendirent à nos aſſemblées, & qui la plupart étoient ou d'un ſang mêlé ou nées de père & mère Ruſſes, j'obſervai que leurs figures en général n'étoient pas déſagréables; j'en vis même pluſieurs qui pouvoient paſſer pour jolies: mais la fraîcheur chez elles n'eſt pas de longue durée; ce ſont ſans doute les enfans, ou les ouvrages pénibles auxquels elles ſont aſſujetties, qui les fanent ainſi preſqu'à la fleur

1787. *Novembre & Décembre.* A Bolcheretsk.

de leur âge. Leur humeur eſt joyeuſe & d'une vivacité piquante, peut-être un peu aux dépens de la décence ; elles cherchent d'elles-mêmes à amuſer la ſociété par tout ce que leur gaieté & leurs jeux peuvent leur fournir : elles aiment à chanter & le ſon de leur voix eſt doux & aſſez agréable; il ſeroit ſeulement à deſirer que leur muſique ſentît moins le terroir, ou ſe rapprochât davantage de la nôtre. Elles parlent le Ruſſe & le Kamtſchadale, mais elles conſervent toutes l'accent de ce dernier idiome. Je ne m'attendois guère à voir danſer ici des polonnoiſes & encore moins des contredanſes dans le goût des angloiſes : qui croiroit qu'on y a même une idée du menuet ? Soit que mon ſéjour ſur mer pendant vingt-ſix mois, m'eût rendu peu difficile, ſoit que les ſouvenirs que ce ſpectacle me retraçoit, m'euſſent faſciné les yeux, je trouvai que ces danſes étoient exécutées avec aſſez de préciſion & plus de grâce que je n'aurois imaginé. Les danſeuſes dont il eſt queſtion, portent la

vanité juſqu'à dédaigner les chanſons & les danſes des Kamtſchadales. Pour achever de rendre compte de mes obſervations dans ces bals, j'ajouterai que la toilette des femmes ne laiſſe pas d'être ſoignée ; elles mettent tout ce qu'elles ont de plus galant, ou ce qu'elles jugent de plus précieux. Ces habits de bals & de cérémonie ſont principalement en ſoieries; & l'on a vu à l'article du commerce, que ces vêtemens doivent leur coûter fort cher. Je finirai ce récit par une remarque que j'eus occaſion de faire, tant dans ces aſſemblées que dans celles des Kamtſchadales, auxquelles j'aſſiſtai enſuite; c'eſt que le plus grand nombre des maris Ruſſes ou indigènes ne paroiſſent point jaloux; ils ferment volontiers les yeux ſur la conduite de leurs femmes, & ſont on ne peut pas plus traitables ſur ce chapitre.

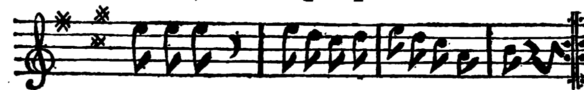
1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

Fêtes & danſes Kamtſchadales.

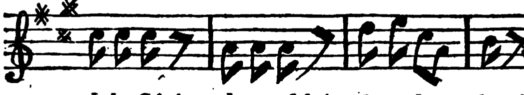
Les aſſemblées & fêtes Kamtſchadales où je me trouvai, m'offrirent un autre ſpectacle également curieux par ſa ſingularité: je ne ſais ce qui me frappa davantage

1787, *Novembre & Décembre.* A Bolcheretsk.

du chant ou de la danse; celle-ci me parut tenir beaucoup de celle des Sauvages; elle consiste à faire en mesure des mouvemens, ou plutôt des contorsions désagréables & difficiles, en poussant tout à-la-fois un son guttural & forcé, semblable à un hoquet prolongé, pour marquer le temps de l'air que chante l'assemblée, & dont les paroles sont le plus souvent vides de sens, même en Kamtschadale. Je notai un de ces airs que je crois devoir placer ici, pour donner une idée du chant & du mètre de ces peuples.



Daria, Daria, da, Daria, ha, nou



dalatsché, damatsché, kannha koukha.

Da Capo.

Ce qui signifie,

Daria *(y)*, Daria, chante & danse encore.

Ce même air se répète ainsi à l'infini.

(y) Daria est un nom de baptême qu'on donne aux filles en Russie.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

Ils aiment ſur-tout à contrefaire dans leurs danſes les différens animaux qu'ils chaſſent, tels que la perdrix & autres, mais l'ours principalement; ils repréſentent ſa démarche lourde & ſtupide, & ſes diverſes ſenſations ou ſituations, c'eſt-à-dire, les petits autour de leur mère, les jeux amoureux des mâles avec les femelles; enfin leur agitation, lorſqu'ils viennent à être troublés. Il faut que ces peuples aient une connoiſſance bien parfaite de cet animal; ils ont, il eſt vrai, de fréquentes occaſions de l'obſerver, & ſans doute ils en font une étude particulière, car ils en rendent tous les mouvemens auſſi-bien, je crois, qu'il eſt poſſible. Je demandai à des Ruſſes plus connoiſſeurs que moi, étant dans leurs chaſſes plus habituellement aux priſes avec ces animaux, ſi ces ballets pantomimes étoient bien exécutés; ils m'aſſurèrent tous qu'il étoit difficile de rencontrer dans le pays de plus habiles danſeurs, & que les cris, la

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

marche, & toutes les attitudes de l'ours étoient imités à s'y méprendre. Cependant n'en déplaiſe aux amateurs, ces danſes, ſelon moi, ne ſont pas moins fatigantes pour les ſpectateurs que pour les acteurs. On ſouffre réellement de voir ces danſeurs ſe déhancher, ſe diſloquer tous les membres, enfin s'époumoner, & tout cela pour exprimer l'excès du plaiſir qu'ils goûtent dans ces bals bizarres, qui, je le répète, reſſemblent aux divertiſſemens ridicules des Sauvages : à bien des égards, les Kamtſchadales peuvent être mis ſur la même ligne.

Chaſſe de l'ours.

Après avoir rapporté avec quel art ces peuples contrefont les poſtures & tous les mouvemens de l'ours, qu'on pourroit appeler en quelque ſorte leur maître à danſer, ne ſeroit-il pas à propos de donner une idée de la façon dont ils chaſſent cet animal ? Ils l'attaquent de différentes manières ; parfois ils lui tendent des piéges : ſous une trappe peſante, ſoutenue en l'air par un échaffaudage aſſez élevé,

ils mettent un appât quelconque pour y attirer l'ours; celui-ci ne l'a pas plutôt ſenti & aperçu, qu'il s'avance pour le dévorer; en même temps il ébranle le foible ſupport de la trappe, qui lui retombe ſur le cou, & punit ſa voracité, en lui écraſant la tête, & ſouvent tout le corps. C'eſt ainſi que depuis, en paſſant dans des bois, j'en ai vu de pris à ces piéges; ceux-ci reſtent tendus juſqu'à ce qu'un ours s'y ſoit attrapé: avant que cela arrive, il ſe paſſe quelquefois près d'un an. Cette façon de chaſſer l'ours, dira-t-on, n'exige pas une grande hardieſſe, ni beaucoup de fatigues de la part des chaſſeurs; mais il en eſt une autre fort en uſage en ce pays, & pour laquelle on jugera qu'il faut autant de force que de courage. Accompagné ou non, un Kamtſchadale part pour aller à la découverte d'un ours; il n'a pour armes que ſon fuſil, eſpèce de carabine dont la croſſe eſt très-mince, plus, une lance ou épieu, & ſon couteau. Toutes ſes proviſions ſe bornent à un petit paquet,

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk

contenant une vingtaine de poiſſons ſéchés. Dans ce leſte équipage, il pénètre dans l'épaiſſeur des bois & dans tous les endroits qui peuvent ſervir de repaire à l'animal. C'eſt pour l'ordinaire dans les brouſſailles ou parmi les joncs, au bord des lacs ou des rivières qu'il ſe poſte & l'attend avec conſtance & intrépidité; s'il le faut, il reſtera ainſi en embuſcade une ſemaine entière, juſqu'à ce que l'ours vienne à paroître : dès qu'il le voit à ſa portée, il poſe en terre une fourche en bois qui tient à ſon fuſil *(z)*. A l'aide de cette fourche, le coup-d'œil acquiert plus de juſteſſe, & la main plus d'aſſurance : il eſt rare qu'avec une balle même aſſez petite, il ne touche pas l'animal, ſoit à la tête, ſoit dans la partie des épaules, ſon endroit ſenſible. Mais il faut qu'il recharge dans la même

(z) Les Kamtſchadales ne ſauroient tirer ſans ce point d'appui; ce qui entraîne des préparatifs fort longs, & évidemment contraires à la célérité qui fait le plus grand avantage d'un chaſſeur.

minute, car l'ours, ſi le premier coup ne l'a pas renverſé, accourt *(a)* auſſitôt pour ſe jeter ſur le chaſſeur, qui n'a pas toujours le temps de lui en tirer un ſecond. Il a recours alors à ſa lance dont il s'arme à la hâte pour ſe défendre contre l'animal furieux qui l'attaque à ſon tour. Sa vie eſt en danger *(b)*, s'il ne porte pas à l'ours un coup mortel; & l'on conçoit que, dans ces combats, l'homme n'eſt pas conſtamment le vainqueur; cela n'empêche pas les habitans de ces contrées de s'y expoſer preſque journellement : ils ont

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

(a) Il eſt aſſez commun de le voir auſſi prendre la fuite, malgré ſa bleſſure qu'il va cacher dans les buiſſons ou dans les marais ; c'eſt-là qu'en ſuivant la trace de ſon ſang, on le retrouve ou mort ou expirant.

(b) On m'aſſura que l'ours quand il triomphe de ſon agreſſeur, lui déchire la peau du crâne, lui en couvre le viſage & ſe retire. Suivant les Kamtſchadales, la vengeance de cet animal indique qu'il ne peut ſoutenir le regard de l'homme ; ce préjugé bizarre entretient parmi eux l'opinion de leur ſupériorité, & me ſemble donner la raiſon de leur courage.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

en vain ſous les yeux les exemples fréquens de leurs compatriotes, qui y périſſent; ils ne peuvent d'ailleurs partir pour cette chaſſe, ſans penſer qu'il leur faudra vaincre ou mourir; & jamais l'idée de cette dure alternative ne les intimide ni ne les arrête *(c)*.

Chaſſes.

Ils chaſſent à peu-près de même les autres animaux, tels que les rennes, les argalis ou béliers ſauvages, appelés en Ruſſe *diki-barani*, les renards, les loutres, les caſtors, les martres zibelines, les

---

(c) Ils entreprennent cette chaſſe dans toutes les ſaiſons de l'année, excepté lorſque la neige couvre les campagnes; ils ont alors une autre manière de pourſuivre l'ours. On ſait que l'hiver il ſe retire dans la tanière qu'il s'eſt fabriquée pendant l'automne avec des branchages; il y paſſe le temps des frimats à dormir ou à lécher ſa patte; c'eſt-là que les Kamtſchadales vont, ſur leurs traîneaux, l'attaquer avec le ſecours de leurs chiens, qui l'aſſaillent & le contraignent à ſonger à ſa défenſe: il s'élance de ſon repaire & court à une mort à peu-près certaine; s'il refuſe de ſortir, il la trouve également ſous les débris de ſa tanière où il eſt aſſommé.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk

lièvres *(d)* &c. mais jamais ils n'ont les mêmes riſques à courir; tantôt ils ſe ſervent de piéges, faits en bois ou en fer, moins grands que ceux qu'ils tendent aux ours, & reſſemblant, pour la ſimplicité du mécaniſme, à nos traquenards; l'unique ſoin à prendre eſt de les viſiter de temps en temps : tantôt ils vont à l'affût, armés, comme je l'ai dit; & la ſeule peine qu'ils aient à éprouver, provient de la durée de leur chaſſe, lorſqu'ils ont épuiſé leurs vivres. Souvent ils ſe réſignent à ſouffrir de la faim pendant pluſieurs jours de ſuite, plutôt que de quitter la place ſans avoir tué & pris l'animal qu'ils pourſuivent: mais ils ſe dédommagent amplement de ces jeûnes, en mangeant, ſur les lieux, le produit de leurs chaſſes *(e)*, & en comptant avec joie les peaux qu'elles leur procurent.

(d) On a vu dans Cook la deſcription de ces divers animaux.

(e) Ils trouvent très-bonne la chaïr de l'ours, des argalis & des rennes, cette dernière ſur-tout; elle a fait parfois mon plus grand régal.

1787,
Décembre.
A Bolcheretsk.

Ils choiſiſſent, pour chaſſer ces animaux qui abondent au Kamtſchatka, les ſaiſons où leur poil eſt le plus beau. Au commencement de l'hiver on chaſſe les martres zibelines; elles habitent pour l'ordinaire les arbes : on les diſtingue par la partie du poil la plus près de leur peau, qui a la couleur & le nom de ceux ſur leſquels elles ſe plaiſent davantage, comme bouleau, ſapin, &c.

L'automne, l'hiver & le printemps ſont les ſaiſons les plus favorables pour la chaſſe des renards; on en diſtingue quatre eſpèces différentes : 1.° le renard d'un roux-blanc qu'on eſtime le moins; 2.° le renard rouge ou d'un beau roux; 3.° le renard mêlé de roux, de noir & de gris, qui s'appelle *ſévadouſchka ;* 4.° le renard noir qui eſt le plus rare, & celui dont on fait le plus de cas; ſa couleur eſt vraiment d'un noir foncé : on remarque ſeulement que les poils du dos qui ſont les plus longs, ont quelquefois à l'extrémité une teinte griſâtre; il y en a qui ſont ſans prix. Enfin, je crois qu'on pourroit encore

compter deux autres eſpèces de renards, qu'on ne regarde pas ici comme tels, & que nous appelons renard bleu & renard blanc. Leurs noms en Ruſſe ſont *golouboy, peſſets* & *beloy-peſſets ;* leur poil eſt plus épais que celui des autres. En général, les renards du continent ſont plus beaux que ceux qu'on va chaſſer dans les différentes îles de l'eſt *(f);* ils ſe vendent infiniment plus cher.

La chaſſe des rennes s'entreprend dans l'hiver, & celle des argalis dans l'automne. Les loutres ſont ici extrêmement rares, mais il y a une aſſez grande quantité d'hermines, & je ne ſais pourquoi on ne ſe donne pas la peine de les chaſſer ; il paroîtroit qu'on n'en fait aucun cas.

Pêches.

Ces peuples font auſſi leurs pêches en différentes ſaiſons : celle du ſaumon & des truites a lieu en juin ; celle du hareng en avril & mai ; enfin, celle du loup marin

(f) Ce ſont les îles Aleutiennes, Schoumagines, celles des Renards & autres.

1787, Décembre. A Bolcheretsk.

dans l'été, le printemps & sur-tout l'automne.

Ils se servent rarement de seines & presque toujours de filets ordinaires *(g)*, ou d'une espèce de harpon dont ils font usage avec beaucoup d'adresse. Les seines ne se jettent guère que pour prendre les loups marins; elles sont faites de lanières de cuir, & les mailles en sont fort ouvertes. Ils ont encore une autre manière de pêcher, c'est en murant la rivière avec des poteaux & des branchages qui, très-serrés, n'offrent au poisson qu'un passage étroit; souvent on lui en laisse plusieurs,

---

(g) Leurs filets sont de ficelle comme les nôtres; ils l'achettent des Russes, & en font eux-mêmes avec de l'ortie dont ils ont soin de faire des amas considérables. Ils la recueillent en automne, la lient par paquets, & la mettent sécher sous leurs balagans; dès que leurs pêches & les récoltes de fruits sont achevées, ils travaillent à sa préparation; ils la partagent en deux, puis en ôtent très-adroitement la pellicule avec les dents; le reste est battu & secoué jusqu'à ce que le filament se nettoie & devienne propre au filage.

à l'ouverture

à l'ouverture deſquels ſont placés des paniers diſpoſés de façon que le poiſſon une fois entré n'en peut plus ſortir.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

Les chevaux ſont rares.

Les chevaux ſont peu communs au Kamtſchatka: j'en vis quelques-uns à Bolcheretsk qui appartiennent au gouvernement, & qui ſont confiés aux ſoins des Coſaques; ils ne ſervent que pendant l'été pour le charroi des marchandiſes & effets de la couronne, & pour la commodité des voyageurs.

Les chiens.

En revanche, les chiens abondent en ce pays, & ſuffiſent à tous les tranſports; l'utilité dont ils ſont aux Kamtſchadales, leur rend moins ſenſible la privation des autres animaux domeſtiques: d'ailleurs on a vu que la nourriture de ces courſiers n'eſt ni embarraſſante ni diſpendieuſe; avec du poiſſon pourri ou des reſtes de poiſſon ſéché, leurs maîtres en ſont quittes; encore ne ſe chargent-ils de les nourrir ainſi, que pendant le temps qu'ils leur ſont néceſſaires. En été, qui eſt la ſaiſon de leur inaction, il eſt d'uſage

1787, *Décembre.* **A Bolcheretsk.**

d'en lâcher une grande partie, à laquelle on remet le soin de sa subsistance; ces chiens savent très-bien y pourvoir, en se répandant dans les campagnes & en rôdant le long des lacs & des rivières: leur exactitude à revenir ensuite chez leurs maîtres, est une des preuves les plus étonnantes de la fidélité de ces animaux. L'hiver arrive, & ils payent chèrement la liberté & le repos momentannés dont ils ont joui. Leurs travaux recommencent avec leur esclavage; il faut que ces chiens soient d'une vigueur extrême pour les soutenir: leur grosseur cependant n'est pas extraordinaire; ils ressemblent assez parfaitement à nos chiens de montagne, ou à ceux de nos bergers. Il n'est point d'habitans Russes ou indigènes qui n'aient au moins cinq chiens; ils s'en servent pour voyager, pour aller dans les forêts couper du bois, pour le transporter ainsi que leurs autres effets ou provisions; enfin, pour mener les voyageurs d'un endroit à un autre; & en vérité, des chevaux ne leur

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

rendroient pas plus de service. Ces chiens sont ordinairement attelés à un traîneau deux à deux *(h)*: un seul est à la tête & sert de guide; c'est au mieux dressé ou au plus intelligent qu'est réservé cet honneur; il comprend à merveille les termes avec lesquels le conducteur dirige leur marche: veut-il les faire aller à droite, il leur crie *tagtag*, *tagtag*, & *kougha*, *kougha* s'il faut aller à gauche; le chien savant l'entend aussitôt, & donne à ceux qui le suivent l'exemple de l'obéissance: *ah*, *ak* les arrête, & *ha* les fait partir. Le nombre des chiens attelés est proportionné à la charge du traîneau; lorsqu'elle n'excède

(h) Ils subissent comme les chevaux la castration, mais d'une manière différente: on n'extirpe point, on brise, & l'on se sert des dents pour cette opération; il en périt quelques-uns, d'autres en restent estropiés & hors d'état de servir. Cependant on conçoit qu'il seroit impossible de faire autant d'usage de ces chiens s'ils étoient entiers; on ne pourroit les atteler avec leurs femelles: mais on ne mutile pas tous les mâles; on en garde un certain nombre pour la conservation de l'espèce, & assez souvent on s'en sert pour les chasses.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

pas de beaucoup la pesanteur de l'homme qui le monte, c'est ce qu'on appelle un traîneau ordinaire ou *sannka (i)*; l'attelage alors est de quatre ou cinq chiens. Leur harnois *(k)* est en cuir; il passe au-dessous du cou, c'est-à-dire, sur le poitrail de ces coursiers, & tient au traîneau par une courroie longue de trois pieds en guise de trait: on les attache en outre par couples au collier les uns des autres; le plus souvent ce collier est recouvert d'un autre de peau d'ours, ce qui est un ornement.

Traîneaux.

La forme du traîneau est celle d'une corbeille alongée, dont les deux extrémités s'élèvent en se cintrant; sa longueur est d'environ trois pieds, & sa largeur n'a guère plus d'un pied. Cette espèce de corbeille qui fait le corps du traîneau, est d'un bois très-mince; les bords en

(i) Les traîneaux sur lesquels on charge les bagages se nomment *narta;* ils sont attelés de dix chiens.

(k) Ces harnois Kamtschadales s'appellent *alaki.*

ſont évaſés & garnis de courroies de différentes couleurs : une peau d'ours s'étend ſur l'endroit où l'homme s'aſſeoit. Cette partie ſupérieure du traîneau eſt élevée à environ trois pieds de terre, & porte ſur quatre jambes; celles-ci s'écartent vers le bas, & ſont fixées ſur deux planches parallèles, larges de trois à quatre pouces. Ces planches ont très-peu d'épaiſſeur; dans leur longueur elles excèdent le corps du traîneau; elles lui ſervent l'une & l'autre de points d'appui & de patins; à cet effet, elles ſont garnies, chacune en-deſſous dans le temps du dégel, de trois à quatre lames d'os de baleine de la même largeur, adaptées à ces patins avec des bandes de cuir. Les deux bouts que ces planches préſentent en avant, ſe recourbent en-deſſus, & vont joindre de chaque côté la traverſe qui s'abaiſſe en même temps pour ſoutenir une partie du bagage; le devant du traîneau eſt encore orné de rênes flottantes, ou lanières de cuir qui ne ſont d'aucun uſage.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

1787,
Décembre.
A Bolcheretsk.

Le conducteur ne tient en sa main qu'un bâton arqué, qui est tout à la fois ses guides & son fouet. A l'un des bouts de ce bâton sont suspendus des anneaux de fer, autant par ornement que pour animer les chiens par le bruit de ces espèces de grelots que l'on agite de temps en temps; l'autre bout est quelquefois armé d'un fer pointu, afin d'avoir plus de prise sur la glace & la neige; il sert aussi à guider l'ardeur de ces animaux. Ceux qui sont bien dressés n'ont pas besoin d'entendre la voix; il suffit de frapper de ce bâton sur la neige pour les faire aller à gauche, ou sur les jambes du traîneau pour les faire aller à droite, & pour les arrêter, on le pose en avant entre le traîneau & la neige; enfin si leur train se ralentit, s'ils deviennent distraits & inattentifs aux signaux ou à la voix, on les corrige en leur jetant ce bâton *(l)*; mais alors il faut la plus grande adresse

(l) Ce bâton se nomme *oschtol.*

pour le ramaſſer, malgré la rapidité de la courſe, & c'eſt-là une des principales preuves de l'habileté du conducteur : les Kamtſchadales ſont ſingulièrement adroits à cet exercice. En général, je fus étonné de leur dextérité à mener leurs traîneaux ; & comme il étoit dit que je ſerois bientôt trop heureux de profiter de cette voiture, je crus devoir en faire ſouvent l'eſſai, moins pour m'y accoutumer, que pour apprendre à me conduire moi-même. On eut beau me repréſenter les dangers auxquels je m'expoſois en voulant me hazarder ſeul ſur un traîneau, avant d'avoir acquis aſſez d'habitude pour pouvoir me paſſer d'un guide ; à mon âge on ne doute de rien, je n'écoutai aucune obſervation. La légèreté de la voiture peſant à peine dix livres, ſon élévation qui la rend plus ſujette à verſer, la difficulté d'y garder l'équilibre, enfin les ſuites que peut avoir une chute lorſqu'on quitte le traîneau *(m)*; toutes

(m) Les chiens ne ſentant plus le même poids,

1787, *Décembre*. ces conſidérations qu'on ne manqua pas de me mettre ſous les yeux, ne purent m'intimider ni me dégoûter d'un apprentiſſage auſſi dangereux. Je m'élançai un jour ſur mon nouveau char, conſentant toutefois à être ſuivi, & pluſieurs traîneaux m'accompagnèrent. Ceux qui les montoient, n'attendirent pas long-temps pour me voir réaliſer leurs prédictions; je leur donnai à très-peu de diſtance le ſpectacle d'une culbute complette; à peine relevé, nouvelle chute & nouveaux éclats de rire : malgré cela, je ne perdis pas courage, & me ramaſſai promptement pour verſer une minute après. J'eus tout lieu de m'aguerrir contre ce déſagrément, car à diverſes repriſes je payai le tribut de mon inexpérience; je tombai ſept fois pour ce premier coup d'eſſai, mais ſans me faire jamais aucun mal : je n'en revins que plus empreſſé de prendre une

s'emportent au point qu'ils ne s'arrêtent quelquefois qu'après avoir briſé le traîneau contre des arbres, ou après s'être épuiſés de fatigues.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

seconde leçon, puis une troisième, puis une quatrième; enfin je ne passai guère de jours sans faire quelque course. Le nombre de mes chutes diminua, à mesure que j'acquérois plus d'habitude & de savoir, & mes succès me rendirent si amateur de cet exercice, qu'en peu de temps je me fis une sorte de réputation; j'avoue qu'il m'a fallu du travail pour m'habituer à conserver l'aplomb nécessaire. Il faut être pour ainsi dire dans un mouvement continuel; ici se jeter sur la gauche quand le traîneau incline vers la droite; là se reporter bien vîte sur la droite parce qu'il penche vers la gauche; puis enfin se lever tout droit en d'autres cas, & si l'on manque de promptitude ou d'attention, il est rare qu'on ne soit pas aussitôt renversé : en tombant, il faut encore ne pas abandonner le traîneau, mais s'y accrocher de son mieux, afin de faire un poids suffisant pour arrêter les chiens qui sans cela s'emporteroient comme je l'ai dit. La manière la plus

1787, Décembre. A Bolcheretsk.

ufitée de fe placer fur un traîneau, eft de s'y affeoir de côté, ainfi que nos dames font à cheval; on peut auffi s'y mettre à califourchon; mais le tour de force, le *nec plus ultrà* de l'adreffe & de la grâce, c'eft de favoir fe tenir debout fur une feule jambe; il fait beau voir les experts dans ces brillantes attitudes.

Manière de chaffer le lièvre & la perdrix.

Pour moi, dès que je fus en état de me conduire, je n'eus plus d'autre voiture; étant toujours accompagné, à caufe des chemins, j'allois tantôt me promener, tantôt chaffer le lièvre & la perdrix dont nous voyons les traces empreintes fur la neige *(n)*, & en fi grande quantité, qu'elle en paroiffoit picotée comme un crible: dans les bois, elle avoit parfois tant

(n) Les premières neiges tombèrent à Bolcheretsk le 5 novembre; elles furent fi abondantes, qu'elles couvrirent auffitôt les campagnes; mais les gelées ayant été plus tardives, & les coups de vent s'étant fuccédé prefque fans aucun intervalle, le traînage n'a pu s'établir parfaitement qu'affez long-temps après, ainfi qu'on le verra plus bas.

1787, *Décembre.* A Bolcheretsk.

d'épaiſſeur, qu'il eût été impoſſible de faire un pas ſans enfoncer; notre reſſource alors étoit de quitter nos traîneaux dont nous ne pouvions plus nous ſervir, & nous les mettions ſur le côté. Après avoir pris cette précaution qui ſuffit pour retenir les chiens, leſquels ſe couchent auſſitôt en peloton ſur la neige, & y attendent, ſans bouger, le retour de leurs guides, nous nous attachions ſous les pieds avec des courroies, des raquettes de planches très-minces *(o)*, larges chacune de ſix à huit pouces, & longues de trois à quatre pieds, dont le bout étoit recourbé en forme de patins, & le deſſous garni de peau de loup marin ou de pied de renne. Munis de cette chauſſure, nous commen-

(o) Ces raquettes ſont appelées dans le pays *ligi.* Dans la partie ſeptentrionale de la preſqu'île, on ſe ſert d'une autre eſpèce de raquettes appelées *lapki;* celles-ci ſont moins longues, & faites de bandes de cuir entrelacées, comme la ficelle de nos raquettes de paume; on y adapte en deſſous deux petits os pointus qui entrent dans la neige & empêchent de gliſſer.

1787, *Décembre:* A Bolcheretsk.

cions notre chaſſe; j'eus encore aſſez de peine dans les premiers temps à m'accoutumer à ces patins, je gliſſai plus d'une fois ſur le dos & ſur le nez; mais le plaiſir d'une bonne chaſſe me faiſoit oublier ces accidens. Quoiqu'il fût difficile de découvrir les lièvres & les perdrix, dont la blancheur égale celle de la neige, je ne manquois guère, grâce à l'habitude & aux avis de mes compagnons, d'en rapporter bon nombre.

Ce fut un de mes paſſe-temps les plus agréables à Bolcheretsk; le reſte de mes momens étoit employé à gémir, à m'impatienter de la longueur forcée de mon ſéjour. Pour me diſtraire, je m'empreſſai de ſaiſir le peu de beaux jours que nous eûmes pour viſiter quelques environs que j'ai revus depuis à mon départ, & dont je parlerai en reprenant ma route. La conſtruction de mes traîneaux de voyage *(p)* ne laiſſa pas auſſi de m'occuper,

(p) Eſpèce de carroſſe fermé où l'on peut ſe tenir

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

mais ma principale conſolation fut la ſociété de M. Kaſloff & des officiers de ſa ſuite ; leurs converſations & des remarques que je fis ſucceſſivement, me mirent chaque jour à même de prendre des notes dont j'ai déjà tranſcrit une grande partie, & vais donner ici la ſuite.

Maladies.

L'article des maladies qui règnent au Kamtſchatka ſe préſente le premier : quelques détails déſagréables qu'il exige, je ne penſe pas devoir le ſupprimer ; il a fait partie de mes obſervations, il doit donc trouver ſa place dans mon journal.

La petite vérole dont j'ai annoncé les ravages en ce pays, n'y paroît point être indigène ; elle n'y eſt pas non plus fort ordinaire. Depuis l'invaſion des Ruſſes & les fréquentes émigrations qui l'ont ſuivie, cette épidémie ne s'y

---

couché, & qui s'adapte à un traîneau ; c'eſt ce genre de voiture qu'on nomme *verock* en Ruſſie, où elles ſont fort communes : la mienne étoit garnie de peaux d'ours en dedans, & en dehors de peaux de loups marins.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

eſt montrée qu'en 1767 & 1768; elle y fut alors apportée par un bâtiment Ruſſe allant aux îles de l'eſt pour les chaſſes de loutres, de renards, &c. Le ſujet, porteur de ce germe fatal, étoit un matelot venant d'Okotsk, où il s'étoit fait traiter avant ſon départ; il avoit encore, à ce qu'on dit, les marques récentes de cette cruelle maladie : à peine débarqué, il la communiqua aux pauvres Kamtſchadales, dont elle enleva les trois quarts; elle n'a point reparu depuis, ce qui fait préſumer que ces peuples n'y ſont point ſujets. En l'année 1720, elle affligea ceux qui ſont au nord du Kamtſchatka, mais elle ne parvint pas juſque dans cette péninſule; elle avoit commencé à Anadirskoi, & l'on ignore qui l'y porta; on eſt tenté d'en accuſer pareillement les Ruſſes.

On pourroit ſoupçonner que les Kamtſchadales leur doivent auſſi la connoiſſance du mal vénérien, qui heureuſement n'eſt pas commun chez eux; il paroît que ce fléau eſt exotique : la guériſon en eſt auſſi

rare que difficile; on a recours à différentes racines & au sublimé, qui produit en ce pays, comme par-tout, des suites funestes, y étant encore plus mal administré qu'ailleurs.

Il n'y a point de bossus ni de boiteux de naissance; les seuls individus contrefaits sont ceux qui font des chutes considérables, ce qui n'est pas rare parmi les Kamtschadales, qui sont exposés à tomber du haut de leurs balagans. Ils sont peu sujets au scorbut; l'usage qu'ils font de l'ail sauvage & de différentes espèces de baies ou fruits, contribue à les en préserver; les Russes & les nouveaux débarqués sont plus souvent atteints de cette maladie.

Les pulmonies y sont assez fréquentes; mais les clous, tumeurs, abcès & loupes sont les maux les plus ordinaires: on ne sait les guérir que par les incisions & les extirpations; on se sert pour ces opérations, d'un couteau, ou tout simplement d'une pierre aiguisée qui supplée à

1787, *Janvier.* A Bolcheretsk.

la lancette. De pareils inſtrumens ne doivent pas donner une haute opinion du ſavoir des opérateurs, & il eſt aiſé de voir que l'art de la chirurgie, ſi perfectionné chez nous, eſt encore dans la plus grande barbarie au Kamtſchatka.

Médecins ſorciers.

La médecine ne paroît pas y avoir fait plus de progrès; à ſon égard cependant il faut convenir que ces peuples ont déjà gagné quelque choſe, c'eſt d'avoir appris à ſe défier de leurs fourbes & ridicules empiriques. C'étoient autrefois de ſoi-diſant ſorciers appelés *Chamans*, qui profitant de la crédulité des Kamtſchadales, s'érigeoient de plus en docteurs en médecine, & s'aſſuroient ainſi de doubles droits à la vénération & à la confiance *(q)*. Leur accoutrement bizarre contribuoit encore à en impoſer, & s'accordoit merveilleuſement avec leurs

(q) J'ai eu depuis dans un oſtrog, à quelque diſtance de Bolcheretsk, occaſion de prendre à leur ſujet des renſeignemens plus détaillés, que l'on trouvera à mon ſéjour en ce village.

extravagantes

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

extravagantes momeries : ce qu'on m'en a dit passeroit toute croyance, si nous ne connoissions pas les Bohémiens & autres sorciers de cette espèce. On ne se fait pas d'idée des singeries de ces faux médecins, ni des impertinences qu'ils débitoient pour assaisonner leurs ordonnances ou leurs prétendues révélations. Il est probable que leurs cures avoient souvent de fâcheuses issues, & que le nombre de leurs victimes égaloit celui de leurs malades; mais à la longue on s'ennuie d'être dupe, sur-tout au péril de la vie; on commence par murmurer contre les imposteurs qui perdent insensiblement leur crédit, & finissent par tomber dans le mépris & dans l'oubli. C'est ce qui est arrivé aux Chamans ; le peu de lumière que le commerce des Russes a répandu dans ces contrées, a suffi pour dessiller les yeux des habitans. Ils ont aussitôt reconnu l'absurdité de l'art magique de leurs docteurs; dès qu'il cessa d'être respecté, il devint bien moins lucratif, & les profits

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

diminuant, le nombre des sorciers ne tarda pas à décroître. Les hommes dégoûtés du métier l'abandonnèrent; ils furent remplacés par quelques vieilles femmes qui sans doute sont moins habiles, & par conséquent peu achalandées *(r)*.

Forte complexion des femmes.

Les femmes en ce pays ont rarement plus de dix enfans, leur taux ordinaire est quatre ou cinq; à quarante ans elles

(r) La révolution qui s'est opérée au Kamtschatka pour les Chamans, n'est-elle pas absolument l'histoire de tous nos charlatans! mêmes fourberies à peu-près, même règne & même chute. Quelles réflexions on pourroit encore faire à ce sujet! par exemple, que des peuples aussi simples qu'ignorans, tels que les Kamtschadales, aient été quelque temps dupes des impostures de leurs sorciers, il n'y a rien d'étonnant, & ils sont bien excusables: mais avec tant d'impéritie & de crédulité, d'être revenus de leur erreur & d'en rougir, c'est de quoi, ce me semble, il faut être surpris & les féliciter; car enfin, chez les nations de l'Europe les plus éclairées, ne voit-on pas paroître chaque jour des espèces de Chamans aussi perfides, aussi dangereux! Tous ont cependant leurs apôtres, leurs prosélytes & un nombre prodigieux de martyrs.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

perdent l'eſpérance d'en avoir. Elles accouchent avec beaucoup de facilité, & ſe prêtent ſecours entr'elles pour ſe délivrer; il y a cependant quelques ſages-femmes, mais en petit nombre. Les accidens, les couches malheureuſes qui emportent tant de mères, y ſont bien moins communs que les exemples d'accouchemens ſubits en plein air, dans les chemins, par-tout où les travaux de leur ménage appellent ces femmes. C'eſt vraiſemblablement dans ces occaſions qu'elles ſe ſervent de leurs cheveux, m'a-t-on dit, pour faire la ligature du cordon ombilical; elles rapportent enſuite elles-mêmes leur enfant, & ſe mettent ſur le champ à l'allaiter. Le temps qu'elles le nourriſſent eſt illimité. J'ai vu des mères donner à teter à des enfans de quatre & cinq ans: qu'on juge d'après cela de la forte complexion de ces femmes. On remarque néanmoins que les Kamtſchadales des deux ſexes, ne vivent pas plus long-temps que les Ruſſes.

1788, Janvier. A Bolcheretsk.

Remède dû à l'ours.

J'ai oublié de parler d'un remède dont les habitans de cette péninſule ſe ſervent volontiers & dans preſque toutes leurs maladies. C'eſt une racine appelée *racine de l'ours*, infuſée dans de l'eau-de-vie; le nom que ces peuples ont donné à cette plante, indique aſſez à qui ils en doivent la connoiſſance. Après avoir obſervé que l'ours avoit coutume de manger de préférence de cette herbe, & de ſe vautrer deſſus lorſqu'il étoit bleſſé, ils ſe ſont douté qu'elle pouvoit avoir quelque propriété, & dès-lors ils ſe ſont décidés à en faire uſage. Il ne manquoit plus à cet animal que de leur donner les premières leçons de botanique & de pharmacie. Au ſurplus, on m'a dit qu'avec cette racine, l'ours guériſſoit toutes ſes plaies : il eſt poſſible que l'homme s'en trouve auſſi très-bien; mais je n'ai pas été dans le cas d'en faire l'eſſai moi-même, & je ne connois pas autrement cette plante.

Religion.

La religion chrétienne a été apportée par les Ruſſes au Kamtſchatka; mais les

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

habitans de cette péninsule ne sont, à proprement parler, que baptisés; ils sont loin de remplir les devoirs que ce sacrement leur impose. Savent-ils seulement en quoi consistent les premiers préceptes du christianisme? j'en doute; livrés à tous leurs penchans, ils en suivent l'impulsion bonne ou mauvaise; s'ils se souviennent de la religion, c'est uniquement par un motif de convenance ou d'intérêt, ou bien lorsque les circonstances les y ramènent: cela prouve chez ces peuples un grand défaut d'instruction, & l'on ne peut, ce me semble, en accuser que leurs prêtres qui devroient éclairer leur ignorance. Mais ces prêtres ou missionnaires ont-ils les lumières suffisantes? il est vrai qu'ils ne sont pas à portée de faire des études profondes, & probablement on ne les exige pas, puisqu'il est assez commun de voir même des Kamtschadales admis à cet état auguste.

Tous ces popes sont soumis à l'autorité du protapope ou archiprêtre résidant à

1788, Janvier. A Bolcheretsk.

Nijenei; il relève lui-même de l'archevêque d'Irkoutsk, qui seul les ordonne & confère les pouvoirs, de sorte que les clercs sont tous obligés de se rendre en cette ville. Peut-être la longueur & les dangers de la route leur sont-ils comptés pour une espèce de séminaire; peut-être sans autre mérite ni examen reçoivent-ils les ordres sacrés: ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'en reviennent ni meilleurs ni plus instruits. Ces ecclésiastiques sont ensuite envoyés à leur destination particulière; le temps qu'ils y restent est illimité, & dépend absolument de la volonté de leurs chefs.

Églises. On compte huit églises principales au Kamtschatka, Paratounka, Bolcheretsk, Jchinsk, Tiguil, Vercknei, Klutchefskaia, & deux à Nijenei; on pourroit même y ajouter celle d'Ingiga dans le pays des Koriaques.

Sept ostrogs & les îles Kouriles composent le district ou la paroisse de Paratounka; savoir, le village de ce nom;

Saint-Pierre & Saint-Paul, Koriaki, Natchikin, Apatchin, Malkin & Bolcheretsk. Le nombre de paroissiens contenus en ces ostrogs, n'excède pas quatre cents; & en y comprenant les îles Kouriles, le dénombrement général ne monte qu'à six cents vingt chrétiens. L'Impératrice accorde au curé de Paratounka quatre-vingts roubles d'appointemens, à quoi elle fait ajouter vingt *pouds (f)* de farine de seigle. Ses paroissiens ne lui payent en conséquence aucune dixme; mais il reçoit les aumônes & autres émolumens casuels attachés à son église. Pour un mariage, un baptême ou un enterrement, ces pasteurs demandent tout l'argent ou tels objets qu'il leur plaît d'exiger. Rien n'est réglé à cet égard, & ils n'ont d'autre arbitre que leur propre volonté, ce qui est susceptible des plus grands abus. Pour l'ordinaire cependant, ils veulent bien

(f) Poids Russe équivalant à un peu plus de trente-trois livres de France.

1788, *Janvier.* À Bolcheretsk.

mesurer leurs demandes aux facultés de leurs paroissiens, & on doit leur savoir gré de cette sorte de retenue.

Impôts ou tributs.

Les Kamtschadales sont libres; ils ne sont assujettis qu'à payer à la Russie un tribut annuel, qui consiste, comme je l'ai dit, en fourrures de toute espèce, de sorte que le produit de leurs chasses, tourne presqu'entièrement au profit de l'Impératrice. Chaque chef de famille est obligé de fournir pour lui, & pour chacun de ses enfans, même pour ceux en bas âge, une certaine quantité de pelleteries équivalante à la quotité de son imposition: or celle-ci peut monter à environ sept roubles, plus ou moins, & l'on m'a dit que l'évaluation de ces fourrures se fait toujours au plus bas prix possible. Cette manière de payer la capitation au Kamtschatka, doit être d'un grand rapport à la couronne, à en juger seulement par les martres zibelines que fournit annuellement cette province, & dont le nombre est porté à plus de quatre mille. Chaque

toyon perçoit les impôts dans ſon oſtrog, & les remet enſuite au tréſorier de la couronne; mais préalablement il eſt donné un reçu du montant de ſa capitation à chaque Kamtſchadale, qui a ſoin de marquer de ſon cachet ou d'un ſigne quelconque toutes les fourrures qu'il livre.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

Monnoies.

Les monnoies ayant cours, ſont l'impériale en or, valant dix roubles, le rouble & le demi-rouble; on ne voit que très-peu de monnoies d'argent au-deſſous de cette valeur; celle de cuivre ni celle en papier ne ſont point encore parvenues dans cette péninſule: ne ſeroit-ce pas une preuve que la marchandiſe la moins chère doit s'y vendre un demi-rouble! On trouve ici une grande quantité d'anciennes eſpèces en argent du temps de Pierre I.er, de Catherine I.re & d'Éliſabeth; on pourroit même en faire une branche de commerce; l'argent en eſt plus pur & à un taux ſupérieur aux monnoies communes.

Paye des ſoldats.

La paye des ſoldats ou Coſaques eſt de

1788, *Janvier*. A Bolcheretsk.

quinze roubles par an; quant aux officiers que le gouvernement envoie dans des pays si éloignés, ils reçoivent doubles appointemens.

Administration.

La presqu'île du Kamtschatka, lorsque M. le major Behm commandoit à Bolcheretsk, ressortissoit directement au gouvernement général d'Irkoutsk. Au départ de ce commandant que les Anglois virent leur premier attérage en 1779, M. le capitaine Schmaleff fut chargé par *interim* de ce commandement; il a joui pendant un an du pouvoir & du plaisir de faire du bien aux habitans, qui ont pour lui autant de respect que de reconnoissance. M. Rénikin vint le remplacer en 1780; il fut rappelé en 1784 par des ordres supérieurs, & pour des causes que je suis obligé de taire. A cette époque, le département du Kamtschatka fut réuni à celui d'Okotsk. Depuis lors, les chefs & officiers des différens ostrogs, villes ou villages de cette péninsule, sont soumis aux ordres du commandant à Okotsk & aux décisions des tribu-

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

naux de cette ville; ceux-ci ſont eux-mêmes ſubordonnés & rendent compte au gouverneur général réſidant à Irkoutsk. L'officier qui commande à Bolcheretsk, autrefois le chef-lieu du Kamtſchatka, n'eſt aujourd'hui qu'un ſimple ſergent; celui que j'y laiſſai s'appeloit *Raſtargouieff;* il fut nommé à cette place par M. Kaſloff.

J'obſerverai que les commandans dans ces divers oſtrogs, même les officiers d'un grade inférieur envers leurs ſupérieurs, ne ſe doivent mutuellement aucun compte de leur adminiſtration; auſſi l'autorité de chacun ne s'étend-elle que ſur les habitans des lieux de ſa dépendance : c'eſt ce qui a porté ſans doute l'Impératrice à nommer un *capitan iſpravnick*, capitaine inſpecteur, chargé de parcourir chaque année tous les oſtrogs des Kamtſchadales, pour recevoir leurs plaintes, examiner leurs différends, les juger, faire punir ceux qui le méritent; en un mot, pour maintenir l'ordre & la paix parmi eux. Il entre encore dans ſes fonctions d'encourager le commerce,

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk. la chaſſe & la pêche, de veiller au payement exact des tributs, aux approviſionnemens à faire par chaque particulier pour ſa nourriture & celle de ſa famille, aux réparations des ponts & des chemins, qui malheureuſement ſont auſſi peu nombreux que mal entretenus. Enfin, ce capitan iſpravnick doit s'attacher en tout à introduire parmi ces peuples les mœurs & les uſages des Ruſſes. Cette place importante fut confiée, en 1784, à M. le baron de Steinheil, qui établit ſa réſidence à Nijenei. Des affaires l'ayant appelé ailleurs, il fut remplacé, à mon arrivée au Kamtſchatka, par M. Schmaleff, qui faiſoit alors, en nous accompagnant, la viſite de ſon département.

Tribunaux. L'adminiſtration n'eſt pas purement militaire; il y a quelques tribunaux établis pour inſtruire juridiquement les procès & autres affaires, & pour les juger; tels ſont ceux de Tiguil, Ingiga & Nijenei-Kamtſchatka : ces tribunaux reſſortiſſent à celui d'Okotsk, ainſi qu'en Ruſſie les juſ-

tices des villes du ſecond ordre relèvent de celles des capitales qui prononcent en dernier reſſort. Il y a en outre à Bolcheretsk une eſpèce de juridiction conſulaire ou tribunal vocal, appelé en Ruſſe *Slovesnoi-ſoud;* les juges ſont marchands, ils connoiſſent de toutes les conteſtations relatives au commerce, & leurs ſentences ſont confirmées ou caſſées par le tribunal où les affaires ſont portées par appel. Il ſuffit de dire qu'on y ſuit uniquement le code des loix Ruſſes; celles-ci ſont aſſez connues pour me diſpenſer d'entrer à leur égard dans de plus grands détails; je ne pourrois d'ailleurs que répéter ce qu'en ont rapporté divers hiſtoriens ou des obſervateurs beaucoup plus éclairés que moi.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

Je crois cependant devoir ajouter que les biens des Kamtſchadales retournent, à leur décès, ſans difficultés, à leurs plus proches héritiers ou à ceux à qui il leur plaît de les léguer; les volontés des teſtateurs ſont reſpectées & ſuivies à la lettre, comme elles pourroient l'être en Europe

Uſages pour les ſucceſſions.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk. Note relative aux mariages.

chez les peuples les plus ſcrupuleux en matière de ſucceſſions.

Le divorce n'eſt ni uſité ni permis parmi les Kamtſchadales. Les Ruſſes paroiſſent rechercher volontiers leur alliance, quoiqu'elle ne leur procure aucun privilége particulier. On devine aiſément quel peut être leur motif; il rend ces mariages ſi fréquens, qu'il ne ſeroit pas impoſſible qu'avant la fin de la génération préſente, la race des naturels du pays ne fût entièrement détruite.

Punitions.

La peine de mort abolie dans tous les états de l'Impératrice, n'a de même jamais lieu au Kamtſchatka. Dans les premiers temps, des Ruſſes accuſés d'avoir vexé les Kamtſchadales, furent condamnés au knout; il y en eut auſſi parmi ces derniers, qui pour divers griefs ſubirent ce cruel ſupplice, mais aujourd'hui on n'y a plus recours; dès que ceux-ci font quelques fautes ou commettent quelques graves délits, on ſe contente de les battre. Ont-ils beaucoup gagné au change? la

manière actuelle de les punir étant plus simple & plus expéditive, est sans doute employée plus volontiers, & doit être souvent abusive.

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

Idiome.

L'idiome Kamtschadale ma paru dur, guttural & très-difficile à prononcer; les mots en sont entrecoupés & les sons désagréables. Il y a pour ainsi dire autant de dialectes & d'accens différens qu'il y a d'ostrogs. Par exemple, on est tout étonné, en sortant de Saint-Pierre & Saint-Paul, d'entendre à Paratounka un autre jargon; il en est de même des villages les plus voisins les uns des autres. Malgré ces variations dans l'idiome, j'ai cru devoir m'attacher à m'en procurer un vocabulaire que je placerai à la fin de mon Journal. J'y joindrai celui des langues Tchouktchis, Koriaques & Lamoutes; j'y ai donné tous mes soins, & l'on m'a fourni des secours qui m'ont été très-utiles. Je terminerai l'article de mon séjour à Bolcheretsk par diverses observations qui mettront à même de juger

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

de l'impoſſibilité où je me ſuis trouvé pendant tout ce temps de reprendre ma route.

Note ſur le climat.

Vers la fin de novembre, le froid ſe fit ſentir tout-à-coup ſi vivement, qu'en très-peu de jours toutes les rivières furent priſes, même la Bolchaïa-reka, ce que la rapidité extrême de ſon courant rend très-rare. Dès le lendemain elle ſe débarraſſa des glaçons qui la couvroient; je n'en ai revus depuis s'arrêter devant Bolcheretsk qu'à la hauteur de la maiſon du commandant. Quoique priſe en pluſieurs endroits, cette rivière préſente encore à cette époque grand nombre de lacunes, où l'on voit que ſes eaux ont leur cours ordinaire.

On remarque ſur chaque rivage de la péninſule, une différence ſenſible dans l'atmoſphère. Tandis que la ſéchereſſe a régné à Saint-Pierre & Saint-Paul pendant toute la belle ſaiſon, on ſe plaignoit à Bolcheretsk de pluies fréquentes; cependant il m'a paru qu'en général on n'avoit pas trouvé l'automne très-pluvieux cette année.

année. Les pluies trop abondantes ſont nuiſibles en ce pays, en ce qu'elles cauſent des débordemens conſidérables & chaſſent le poiſſon; d'où il réſulte que la famine vient affliger les pauvres Kamtſchadales, comme il eſt arrivé l'année dernière dans tous les villages de la côte de l'oueſt de la preſqu'île. Ce funeſte fléau y régna ſi généralement, qu'il força les habitans d'abandonner leurs demeures, & de ſe tranſporter avec leurs familles ſur les bords de la Kamtſchatka, dans l'eſpoir d'y trouver plus de reſſources, le poiſſon étant plus commun dans cette rivière. M. Kaſloff s'étoit propoſé de reprendre ſa route par la côte occidentale, ayant déjà parcouru celle de l'eſt; mais la nouvelle de cette famine le détermina malgré lui à revenir ſur ſes pas, plutôt que de s'expoſer à être arrêté, & peut-être à périr à moitié chemin, par la difficulté de ſe procurer des chiens & des vivres ſur la côte de l'oueſt.

Le vent a extrêmement varié pendant mon ſéjour à Bolcheretsk; il a été le plus

1788, *Janvier.* A Bolcheretsk.

conſtamment oueſt, nord-oueſt & nord-eſt; quelquefois il a ſoufflé de la partie du ſud, mais rarement de l'eſt. Les vents de ſud & d'oueſt ont preſque toujours été accompagnés de neige; & il ne s'eſt guère paſſé de ſemaines, & cela juſqu'en janvier, ſans que nous n'ayons vu s'élever deux ou trois tempêtes violentes; elles nous venoient pour l'or[illegible] oueſt: ces coups de ven[illegible] moins qu'un ou deux jours, & parfois ſept ou huit. Il eût été alors de la dernière imprudence de nous haſarder à ſortir; le ciel étoit couvert [illegible] parts, & la neige ſoulevée par [illegible] billons, formoit en l'air un brouillard épais qui ne permettoit pas de voir à ſix pas. Malheur à tous voyageurs qui ſe trouvent en route par cet horrible temps! il faut forcément qu'ils s'arrêtent, ainſi que je l'ai dit, autrement ils riſqueroient de ſe perdre, ou de tomber dans quelques abîmes; car comment diſtinguer le chemin? comment le ſuivre quand on a à

lutter contre l'impétuosité du vent, & qu'on peut à peine se dépêtrer des monceaux de neige qui tout-à-coup vous environnent? Si les hommes courent de si grands dangers, qu'on juge de ce que doivent souffrir les chiens. Rien de si commun encore, lorsqu'on est surpris par ces affreux ouragans, que de se séparer des traîneaux de sa suite, & de se trouver à deux verstes ou plus les uns des autres, faisant route opposée *(t)*.

1787, *Janvier.* A Bolcheretsk.

Causes qui ont nécessité la longueur de notre séjour à Bolcheretsk.

La fréquence de ces tempêtes, les accidens effrayans qui peuvent en être la suite, nous firent sentir la nécessité de différer notre départ. M. Kasloff avoit autant de desir de se rendre à sa résidence, que j'avois d'impatience de continuer mon voyage pour remplir ma mission avec la promptitude qui m'étoit recommandée; mais tous les avis que nous prîmes condamnèrent notre empresse-

(t) Ces ouragans règnent sur-tout pendant les mois de novembre, décembre & janvier.

1787, *Janvier.* A Bolcheretsk.

ment, & l'on me prouva qu'il y auroit eu à moi de la témérité de partir, étant chargé de dépêches aussi importantes que celles qui m'étoient confiées. Cette réflexion me fit céder aux instances & aux conseils de M. Kasloff & des autres officiers de sa suite : ce commandant prévint mes vœux en me donnant un certificat signé de lui, qui justifioit la longueur de mon séjour à Bolcheretsk, par le détail des causes qui l'ont nécessitée *(u)*. Ces coups de vent ayant enfin cessé vers le 15 de janvier, nous nous empressâmes de pourvoir aux derniers préparatifs de notre départ, qui fut fixé au 27 de ce mois.

Préparatifs pour notre départ fixé au 27 Janvier.

Nous nous approvisionnâmes le mieux que nous pûmes d'eau-de-vie, de bœuf, de farine de seigle & de gruau. On fit une grande quantité de pains, dont une partie fut gardée pour les premiers jours

(u) On trouvera ce certificat à la fin de cet ouvrage.

1787, *Janvier.* A Bolcheretsk.

de notre route, & l'autre fut coupée en très-petits morceaux qu'on fit sécher au four comme le biscuit; du reste de la farine on remplit des sacs mis en réserve pour les cas de nécessité.

M. Kasloff avoit ordonné qu'on rassemblât le plus grand nombre de chiens qu'il seroit possible; aussitôt il nous en vint par troupeaux de tous les ostrogs voisins: on nous fournit pareillement des provisions en abondance; le seul embarras fut de les emporter. A l'instant de charger nos traîneaux, notre bagage se trouva si considérable, que, malgré la multitude de bras qui y furent employés, ce chargement ne put être achevé que le 27 au soir; nous avions résolu de partir ce jour-là dès le matin, & il étoit nuit lorsqu'on vint nous annoncer que tout étoit prêt: nous avions eu le temps de nous impatienter; pour moi, j'avoue que jamais journée ne m'a paru aussi longue. Ce retard nous avoit tellement contrariés, que nous ne voulûmes pas attendre au

1787, Janvier.

lendemain; à peine avertis, nous courûmes à nos traîneaux, & dans la même minute, nous fûmes hors de Bolcheretsk.

Le 27. Départ de Bolcheretsk.

Il étoit sept heures du soir lorsque nous en sortîmes à la faveur de la lune dont la clarté devenoit encore plus vive par la blancheur éblouissante de la neige. Ce départ fut réellement une chose à peindre; qu'on se représente en effet notre nombreuse caravane partagée en trente-cinq traîneaux *(x)*, y compris ceux qui portoient nos équipages. Sur le premier étoit un sergent nommé *Kabechoff*, chargé de commander & de guider notre marche; il donne le signal, & soudain tous ces traîneaux partent à la file; ils sont emportés par environ trois cents

(x) C'étoient pour la plupart des traîneaux ordinaires, tels qu'on les a vus décrits page 116; quelques-uns étoient fermés & avoient la forme des *vazocks* ou *kibicks;* le mien étoit de ce nombre, ainsi que je l'ai annoncé page 124. Dans ces trente-cinq traîneaux, je ne compte pas ceux des habitans de Bolcheretsk, qui nous conduisirent jusqu'à Apatchin.



chiens *(y)* dont l'ardeur égale la vîtesse: mais bientôt l'ordre est rompu, les lignes se croisent, se confondent; une noble émulation anime les conducteurs, & le voyage devient une course de chars; c'est à qui poussera ses coursiers; personne ne veut être dépassé, les chiens même ne peuvent endurer cet affront; ils se pressent à l'envi, s'attaquent tour-à-tour pour obtenir l'honneur du pas; le combat s'engage, & les traîneaux sont renversés, au risque souvent d'être mis en pièces. Les clameurs des culbutés, les cris des chiens qui sont aux prises, les aboiemens confus de ceux qui courent, enfin, la *loquèle* bruyante & continue des guides ajoutent encore au désordre où l'on ne peut ni se reconnoître ni s'entendre.

1787. *Janvier.* Le 27.

Pour jouir plus à mon aise de ce tumulte, je quittai mon traîneau dans lequel je me trouvois emprisonné; je

(y) Il y en avoit quarante-cinq attelés au traîneau de M. Kasloff, & trente-sept au mien.

1787, *Janvier.* Le 27.

demandai à me mettre ſur un plus petit, qui outre le plaiſir de me conduire moi-même, me procuroit encore celui de voir ce qui ſe paſſoit autour de moi : il n'arriva heureuſement aucun accident, & je n'eus pas lieu de me reprocher ma curioſité. Cet embarras provenoit principalement du concours des habitans de Bolcheretsk, qui par attachement autant que par honneur pour M. le commandant, voulurent nous accompagner juſqu'à Apatchin *(z)* où nous arrivâmes vers minuit : de Bolcheretsk juſqu'à cet oſtrog, on compte quarante-quatre verſtes.

Arrivée à Apatchin.

Peu d'inſtans après notre arrivée, il s'éleva un vent impétueux qui nous eût fort incommodés, s'il nous eût ſurpris en route. Cette tempête dura le reſte de la nuit, & pendant toute la journée du 28, de ſorte que nous fûmes obligés de la paſſer à Apatchin.

(z) Le 18 octobre 1786. Avant d'arriver à Bolcheretsk, j'avois déjà paſſé par ce village dont j'ai fait la deſcription, page 63.

1787, *Janvier.* Le 28. **Adieu des habitans de Bolcheretsk.**

Nous y reçûmes les derniers adieux des habitans de Bolcheretsk qui nous avoient ſuivis; leurs regrets de voir partir M. Kaſloff, les témoignages de reconnoiſſance & de vénération qu'ils lui donnèrent, me touchèrent ſingulièrement: je fus ſur-tout étonné de l'intérêt qu'ils parurent prendre à moi, & au ſuccès de mon voyage; chacun d'eux me l'exprima à ſa manière. Je fus d'autant plus ſenſible à l'affection qu'ils me montrèrent en ce moment, que pendant mon ſéjour à Bolcheretsk, j'avois eu occaſion de m'apercevoir que le nom François n'étoit pas en grand honneur parmi ces peuples; ils avoient même la plus mauvaiſe opinion de nous, au point qu'ils eurent d'abord peine à croire ce qu'on leur rapporta de la politeſſe & de la cordialité avec leſquelles toutes les perſonnes de notre expédition avoient traité les habitans de Saint-Pierre & Saint-Paul. Cependant, à meſure qu'ils entendirent leurs compatriotes ſe louer de nos procédés à leur

1787, Janvier. Le 28. A Apatchin.

égard, leur prévention devint moins forte; j'en profitai pour travailler à la détruire, & par mes discours & par ma conduite avec eux: je n'ose me flatter d'avoir réussi; mais il m'a semblé qu'à la fin leur façon de penser étoit totalement changée en notre faveur.

Cause de la mauvaise opinion que les habitans du Kamtschatka avoient des François.

L'idée désavantageuse qu'ils avoient du caractère & du génie de notre nation, prenoit sa source dans la réputation de perfidie & de cruauté que nous avoit donnée dans cette partie de la presqu'île, il y a quelques années, le fameux Beniovski; cet Esclavon s'y étoit dit François, & s'y étoit comporté en véritable Vandale.

Détails historiques sur Beniovski.

Son histoire est connue: on sait que lors des troubles de 1769, il servoit en Pologne sous les drapeaux de la Confédération; son intrépidité le fit choisir pour commander un ramas d'étrangers ou plutôt de brigands comme lui, que les confédérés soudoyoient à regret: à leur tête, il parcouroit le pays, massacrant

1787, *Janvier.* Le 28. A Apatchin.

tout ce qui ſe rencontroit ſur ſon paſſage; il harceloit ſans ceſſe les Ruſſes qui ne le redoutoient pas moins que les Polonois. Ils ſentirent bientôt la néceſſité de ſe délivrer d'un ennemi auſſi dangereux; ils parvinrent à le prendre, & l'on conçoit qu'il ne dut pas en être bien traité. Relégué en Sibérie, & de-là au Kamtſchatka, il y porta ſon génie ardent & vindicatif. Sorti du milieu des neiges ſous leſquelles les Ruſſes le croyoient enſeveli, il paroît tout-à-coup à Bolcheretsk, ſuivi d'une troupe d'exilés auxquels il a ſu inſpirer ſon audace; il ſurprend la garniſon & ſe ſaiſit des armes; le commandant lui-même, M. Nilloff, eſt tué de ſa main. Un bâtiment étoit dans le port; Beniovski s'en empare, tout tremble à ſon aſpect, tout eſt forcé de lui obéir. Il contraint les pauvres Kamtſchadales à lui fournir les proviſions qu'il demande; & non content des ſacrifices qu'il obtient, il livre leurs habitations à la licence effrénée des bandits de ſa ſuite, à qui

1787, Janvier. Le 28. A Apatchin.

il donne l'exemple du crime & de la férocité. Il s'embarqua à la fin avec ses compagnons ; il fit voile, dit-on, vers la Chine, emportant l'exécration des peuples du Kamtschatka *(a)*. C'étoit le seul soi-disant François qu'ils eussent encore vu dans leur péninsule ; & ne pouvant juger de notre nation que d'après lui, il leur étoit sans doute bien permis de ne pas nous aimer, & même de nous craindre.

Le 29. M. Schmaleff nous quitte pour faire la visite du reste de son département.

M. Schmaleff nous quitta à la pointe du jour, & partit le premier pour parcourir la côte de Tiguil ou de l'ouest, & faire la visite du reste de son département *(b)*.

Départ d'Apatchin.

Nous sortîmes d'Apatchin presqu'en même temps ; notre cortège n'étant plus

---

(a) On a eu, il n'y a pas très-long-temps, les détails de la fin de ce fameux aventurier.

(b) Son voyage avoit aussi pour objet de se procurer des vivres qu'il nous envoya ; il nous rejoignit quelque temps après, ainsi qu'on le verra dans la suite de ce Journal.

aussi nombreux, nous en fîmes plus de diligence. Après avoir paſſé la plaine où ce village eſt ſitué, nous rencontrâmes la Bolchaïa-reka ſur laquelle nous voyageâmes pendant quelques heures; nous la ſuivîmes dans les ſinuoſités qu'elle décrit, tantôt au milieu d'une forêt, & tantôt au pied des hautes & arides montagnes dont ſes bords ſont hériſſés. A quinze verſtes de Malkin, nous quittâmes cette rivière dont le courant commençoit à ſoulever les glaces rompues en pluſieurs endroits, & à peu de diſtance de cet oſtrog, nous traversâmes la Biſtraïa pour nous y rendre; il étoit près de deux heures après midi lorſque nous y arrivâmes. Nous avions déjà fait ſoixante-quatre verſtes depuis Apatchin; mais n'ayant point de relais, nous fûmes obligés de nous arrêter, afin de donner à nos chiens le temps de ſe repoſer.

1787, *Janvier.* Le 29.

Arrivée à Malkin.

Le toyon de Malkin vint auſſitôt au devant de M. le commandant lui offrir ſon iſba; il y avoit fait d'aſſez grands

1787. *Janvier.* Le 29.

préparatifs pour nous recevoir, ce qui nous détermina à y passer la nuit : il nous rendit tous les honneurs possibles & nous traita de son mieux; mais plus nous eûmes à nous louer de ses soins & de sa bonne volonté, plus je regrettai qu'il ne se fût pas autant occupé de notre repos, en veillant à ce que rien ne pût l'interrompre. Le mien fut cruellement troublé par le voisinage de nos coursiers, auquel je n'étois pas encore fait; les hurlemens aigus & continuels de ces maudits animaux sembloient être à mon oreille, & ne me permirent pas de fermer l'œil de toute la nuit. Il faut avoir entendu cette musique nocturne, la plus désagréable que je connoisse, pour se figurer tout ce que j'ai eu à souffrir pour m'y accoutumer, car dans le cours de mon voyage je fus bien forcé d'apprendre à dormir à ce bruit; heureusement le corps se fait à tout. Après quelques mauvaises nuits, accablé par le sommeil, je finis par ne plus rien entendre, & peu-à-peu je m'aguerris

tellement contre les cris de ces animaux, que même au milieu d'eux je dormois avec la plus parfaite tranquillité. J'obſerverai ici, qu'on ne donne à manger à ces chiens qu'à la fin de la courſe ou de la journée; cet unique repas conſiſte ordinairement en un ſaumon ſéché, qu'on diſtribue à chacun d'eux.

1787, *Janvier.* Le 29.

Oſtrog de Malkin.

L'oſtrog de Malkin reſſemble à tous ceux que j'ai vus & que j'ai déjà décrits: il contient cinq à ſix iſbas & une quinzaine de balagans; il eſt ſitué ſur le bord de la Biſtraïa, & environné de hautes montagnes. Je n'eus pas le temps d'aller reconnoître des ſources chaudes qu'on me dit être dans le voiſinage; on m'ajouta qu'elles avoient une forte odeur de ſoufre, & qu'une, entr'autres, ſe trouvoit ſur le penchant d'une colline, au pied de laquelle elle formoit une mare d'eau aſſez limpide.

Le 30. Détour forcé.

De Malkin, nous allâmes à Ganal qui en eſt éloigné de quarante-cinq verſtes, mais nous ne pûmes faire ce chemin auſſi

1787, *Janvier.* Le 30.

vîte que nous l'avions eſpéré. La Biſtraïa n'étoit pas entièrement priſe; il nous fallut faire un détour & prendre à travers les bois, où la neige ayant beaucoup d'épaiſſeur & peu de ſolidité, nos chiens enfonçoient juſqu'au ventre & ſe fatiguoient exceſſivement; cela nous contraignit d'abandonner cette route & de diriger notre marche vers la Biſtraïa. Nous la retrouvâmes à dix verſtes de Ganal, telle que nous pouvions la deſirer pour notre sûreté; la denſité de la glace nous promettoit un paſſage facile & nous nous empreſſâmes d'en profiter; nous ſuivîmes cette rivière juſqu'à ce village qui tient à ſa rive. Quatre iſbas & onze balagans compoſent cet oſtrog où je ne vis rien de remarquable.

A Ganal. Nous y apprîmes ſeulement que les ouragans avoient été des plus terribles & qu'ils s'y faiſoient encore ſentir, à la vérité avec moins de force. Il n'eſt pas difficile de donner la raiſon de la violence de ces tempêtes; les hautes montagnes

des

1788, *Janvier.* Le 30.

des environs forment autant de gorges où le vent s'engouffre; moins il trouve d'issues, plus il acquiert d'impétuosité: il cherche à s'ouvrir un passage, il saisit le premier qui se présente, s'échappe en tourbillons, rejette la neige dans les chemins, & les rend le plus souvent impraticables.

Le 31. Journée très-pénible.

Après avoir passé une assez mauvaise nuit dans la maison du toyon de Ganal, nous en partîmes avant le jour pour nous rendre à Pouschiné. La distance entre ces deux ostrogs est de quatre-vingt-dix verstes, & cependant nous fîmes ce trajet en quatorze heures: mais la dernière moitié du chemin fut très-pénible; la voie n'étant pas frayée, nos traîneaux enfonçoient à deux & trois pieds dans la neige; & les cahots étoient si fréquens, que je me trouvai heureux de m'en tirer, & de n'avoir versé qu'une fois. A juger de la direction de la neige par la quantité qui couvroit une partie des arbres, il nous parut qu'elle étoit

1788, Janvier. Le 31.

tombée par des vents de nord & avec une abondance extraordinaire, ce qui nous fut confirmé par les gens du pays. Nous voyageâmes conſtamment dans une forêt de bouleaux, & pendant quelque temps nous perdîmes de vue la chaîne des montagnes que nous avions cotoyées la veille; mais en approchant davantage de Pouſchiné, je ne tardai pas à la revoir.

A Pouſchiné.

La Kamtſchatka paſſe au pied de cet oſtrog, plus étendu que celui de Ganal. La ſeule choſe que j'aie obſervé ici, c'eſt que les iſbas y ſont ſans cheminée; ils n'ont, comme les balagans, qu'une étroite ouverture pratiquée dans le comble; c'eſt l'unique iſſue qu'on laiſſe à la fumée, encore la ferme-t-on promptement par le moyen d'une trappe, afin de concentrer la chaleur. Lorſqu'on chauffe ces appartemens, il n'eſt guère poſſible d'y reſter; il faut en ſortir ou s'y coucher par terre, ſi l'on ne veut pas riſquer d'être étouffé ou au moins aveuglé par la fumée : elle ne prend pas toujours directement le chemin

Iſbas ſans cheminée.

du toit ; à meſure qu'elle s'élève, elle ſe répand dans la chambre en nuage épais & noirâtre ; & comme il eſt rare qu'on lui donne le temps de ſe diſſiper tout-à-fait, l'intérieur de ces iſbas eſt pour l'ordinaire tapiſſé d'un enduit de ſuie qui ſe fait ſentir dès l'entrée, & dont l'aſpect eſt vraiment repouſſant.

1788, *Janvier.* Le 31.

Mais il inſpire encore moins de dégoût que l'odeur infecte qu'exhale une lampe lugubre qui éclaire toute la maiſon ; la forme en eſt des plus groſſières, c'eſt tout bonnement un caillou concave ou une pierre creuſée, d'où ſort un chiffon de toile roulé en guiſe de mèche, autour de laquelle on met force graiſſe de loup marin ou d'autres animaux. Dès que cette mèche eſt allumée, vous vous voyez tout d'un coup environné d'une ſombre vapeur, qui ne contribue pas moins que la fumée à tout noircir ; elle vous prend au nez & à la gorge, & va juſqu'au cœur. Ce n'eſt pas la ſeule mauvaiſe odeur qu'on reſpire dans ces habitations ; il en eſt une autre

Lampe Kamtſchadale.

1788, Janvier. Le 31.

bien plus fétide, selon moi, car je n'ai pu m'y faire; ce sont les exhalaisons nauséabondes que répand le poisson séché ou pourri, soit lorsqu'on le prépare ou qu'on le sert, soit même après qu'on l'a mangé: les restes sont destinés aux chiens; mais avant qu'ils les obtiennent, tous les coins de l'appartement en ont été balayés.

Saleté des individus qu'on trouve dans ces isbas.

Au surplus, le spectacle que vous offrent les individus dans l'intérieur de ces maisons, est bien tout aussi dégoûtant. Ici, c'est un groupe de femmes luisantes de graisse & vautrées par terre sur un tas de haillons: celles-ci donnent à teter à leurs enfans à demi-nus & barbouillés de la tête aux pieds; celles-là dévorent avec eux quelques morceaux de poisson tout cru & le plus souvent pourri; plus loin, vous en voyez d'autres, dans un négligé qui n'est pas moins sale, couchées sur des peaux d'ours, babillant entr'elles ou toutes à la fois, & travaillant à divers ouvrages de ménage en attendant leurs époux.

Heureusement les maisons des toyons

étoient aussi bien nettoyées qu'elles pouvoient l'être, pour recevoir M. Kasloff, qui eut toujours l'attention de m'y faire loger avec lui.

1788.
Janvier.
Le 31.

Nous couchâmes chez celui de Pouschiné, & nous partîmes le lendemain de très-bonne heure; nous ne pûmes faire dans cette journée que trente-quatre verstes. Il sembloit que plus nous avancions & plus les chemins se trouvoient obstrués par les neiges. Mes deux conducteurs étoient sans cesse occupés à tenir mon traîneau en équilibre pour l'empêcher de verser ou de sortir de la voie; il leur falloit faire en outre des efforts de poitrine extraordinaires pour encourager les chiens, qui souvent s'arrêtoient malgré les coups qu'on leur distribuoit avec autant d'adresse que de profusion. Ces pauvres animaux, dont la vigueur est inconcevable, avoient toutes les peines du monde à se dépêtrer de cette neige qui les recouvroit à mesure qu'ils s'en dégageoient; il falloit l'aplanir

Février.
Le 1.er
Chemins remplis de neiges; exercice fatigant de mes conducteurs.

1788, *Février.* Le 1.er

pour les aider à s'en tirer, c'étoit encore là un des soins de mes guides; pour se soutenir sur la neige, ils avoient chacun une raquette à un pied, & glissoient ainsi en posant l'autre par momens sur le patin du traîneau. Je doute qu'il y ait un exercice plus fatigant, & qui demande plus de force & d'habitude.

L'ostrog de Charom, où nous eûmes le bonheur de nous rendre, est situé sur la Kamtschatka; il ne me fournit aucune observation. Nous y passâmes la nuit, & avant le jour nous en étions dehors.

Le 2. A Verckneï-Kamtschatka, ou Kamtschatka supérieur.

En sept heures nous atteignîmes Verckneï-Kamtschatka, qui est à trente-cinq verstes de Charom. Verckneï est très-considérable en comparaison des autres villages que j'ai déjà vus; je comptai dans celui-ci plus de cent maisons: sa position est commode & le site m'en parut assez varié. Voisin de la rivière *(c)*, cet ostrog

(c) La Kamtschatka, qui dans cet endroit n'étoit pas encore prise.

a de plus l'avantage d'avoir à ſa proximité des bois & des champs, dont le ſol eſt très-bon, & que ſes habitans commencent à mettre à profit. L'égliſe eſt en bois; ſa conſtruction n'eſt point déſagréable : il ſeroit à deſirer ſeulement que le dedans répondît au dehors. Quant aux habitations, elles ne diffèrent en rien de celles des autres villages. Pour la première fois je vis ici des eſpèces de bâtimens de la hauteur à peu-près des balagans, & qui ne ſervent qu'à faire ſécher le poiſſon. Un ſergent commande à Vercknei; il demeure dans une maiſon appartenante à lac ouronne.

1788, *Février.* Le 2.

Ce village eſt auſſi le lieu de la réſidence du malheureux Ivaſchkin, dont j'ai raconté l'hiſtoire à mon départ de Saint-Pierre & Saint-Paul *(d)*; il étoit de notre caravane, & ne nous quitta que pour nous devancer à Vercknei, où ſon premier ſoin en arrivant, fut de faire

Préſent que nous fait Ivaſchkin.

(d) Voyez la page 20.

1788. *Février.* Le 2.

tuer un de ses bœufs qu'il nous pria d'accepter pour notre route, comme une marque de sa reconnoissance. Ce procédé justifia l'intérêt que m'avoit déjà inspiré cet infortuné gentilhomme, dont le seul aspect m'a fait plus d'une fois gémir sur son sort; je ne concevrois pas comment il a pu s'y accoutumer, s'il n'avoit pas eu le sentiment de son innocence, qui seul a pu lui donner cette force d'esprit. A notre arrivée à Vercknei, nous allâmes le voir chez lui: il y étoit à boire gaîment avec quelques-uns de ses voisins; sa joie étoit franche, & n'annonçoit nullement un homme sensible à ses malheurs passés, ni ennuyé de son état présent.

Zaimka ou hameau habité par des laboureurs.

Nous ne restâmes que peu de temps à Vercknei; nous nous remîmes en route après dîner pour aller à quinze verstes plus loin coucher à Milkovaïa-Derevna, ou autrement au village de Milkoff. Chemin faisant, nous trouvâmes d'abord un champ assez spacieux entouré de palissades, & plus loin un *zaimka*, c'est-à-

dire, un hameau habité par des laboureurs; ce ſont des Coſaques ou ſoldats Ruſſes deſtinés à la culture des terres qu'ils font valoir pour le compte du gouvernement. Ils ont quatre-vingts chevaux appartenant à la couronne, & qui ſervent tant au labourage qu'au haras établi en ce lieu pour la propagation de ces animaux ſi utiles & ſi rares dans la preſqu'île. A environ cinq cents pas de ce hameau, dont le nom eſt Tſchigatchi, on découvre ſur un bras de la Kamtſchatka, un moulin à eau conſtruit en bois, mais peu conſidérable. On ne pouvoit alors en tirer aucun ſecours; la crue d'eau avoit été ſi forte qu'elle avoit franchi l'écluſe, & s'étoit répandue dans une partie de la plaine où elle s'étoit glacée. Le terrain me parut en cet endroit d'une très-bonne qualité, & les environs fort agréables. Je queſtionnai quelques-uns de ces Coſaques ſur les productions de leur canton, où il me ſembloit que toutes ſortes de blés devoient réuſſir à mer-

1788. *Février.* Le 2.

1788, *Février*. Le 2.

veille; ils me répondirent qu'en effet la récolte dernière & la nature du grain avoient passé leurs espérances, & que celui-ci ne le cédoit en rien au plus beau de Russie: deux pouds de grain en avoient produit dix.

Habitans de Milkoff.

Arrivé à Milkoff, je fus étonné de ne voir ni Kamtschadales, ni Cosaques; mais une peuplade intéressante de paysans, dont les traits & l'abord indiquent qu'il n'y a point eu parmi eux mélange de races. Cette peuplade fut choisie en 1743, moitié en Russie & moitié en Sibérie, parmi les habitans primitifs, c'est-à-dire, parmi les cultivateurs; en l'envoyant dans cette péninsule, l'administration eut pour but le défrichement des terres & des essais en agriculture, dans l'espérance que l'exemple & les succès de cette colonie de laboureurs, pourroient instruire les naturels du pays, & les déterminer à se livrer davantage à cette noble & essentielle occupation. Malheureusement leur insouciance extrême, que

j'ai déjà fait connoître, a mal répondu aux vues ſages du gouvernement; ils ſont encore loin non-ſeulement de ſe piquer d'émulation, mais même de ſonger à profiter des leçons qu'ils ont ſous les yeux. Cette funeſte apathie des indigènes fait d'autant plus de peine à voir, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer ces actifs émigrans dont les travaux ont eu des réſultats ſi avantageux. Placées auprès de la Kamtſchatka, leurs habitations annoncent une ſorte d'aiſance; ils ont des beſtiaux qui m'oint paru en bon état: le ſoin qu'ils en prennent ne contribue pas peu à les faire proſpérer. J'ai obſervé auſſi qu'en général ces payſans avoient l'air fort contens de leur ſort; ils ont, il eſt vrai, les jouiſſances de la propriété: tout eſt profit pour eux & rien n'eſt peine; chacun laboure, enſemence ſon champ; & tenu ſeulement à payer ſa capitation, chacun recueille librement le fruit de ſes ſueurs, dont un ſol fertile le récompenſe avec uſure. Je ſuis perſuadé qu'on en tireroit

1788, *Février.* Le 2.

1788, Février. Le 2. encore un meilleur parti, si les cultivateurs y étoient en plus grand nombre. La récolte consiste principalement en seigle, & en orge en moindre quantité. Cette peuplade est de plus exempte de chasse; le gouvernement a porté l'attention jusqu'à la défendre, pour que ces colons fussent tout entiers à leurs travaux, & que rien ne pût les en distraire: j'ai su cependant qu'ils ne respectent pas trop cette défense. Leur chef est un *staroste* nommé par l'administration, qui le choisit parmi les vieillards du village, comme l'indique son nom: il est chargé de veiller aux progrès de l'agriculture; il préside aux semailles, aux moissons, en fixe les époques précises; enfin il doit stimuler la négligence ou encourager le zèle des travailleurs, & surtout maintenir entr'eux l'esprit de l'établissement & la bonne intelligence.

Le 3. Voulant aller à Machoure, passer un jour avec M. le baron de Steinheil, je quittai M. le commandant à Milkoff, & j'en partis environ vingt-quatre heures

avant lui, afin de ne point l'arrêter dans sa marche. Pour aller plus vîte, j'avois pris un petit traîneau : mais de ce côté les chemins n'étoient pas moins remplis de neige ni moins difficiles ; de sorte que malgré ma précaution, il me fut impossible de faire la diligence que j'avois projetée. Le premier ostrog que je trouvai sur ma route, est Kirgann. Avant d'y arriver, je passai devant un certain nombre de balagans & de maisons qui me parurent abandonnées, mais on me dit que l'été y rappeloit chaque année les propriétaires. Le peu d'habitations qui composent le village de Kirgann, sont bâties sur le bord d'une rivière appelée Kirganik ; celle-ci est formée par plusieurs sources qui sortent des montagnes voisines, & dont les différens rameaux se rejoignent au-dessus de cet ostrog, éloigné de Milkoff de quinze verstes.

1788. Février. Le 3.

Ostrog de Kirgann.

Le froid étoit si rigoureux, que malgré la précaution que j'avois prise de me couvrir le visage d'un mouchoir, j'eus en

1788, Février. Le 5.

gann. A quelques verstès plus loin je découvris dans le nord-est un volcan qui ne jetoit point de flammes; mais il s'en élevoit une colonne de fumée très-épaisse. J'aurai occasion d'y revenir bientôt, & d'en parler plus au long. Je remarquai auprès de Machoure, un bois de sapin assez touffu, & le premier que j'eusse encore trouvé au Kamtschatka; les arbres en sont droits, mais très-minces. A deux heures après midi, j'entrai dans l'ostrog de Machoure, situé sur la Kamtschatka, à trente-sept verstes de Kirgann.

Séjour à Machoure chez M. le baron de Steinheil.

Je descendis chez M. le baron de Steinheil, ancien capitaine ispravnick, ou inspecteur du Kamtschatka, place donnée depuis à M. Schmaleff. J'avois fait connoissance avec lui auprès de Bolcheretsk, & j'avois été charmé de parler avec lui plusieurs langues, particulièrement celle de ma patrie, quoiqu'elle ne lui fût pas très-familière; mais c'étoit du françois, & je croyois voir en lui un compatriote. Quiconque a quitté l'Europe

pour

pour voyager dans des contrées aussi éloignées, a dû le sentir comme moi; on se croit concitoyen de celui qui a pour patrie le même continent ou qui parle la même langue. La moindre chose qui nous rappelle notre pays, nous cause le plaisir le plus vif; notre cœur s'élance vers l'ami, vers le frère qu'il nous semble retrouver; dans l'instant nous sommes portés à la confiance. J'éprouvai cette délicieuse sensation à la vue de M. Steinheil; sa conversation eut pour moi dès le premier moment, un attrait irrésistible. J'eus le besoin de le voir, de causer avec lui; j'y trouvois un charme inexprimable, bien que son françois, comme je l'ai dit, fût des plus irréguliers, & qu'il le prononçât avec l'accent germanique. Je passai avec M. Steinheil la journée du 4, & le soir je vis arriver M. Kassoff, ainsi qu'il m'en avoit prévenu.

1788, *Février.* Le 3. A Machoure.

L'ostrog de Machoure, avant l'introduction de la petite vérole, étoit un des plus considérables de la presqu'île; mais

Le 4. Ostrog de Machoure.

1788, *Février.* Le 4. A Machoure. Nouveaux détails sur les chamans.

les ravages qu'y a faits cette cruelle épidémie, ont réduit le nombre des habitans à vingt familles.

Tous les Kamtſchadales de ce village, tant hommes que femmes, ſont tous des chamans ou croyent aux ſortiléges de ces prétendus magiciens. Les uns & les autres redoutent à l'excès les popes ou prêtres Ruſſes, pour leſquels ils ont une haine parfaite; auſſi cherchent-ils toujours à eſquiver leur rencontre: quelquefois cela leur eſt impoſſible; alors ils ont ſoin de ſe maſquer lorſqu'ils les voyent à leur portée, & ils ſe ſauvent le plus vîte qu'ils peuvent. J'attribue cette crainte que leur inſpire la vue des prêtres, au zèle ardent que ceux-ci ont montré, ſans doute, pour l'extinction de l'idolatrie, & que ces Kamtſchadales traitent de perſécution; ils regardent en conſéquence ces miniſtres de la religion comme leurs plus grands ennemis: peut-être ſont-ils fondés à croire qu'en voulant les convertir, ces miſſionnaires n'ont pas eu ſeulement pour but de renverſer leurs

1788, *Février.* Le 4. A Machoure.

idoles. Ces popes ne leur donnèrent pas vraisemblablement l'exemple des vertus qu'ils leur prêchoient sans les connoître. En effet, on prétend qu'ils songèrent moins à faire des néophytes qu'à acquérir des biens, & sur-tout qu'à satisfaire le penchant qui les porte à s'enivrer le plus souvent possible. Il ne faut donc pas s'étonner si ces habitans tiennent encore à leurs anciennes erreurs. Ils rendent toujours un culte secret à leur dieu Koutka *(f)*; ils ont une telle confiance en lui, qu'ils lui adressent exclusivement leurs prières lorsqu'ils entreprennent quelque chose ou qu'ils desirent obtenir quelque bien. Vont-ils à la chasse, ils s'abstiennent de se laver & se gardent bien de faire aucun signe de croix; ils invoquent leur Koutka, puis la première martre ou le premier animal qu'ils peuvent prendre, ils l'offrent aussitôt à ce dieu, persuadés qu'après cet acte de dévotion, leur chasse

(f) On en trouve dans Steller la description fidèle.

1788, Février. Le 4. A Machoure.

doit être des plus heureuſes ; ils imaginent au contraire qu'en ſe ſignant, ils s'expoſeroient à ne rien attraper. Il entre encore dans leur ſuperſtition de conſacrer à leur Koutka leurs enfans nouveau-nés, qu'ils deſtinent, au ſortir du berceau, à devenir des chamans. La vénération qu'ils ont en ce village pour ces ſorciers ne peut ſe concevoir ; elle tient du délire & fait vraiment pitié ; car les extravagances avec leſquelles ceux-ci entretiennent la crédulité de leurs compatriotes, ſont ſi bizarres & ſi ridicules, qu'on eſt moins tenté d'en rire que de s'en indigner. Aujourd'hui, à la vérité, ils ne profeſſent pas leur art ouvertement, ils ne mettent plus le même éclat à leurs ſortiléges ; leurs habits ne ſont plus garnis d'anneaux myſtérieux ni de diverſes figures ſymboliques de métal qui ſe choquoient avec bruit au moindre mouvement de leurs corps ; ils ont pareillement renoncé à une eſpèce de chaudron *(g)* ſur lequel ils

(g) Cette manière de tambour de baſque ſe

1788, Février. Le 4. A Machoure.

frappoient en cadence dans leurs prétendus enchantemens, ou pour annoncer leur venue; enfin, ils ont abandonné tous les instrumens magiques. Voici à peu-près à quoi se bornent à présent leurs cérémonies dans leurs assemblées, qu'ils ont soin de tenir en secret, mais qui n'en sont pas moins suivies. Qu'on se figure un cercle de spectateurs stupidement attentifs & rangés autour du sorcier ou de la sorcière; car, comme je l'ai dit, les femmes sont aussi initiées aux mystères des chamans: tout-à-coup celle-ci ou celui-ci se met à chanter, ou plutôt à pousser des sons aigus, sans mesure ni signification; la docile assemblée lui répond sur le même ton, ce qui forme le concert le plus dissonant & le plus insupportable. Peu-à-peu le chaman s'anime; il commence à danser aux accens confus de son auditoire, qui s'enroue & s'exténue dans l'excès de sa ferveur &

nommoit *bouben*; il est encore en usage chez les Yakoutsk, comme on le verra dans la suite.

1788, Février. Le 4.

de ſon admiration; la danſe devient plus vive à meſure que l'eſprit prophétique ſe fait ſentir au miniſtre du dieu Koutka. Semblable à la Pythoniſſe ſur le trépied, il roule des yeux hagards & furieux; tous ſes mouvemens ſont convulſifs; ſa bouche ſe tord, ſes membres ſe roidiſſent: il n'eſt, pour tout dire, ſorte de contorſion ni de grimace qu'il n'invente & n'exécute, au grand ſaiſiſſement de tous les aſſiſtans. Après avoir fait ces ſimagrées pendant quelque temps, il s'arrête ſoudain comme inſpiré; ſon délire devient auſſi calme qu'il étoit agité: il n'y a plus ni fureur ni tranſport; c'eſt le recueillement ſacré de l'homme, tout plein du Dieu qui le domine, & qui va parler par ſa voix. Surpriſe & tremblante, l'aſſemblée ſe tait auſſitôt, dans l'attente des merveilles qui vont lui être révélées. Elle entend ſortir alors de la bouche du ſoi-diſant prophète des mots ſans ſuite que le fourbe laiſſe échapper par intervalles; il débite ainſi tout ce qui lui paſſe par

1788, *Février.* Le 4. A Machoure.

la tête, & c'est toujours l'effet de l'inspiration du Koutka. L'orateur accompagne ordinairement son discours où d'un torrent de larmes ou de grands éclats de rire, suivant le bien ou le mal qu'il annonce, & ses gestes expressifs varient conformément à ses sensations *(h)*. Ces détails sur les chamans m'ont été procurés par des gens dignes de foi, & qui avoient trouvé moyen d'assister à leurs impertinentes révélations.

Avis d'une révolte des Koriaques.

On nous confirma à Machoure ce qu'a-

(h) On pourroit dire qu'à cet égard les Chamans ont une sorte d'analogie avec la secte des Quakers. On sait que ces derniers ont également des prétentions à l'inspiration, & que ceux d'entr'eux qui, cédant à son impulsion, prennent la parole dans leurs silencieuses assemblées, commencent presque toujours par larmoyer piteusement, ou par donner des signes d'une joie soudaine; au moins ces improvisateurs pérorent à tort & à travers sur la morale, dont ils croyent présenter la quintessence, au lieu que les harangueurs Kamtschadales ne savent ce qu'ils disent, & n'employent ce mystique & perfide verbiage que pour fomenter l'idolatrie de leurs trop simples auditeurs.

1788, Février. Le 4. A Machoure.

voit rapporté déjà à M. le commandant; un ingénieur nommé Bogénoff. Il avoit été envoyé dans les environs de la rivière de Pengina pour y choisir l'emplacement d'une ville & en tracer le plan, avec ordre de suivre ensuite la côte de l'ouest du Kamtschatka jusqu'à Tiguil, & de lever une carte exacte de son voyage. A son arrivée à Kaminoi *(i)*, il trouva, dit-il à M. Kasloff, une grande quantité de Koriaques révoltés qui vinrent en armes au-devant de lui, pour lui fermer le passage & l'empêcher de remplir sa mission. On nous ajouta ici qu'ils étoient au nombre de six cents, & que très-probablement ils ne nous laisseroient pas non plus continuer notre route. La perspective étoit triste, sur-tout pour moi, qui brûlois d'arriver à Okotsk, comme si ç'eût été le terme de mon voyage, ou que delà jusqu'en France, il n'eût dû me rester qu'une

(i) Village situé sur le bord de la rivière de Pengina.

1788, *Février.* Le 4. A Machoure.

journée de chemin. Combien il étoit dur de penſer que n'en ayant point d'autre que par ce village, nous ſerions peut-être forcés de revenir ſur nos pas! l'idée ſeule m'en faiſoit friſſonner d'impatience. M. le commandant qui partageoit la mienne, jugea comme moi que nous ne devions pas nous arrêter à ces rapports : ils pouvoient n'être pas très-fidèles ; l'importance qu'y mettoient les hiſtoriens, l'air effrayé qui accompagnoit leurs récits, enfin les petites additions qu'on y faiſoit chaque jour, tout nous engageoit à nous en défier. En conſéquence, nous décidâmes qu'il falloit nous aſſurer par nous-mêmes de la vérité du fait, & aller en avant, ſauf à recourir aux expédiens pour obtenir notre paſſage ſi ces rebelles s'y oppoſoient. Mais bientôt nous fûmes encouragés par l'arrivée d'un exprès adreſſé à M. Kaſloff, & qui n'avoit rencontré nul obſtacle dans ſa route ; il nous aſſura que tout lui avoit paru tranquille ; or, il y avoit lieu de croire que, dans le cas contraire, il ſe feroit

1788, *Février.* Le 4. A Machoure.

aperçu de quelques mouvemens ; & qu'ainsi nous n'avions à craindre aucun empêchement dans notre marche.

Départ de Machoure. Le 5.

Au point du jour je quittai donc M. le baron de Steinheil, avec autant de regret que de reconnoissance de son obligeant accueil, & de toutes les attentions qu'il eut pour moi pendant mon court séjour à Machoure *(k)*. J'y laissai en lui un homme

(k) Malgré tous mes soins, j'eus ici le malheur de voir mourir la martre zibeline que m'avoit donnée M. Kassoff. *Voyez page 56.* Aussitôt je la fis écorcher pour en conserver la peau.

Un de mes plaisirs avoit été d'observer ses habitudes. Son extrême vivacité lui rendoit sa chaîne insupportable; souvent elle a cherché à se sauver; elle y seroit infailliblement parvenue, si je n'eusse pas sans cesse veillé sur elle, & jamais je ne l'ai rattrapée, sans qu'elle ne m'ait fait quelques morsures. Elle mangeoit du poisson & préférablement de la viande, qui dans les bois fait la nourriture favorite des martres. Leur adresse à prendre les oiseaux, & à attaquer les animaux plus foibles qu'elles, est inconcevable. La mienne dormoit presque tout le jour, la nuit elle faisoit un tapage continuel, en s'agitant dans sa chaîne; mais craintive à l'excès, lorsqu'elle voyoit venir quelqu'un, elle

vraiment intéressant par ses connoissances & ses qualités. 1788, *Février.*

Nous fîmes dans cette journée soixante-six verstes en suivant la Kamtschatka, dont les glaces se trouvèrent par-tout solides & parfaitement unies; je ne vis rien de remarquable sur ma route, ni dans le village de Chapina, où nous arrivâmes au soleil couchant. Le 5.

Nous en partîmes le lendemain de bonne heure; la neige nous incommoda fort ce jour-là; la terre en étoit couverte, & son épaisseur rendoit notre marche fort difficile : nous voyageâmes presque toujours dans des bois très-touffus de sapins & de bouleaux. Vers la moitié du chemin, puis un peu plus loin, nous rencontrâmes deux rivières, dont une a environ trente Le 6

cessoit de faire du bruit, puis recommençoit dès qu'elle étoit seule. J'avois coutume de la faire sortir plusieurs fois dans la journée; à peine étoit-elle sur la neige, qu'elle se terroit & fouilloit en dessous comme les taupes, se montrant de temps en temps pour se cacher aussitôt.

1788, *Février.* Le 6.

La grande & la petite Nikoulka.

toises de large: on la nomme la grande *Nikoulka*, & l'autre la petite. Formées toutes deux par des sources qui sortent des montagnes, elles se réunissent en ce lieu pour porter ensemble le tribut de leurs eaux à la Kamtschatka; ni l'une ni l'autre n'étoient prises, j'en attribuai la cause à l'extrême rapidité de leur courant. L'endroit où je les passai est vraiment pittoresque; mais ce que j'y trouvai de plus singulier, c'est que tous les sapins qui bordent en grand nombre ces rivières, y paroissoient des arbres de glace: un givre très-épais, produit peut-être par l'humidité du lieu, s'étoit attaché à chaque rameau & en blanchissoit toute la superficie.

Volcans de Tolbatchina & de Klutchefskaïa.

A quelque distance de Tolbatchina, nous traversâmes une lande, d'où je découvris trois volcans: aucun ne jetoit des flammes; il en sortoit des nuages d'une fumée très-noire. Le premier, dont j'ai parlé plus haut en allant à Machoure, a son foyer dans les entrailles d'une montagne qui n'a pas exactement la forme

conique; ſon ſommet s'eſt aplati & ſemble peu élevé. On me dit que ce premier volcan s'étoit repoſé pendant quelque temps, qu'on l'avoit même cru éteint, lorſque récemment il s'étoit tout-à-coup rallumé. Dans le nord-eſt de celui-ci ſe préſente un pic, dont la pointe paroît être le cratère du ſecond volcan, qui vomit ſans ceſſe de la fumée, mais je n'y aperçus pas la moindre étincelle de feu. Le troiſième s'offrit à moi dans le nord-nord-eſt du ſecond; je ne pus l'obſerver comme je l'aurois ſouhaité, une aſſez haute montagne me le maſquoit preſqu'en totalité. Il emprunte ſon nom du village de Klutchefskaïa qui l'avoiſine, & l'on m'annonça que j'en paſſerois très-près; les deux autres volcans tirent pareillement leur dénomination de l'oſtrog de Tolbatchina, où nous entrâmes d'aſſez bonne heure. Ce village eſt ſitué ſur la Kamtſchatka, à quarante-quatre verſtes de Chapina; il ne renferme rien d'extraordinaire. Nous y apprîmes en arrivant qu'on y avoit marié le matin deux

1788, *Février.* Le 6.

Mariages prématurés au Kamtschatka.

Kamtſchadales: je regrettai de n'avoir pas aſſiſté à la cérémonie, qu'on me dit être à peu-près la même qu'en Ruſſie. Je vis les nouveaux époux qui me parurent deux enfans; je demandai leur âge: on me répondit que le marié n'avoit guère plus de quatorze ans & la mariée tout au plus onze. De ſemblables mariages paſſeroient pour prématurés par-tout ailleurs que dans l'Aſie.

Voyage à Nijenei-kamtſchatka.

J'avois une envie extrême de voir la ville de Nijenei-Kamtſchatka, & depuis long-temps je ſongeois à la ſatisfaire; j'aurois imaginé faire une faute impardonnable que de quitter cette péninſule ſans en connoître la capitale. Je m'étois aſſuré d'ailleurs que ma curioſité à cet égard ne contrarioit pas ma réſolution de voyager avec toute la célérité poſſible; j'étois à la vérité contraint de faire un détour, mais il n'étoit pas aſſez long pour m'occaſionner un grand retard. Ayant donc combiné ma marche avec celle de M. Kaſloff, qui s'empreſſa de me procurer tous les moyens

de faire ce voyage avec sûreté & agrément, je m'engageai à le rejoindre à l'ostrog de Yelofki, où ce commandant me dit qu'il comptoit passer plusieurs jours pour mettre ordre à diverses affaires de son administration.

1788. *Février.* Le 6.

Je quitte M. Kasloff à Tolbatchina.

Pour moins perdre de temps, je pris congé de lui le soir même de notre arrivée à Tolbatchina; mais les chemins étoient encore plus mauvais que tous ceux par lesquels nous avions déja passés. J'eus toutes les peines à arriver au point du jour à Kosirefski, village éloigné de Tolbatchina de soixante-six verstes.

Le 7. Événemens dans mon voyage à Nijenei-kamtschatka.

Je ne m'y arrêtai point; j'étois fier d'avoir surmonté heureusement tous les dangers que j'avois courus pendant la nuit au milieu de ces affreux chemins *(i)*. Je crus n'avoir rien à craindre dans le jour; je poursuivis ma route avec une

(i) Je sus ensuite que le traîneau de M. Kasloff, qui y passa en plein jour, manqua d'y être mis en pièces, ayant heurté contre un arbre, & que dans le choc, deux de ses conducteurs furent blessés.

1788, Février. Le 7.

ſorte de ſécurité dont je ne tardai pas à être puni. Après avoir fait un aſſez grand nombre de verſtes ſur la Kamtſchatka, que je fus charmé de retrouver, & dont j'admirai la largeur en cet endroit, je fus obligé de la quitter pour entrer dans une gorge où la neige apportée par les ouragans, préſentoit une ſurface inégale & trompeuſe; il étoit impoſſible de voir ni d'éviter les écueils qui m'environnoient. J'entendis bientôt un craquement qui m'annonça quelque fracture dans mon traîneau; en effet, un patin s'étoit partagé en deux : j'aidai mes guides à le rajuſter tant bien que mal, & nous eûmes le bonheur de gagner Ouchkoff ſans autre accident. Il étoit minuit lorſque nous y entrâmes, ayant fait dans cette journée ſoixante-ſix verſtes; mon premier ſoin fut de faire raccommoder mon traîneau, ce qui me retint juſqu'au lendemain.

Oſtrog d'Ouchkoff.

Il y a dans ce village un iſba & onze balagans; le nombre de ſes habitans ſe réduit à cinq familles qui ſont partagées en

1788, *Février.* Le 7.

en trois yourtes. Dans le voiſinage de cet oſtrog ſe trouve un lac très-poiſſonneux, où les villages des environs viennent faire leurs approviſionnemens ; il eſt auſſi d'une grande reſſource pour la capitale, qui, ſans les pêches qu'on y fait pour elle, manqueroit ſouvent de poiſſon qu'on ſait être par-tout l'aliment de première néceſſité.

Le 8.

Je partis d'Ouchkoff de grand matin, & à midi j'avois déjà fait quarante-quatre verſtes, partie ſur la Kamtſchatka, & partie à travers des landes très-vaſtes. Le premier village que je rencontrai fut Kreſtoff; il me parut un peu plus conſidérable que le précédent, mais du reſte parfaitement ſemblable à tous les autres : je n'y reſtai que le temps de prendre d'autres chiens. Juſque-là j'avois ſuivi la route que devoit tenir M. Kaſloff pour aller à Yelofki ; mais au lieu de me rendre comme lui à Khartchina, je dirigeai ma marche en ſortant de Kreſtoff, vers le village de Klutchefſkaïa, qui en eſt éloigné de trente verſtes.

Oſtrog de Kreſtoff.

1788, Février. Le 8.

Le temps qui depuis notre départ d'Apatçhin, avoit toujours été très-beau & très-froid, changea tout-à-coup dans l'après-midi ; le ciel ſe couvrit de nuages, & le vent qui s'éleva de la partie de l'oueſt, nous donna de la neige en abondance. Elle nous incommoda extrêmement, ſur-tout pour conſidérer le volcan de Klutchefskaïa, que j'avois aperçu en même temps que ceux de Tolbatchina. Autant qu'il me fut poſſible d'en juger, la montagne qui le couve en ſon ſein, eſt beaucoup plus élevée que les deux autres; celui-ci vomit continuellement des flammes, qui ſemblent ſortir du milieu des neiges dont la montagne eſt couverte juſqu'au ſommet.

Volcan de Klutchefskaïa.

Habitans de Klutchefskaïa.

A la nuit tombante, je parvins au village de Klutchefskaïa. Ses habitans ſont tous des payſans Sibériens, tirés des environs de la Léna, & envoyés dans ces contrées pour la culture des terres, il y a environ cinquante ans. Le nombre des mâles tant hommes qu'enfans, ne monte à

guère plus de cinquante : la petite vérole n'y frappa que ceux d'entr'eux qui ne l'avoient pas encore eue ; mais elle en enleva plus de la moitié. Ces laboureurs n'ont pas été moins heureux que ceux des environs de Vercknei-Kamtſchatka : leur récolte & la qualité du grain, tant ſeigle qu'orge, ont cette année ſurpaſſé leur attente. Ces payſans ont beaucoup de chevaux à eux appartenant ; quelques-uns cependant ſont à la couronne.

1788, *Février.* Le 8.

Cet oſtrog eſt aſſez grand ; il le paroît encore davantage étant ſéparé en deux parties, dont l'une eſt à environ quatre cents pas de l'autre. Il s'étend ſur-tout de l'oueſt à l'eſt : c'eſt dans ce dernier air de vent qu'eſt placée l'égliſe ; elle eſt bâtie en bois, & dans le goût de celles de Ruſſie. La plupart des habitations ſont des iſbas mieux conſtruits & plus propres que tous ceux que j'ai vus juſqu'à préſent ; il y a auſſi des magaſins ſpacieux. Les balagans y ſont en très-petit nombre, & encore ne reſſemblent-ils point à ceux

Oſtrog de Klutchefskaïa.

1787, *Février.* Le 8.

des Kamtſchadales ; ils ont une forme oblongue ; & leur toit, qui a la pente des nôtres, poſe ſur des poteaux qui le ſoutiennent en l'air.

La Kamtſchatka paſſe au pied de cet oſtrog, & n'eſt jamais priſe tout-à-fait en cet endroit ; elle déborde fréquemment pendant l'été : l'eau monte & pénètre parfois dans les maiſons, bien qu'elles ſoient toutes ſur la hauteur.

A quatre verſtes dans l'eſt de l'égliſe de Klutchefskaïa, eſt encore un autre *zaïmka* ou petit hameau habité par des Coſaques ou ſoldats laboureurs, dont la récolte appartient au gouvernement ; mais je ne pus, pour l'aller voir, me déterminer à faire ce détour.

Je ne m'arrêtai que fort peu de temps à Klutchefskaïa ; l'impatience que j'avois de voir Nijenei me fit partir le ſoir même pour me rendre à Kamini, oſtrog Kamtſchadale, à vingt verſtes plus loin. J'y arrivai vers le milieu de la nuit, & ne fis que le traverſer.

Oſtrog de Kamini.

Avant le jour j'étois à Kamokoff, à vingt verſtes de Kamini; bientôt j'atteignis Tchokofskoï ou Tchoka, ayant fait encore mes vingt-deux verſtes. Delà jusqu'à Nijenei, il ne m'en reſtoit plus que vingt-deux, & ce trajet fut également pour moi l'affaire de quelques heures; j'eus le plaiſir d'entrer avant midi dans cette capitale du Kamtſchatka qu'on découvre de très-loin, mais dont l'aſpect n'eſt ni impoſant ni agréable.

1788, *Février,* Le 9. Oſtrogs de Kamokoff & de Tchoka.

Arrivée à Nijenei.

Il ne préſente qu'un amas de maiſons dominées par trois clochers, & ſituées au bord de la Kamtſchatka, dans un baſſin formé par une chaîne de montagnes qui s'élèvent à l'entour, mais qui en ſont cependant à une aſſez grande diſtance. Telle eſt la poſition de la ville de Nijenei, dont j'avois une plus haute idée avant de l'avoir vue. Toutes ces maiſons qu'on me dit être au nombre de cent cinquante, ſont en bois, d'un très-mauvais goût, petites, & avoient de plus alors le déſagrément d'être enſevelies

Deſcription de cette capitale du Kamtſchatka.

1788, Février. Le 9. A Nijenei-Kamtſchatka.

ſous la neige qu'y avoient amoncelée les ouragans; ils ont régné ſans interruption de ce côté, & n'ont ceſſé que depuis peu de jours. Il y a deux égliſes à Nijenei: l'une eſt dans la ville & a deux clochers; l'autre, dépendante du fort, eſt enclavée dans ſon enceinte : ces deux bâtimens ſont d'une conſtruction choquante. Le fort eſt preſqu'au centre de la ville; il conſiſte en une paliſſade aſſez vaſte, de forme carrée. Outre l'égliſe dont je viens de parler, cet enclos renferme encore les magaſins, l'arſenal & le corps-de-garde; un factionnaire en défend l'entrée jour & nuit. La maiſon du commandant de la place, M. le major Orléankoff, eſt auprès de la fortereſſe : à la grandeur près, cette maiſon reſſemble aux autres; elle n'eſt ni d'un meilleur goût, ni plus haute.

Je deſcendis chez un malheureux exilé nommé *Snaſidoff*, qui preſque dans le même temps avoit ſubi le même ſort qu'Ivaſchkin, mais pour des cauſes diffé-

rentes : il eſt, ainſi que lui, relégué au Kamtſchatka depuis l'année 1744.

1788, *Février*, Le 9. A Nijenei-Kamtſchatka.

A peine y étois-je, que j'y reçus la viſite d'un officier que M. Orléankoff m'envoya pour me faire compliment ſur mon heureuſe arrivée; il fut ſuivi de pluſieurs des principaux officiers de la ville, qui vinrent tour-à-tour m'offrir leurs ſervices le plus obligeamment du monde. Je leur témoignai combien j'étois ſenſible à leurs honnêtetés; mais dans le fond je ſouffrois de voir qu'ils m'euſſent prévenu : auſſi dès que je fus habillé, je m'empreſſai d'aller faire à chacun mes remercîmens. Je commençai par M. le major Orléankoff; je le trouvai dans les apprêts d'une fête qu'il devoit donner le lendemain à l'occaſion du mariage d'un Polonois attaché au ſervice de Ruſſie, avec la nièce du protapope ou archiprêtre. Il eut non-ſeulement la politeſſe de m'inviter à cette noce dont il faiſoit tous les frais, mais encore il eut l'attention de venir me voir le lendemain dès le matin, & de m'emmener

1788, *Février.* Le 10.

Fête donnée par M.r le major Orléankoff.

avec lui, pour que je ne perdiſſe rien de ce ſpectacle, qu'il jugeoit avec raiſon ſuſceptible de m'intéreſſer.

Cependant, ce qui m'en frappa davantage, ce fut la ſévérité du cérémonial. La diſtinction des rangs m'y parut obſervée avec la plus ſcrupuleuſe délicateſſe : les complimens & les façons d'uſage, toutes ces froides civilités donnèrent à l'ouverture de cette fête un certain air guindé, qui promettoit plus d'ennui que de gaîté. Le repas fut des plus magnifiques pour le pays: j'y vis ſervir entr'autres mets un grand nombre de diverſes ſoupes; elles étoient accompagnées de viandes froides dont on mangea d'abord beaucoup. Au ſecond ſervice, nous eûmes le rôti & de la pâtiſſerie; mais tout cela annonçoit moins de ſenſualité que de profuſion. Les boiſſons étoient faites de différens fruits de ces contrées, cuits & mêlés avec de l'eau-de-vie de France. On ſervit de préférence & preſque continuellement force eau-de-vie du pays, faite avec de la *ſlatkaïa-trava*

ou herbe douce, dont j'ai parlé plus haut; cette liqueur, comme je l'ai dit, n'a point un goût déſagréable, il eſt même aromatique : on s'accoutume d'autant plus volontiers à cette eau-de-vie, qu'elle eſt moins mal-ſaine que celle de grains. Tous les convives ſe mirent inſenſiblement en belle humeur; leur raiſon ne tint pas long-temps contre les vapeurs d'un breuvage auſſi capiteux; bientôt la plus groſſe joie circula autour de la table. A ce bruyant & ſplendide feſtin ſuccéda un bal aſſez bien compoſé. L'aſſemblée étoit fort gaie, & l'on y danſa juſqu'au ſoir des contredanſes Ruſſes & Polonoiſes. Le bal fut terminé par un très-joli feu d'artifice que M. Orléankoff avoit fait & tira lui-même : il n'étoit pas conſidérable, mais l'effet ne laiſſa rien à deſirer. Je jouis de la ſurpriſe & du raviſſement extatique de la plupart des ſpectateurs peu faits à ce genre de divertiſſement; ils étoient tous à peindre; immobiles d'admiration, ils ſe récrioient en chœur à chaque fuſée.

1788, *Février.* Le 10. A Nijenei-Kamtſchatka.

1788, *Février.* Le 10. A Nijenei-Kamtſchatka.

Leurs regrets ſur le peu de durée de ce feu ne m'amusèrent pas moins. Il falloit enſuite entendre tout ce monde en faire l'éloge ; & en s'en allant chacun repaſſoit en ſoupirant tous ſes plaiſirs de la journée.

Le Protapope ou archiprêtre.

Je fus invité le lendemain chez le protapope, oncle de la mariée; les choſes s'y paſsèrent comme la veille, à l'exception du feu d'artifice. Le protapope, ainſi que je l'ai dit, eſt le chef de toutes les égliſes du Kamtſchatka; chaque prêtre de cette péninſule lui eſt ſubordonné, & il décide de toutes les affaires ſpirituelles: ſa réſidence eſt à Nijenei. C'eſt un vieillard aſſez vert encore; une large barbe blanche lui deſcend ſur la poitrine & lui donne un air vraiment vénérable. Sa converſation me parut ſpirituelle, enjouée & faite pour lui attirer le reſpect & l'affection de ces peuples.

Tribunaux à Nijenei.

Il exiſte à Nijenei deux tribunaux; à l'un ſe portent les affaires d'adminiſtration, & l'autre connoît de toutes les diſcuſſions entre les négocians; le magiſtrat qui y préſide eſt une eſpèce de bourgue-

meſtre, ſoumis aux ordres du *gorodnitch* ou commandant de la ville. On a vu plus haut que chacune de ces juridictions relève du tribunal d'Okotsk, & qu'on rend compte de toutes les affaires au commandant de cette dernière ville.

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

Mais ce qui m'intéreſſa le plus à Nijenei, & que je ne ſaurois paſſer ſous ſilence, c'eſt que j'y trouvai neuf Japonois qui, l'été dernier, y furent amenés des îles Aléutiennes ſur un bâtiment Ruſſe deſtiné au commerce des loutres.

Digreſſion ſur des Japonois que je trouvai à Nijenei.

Un de ces Japonois me raconta qu'il s'étoit embarqué avec ſes compagnons ſur un navire de leur pays, pour ſe rendre aux îles Kouriles les plus au ſud, dans la vue d'y commercer avec les inſulaires; ils ſuivoient la côte & en étoient peu éloignés, lorſqu'ils eſſuyèrent un coup de vent ſi horrible, qu'ils furent emportés fort loin de-là, & s'égarèrent tout-à-fait. Suivant ſon rapport, ſelon moi très-ſuſpect, ils battirent la mer pendant près de ſix mois ſans voir la terre: ſans doute ils

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

avoient des vivres en abondance. Enfin, les îles Aléutiennes ſe montrèrent à leurs regards : pleins de joie, ils réſolurent d'y attérir, ſans trop ſavoir où ils alloient aborder; ils mouillèrent une ancre auprès d'une de ces îles, & une chaloupe les conduiſit tous à terre. Ils y trouvèrent des Ruſſes qui leur proposèrent d'aller avec eux décharger leur vaiſſeau & le mettre en sûreté; ſoit défiance, ſoit qu'ils cruſſent en effet qu'il ſeroit temps le lendemain, ces Japonois ne voulurent jamais y conſentir. Ils eurent bien à ſe repentir de cette négligence; car dans la nuit même un vent du large grand frais, jeta le bâtiment à la côte : on ne s'en aperçut qu'au point du jour, & l'on eut peine à ſauver la moindre partie de la cargaiſon & quelques débris du navire, qui étoit preſque en entier de bois de ſenteur. Les Ruſſes qui les avoient accueillis, firent alors tout ce qu'ils purent vis-à-vis de ces malheureux pour leur faire oublier leur perte; ils leur prodiguèrent les conſolations, & les

déterminèrent à la fin à les ſuivre au Kamtſchatka où ils retournoient. Mon Japonois m'ajouta qu'ils avoient été en bien plus grand nombre ; mais que les fatigues de la mer, & depuis, la rigueur du climat, avoient fait périr beaucoup de ſes compagnons.

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

Détails ſur le chef de ces Japonois.

Celui qui me parloit, paroît avoir ſur les huit autres un empire marqué ; on ſut de lui qu'il étoit le négociant, & que ceux-ci n'étoient que des matelots ou travailloient ſous ſes ordres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils ont pour lui un attachement & un reſpect ſinguliers ; ils ſont tous navrés de douleur, & montrent la plus vive inquiétude lorſqu'il eſt malade ou qu'il lui arrive quelque choſe de fâcheux : deux fois par jour régulièrement ils envoient un d'entr'eux pour le voir. On peut dire qu'il ne leur porte pas moins d'amitié, car il ne paſſe jamais une journée ſans les viſiter à ſon tour, & il veille avec la plus grande attention à ce qu'il ne leur manque rien. Son nom eſt *Kodaïl;* ſa figure n'a rien d'étrange,

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtschatka.

elle est même agréable; ses yeux ne sont point tirés comme ceux des Chinois; il a le nez alongé & de la barbe qu'il rase assez fréquemment: sa taille est d'environ cinq pieds & assez bien prise. Il portoit ses cheveux à la chinoise, c'est-à-dire, que du milieu de sa tête pendoit une tresse de la longueur de ses cheveux qui étoient rasés tout autour; mais on est parvenu depuis peu à lui persuader de les laisser croître & de les attacher à notre manière. Il craint extrêmement le froid; les habits les plus chauds qu'on lui a donnés, peuvent à peine l'en garantir. Il conserve & porte toujours en dessous ceux de son pays; ils consistent d'abord en une ou plusieurs chemises trés-longues en soie, semblables à nos robes de chambre; par-dessus il en met une autre de laine, ce qui pourroit faire croire que cette dernière étoffe est plus précieuse à leurs yeux; peut-être aussi cet arrangement a-t-il quelque motif de commodité, c'est ce que j'ignore. Les manches de ces vêtemens

ſont larges & ouvertes. Malgré la rigueur du climat, il a conſtamment les bras nus & le cou à découvert; ſeulement lorſqu'il ſort on lui attache un mouchoir au cou, mais il l'ôte dès qu'il entre dans l'appartement; il ne pourroit, dit-il, le ſupporter.

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

Sa ſupériorité ſur ſes compatriotes a dû le faire diſtinguer; mais elle y a ſans doute contribué bien moins que la vivacité de ſon eſprit & la douceur de ſon caractère. Il demeure & vit chez M. le major Orléankoff. La liberté avec laquelle il entre, ſoit chez le commandant, ſoit ailleurs, ſeroit parmi nous taxée d'inſolence ou au moins de groſſièreté; ſans cérémonie il ſe met auſſitôt le plus à ſon aiſe qu'il lui eſt poſſible, & ſe place ſur le premier ſiége qu'il trouve; il demande en même temps tout ce dont il a beſoin, ou bien le prend lui-même s'il le voit ſous ſa main. Il fume preſque ſans ceſſe; ſa pipe eſt garnie en argent & peu longue; elle ne contient guère de tabac, mais il la remplit à chaque inſtant. Fumer eſt pour

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

lui un tel beſoin, qu'on a eu beaucoup de peine à obtenir qu'il ne prît pas ſa pipe à table. Sa pénétration eſt des plus actives; il ſaiſit avec une promptitude admirable tout ce qu'on veut lui faire comprendre; il paroît ſur-tout très-curieux & grand obſervateur. On m'a aſſuré qu'il tient un journal exact de tout ce qu'il voit & de tout ce qu'il lui arrive; en effet, les objets & les uſages qu'il a ſous ſes yeux, ſont ſi loin de reſſembler à ceux de ſa patrie, que tout eſt pour lui matière à remarques: attentif à ce qui ſe paſſe & ſe dit en ſa préſence, de peur de l'oublier il en prend note par écrit. Les caractères qu'il trace m'ont paru à peu-près les mêmes que ceux des Chinois, mais la manière d'écrire eſt différente; ceux-ci écrivent de droite à gauche *, & les Japonois de haut en bas **. Il parle le Ruſſe ſuffiſamment pour ſe faire entendre; cependant il faut être

* Les Chinois commencent leurs livres, comme nous finiſſons les nôtres, par la dernière page.

** Ils rangent leurs lettres par colonnes.

accoutumé

1788. *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtschatka.

accoutumé à sa prononciation, pour converser avec lui; il s'énonce avec une volubilité extraordinaire, qui fait perdre quelquefois de ce qu'il dit, ou en change la signification. Ses reparties en général sont vives & naturelles; jamais il ne déguise sa façon de penser, & il s'explique on ne peut pas plus franchement sur le compte de chacun. Sa société est douce, & son humeur assez égale, quoique très-portée à la méfiance; a-t-il égaré quelque chose? il imagine dans la minute que cela lui a été dérobé, ce qui lui donne souvent un air inquiet. J'admirai sa sobriété, qui véritablement fait contraste en ce pays. Quand il a résolu de ne point boire de liqueur forte, il est impossible de l'amener seulement à en goûter: il en demande lorsqu'il en a envie, mais jamais il n'en fait excès. J'observai encore, qu'à l'instar des Chinois, pour manger, il se servoit de deux petits bâtons avec la plus grande dextérité.

Monnoie du Japon.

Je lui demandai à voir de la monnoie de sa patrie, & il s'empressa de satisfaire ma

1788, *Février.* Le 11. A Nijenei-Kamtſchatka.

curioſité. Sa monnoie d'or eſt une lame d'environ deux pouces de long, peu épaiſſe & preſque ovale; divers caractères Japonois ſont gravés ſur ces pièces: l'or m'en parut très-bon, ſans aucun alliage; il ſe plie comme l'on veut. La monnoie d'argent eſt carrée, moins grande, moins épaiſſe & d'un moindre poids que celle d'or; cependant il m'aſſura qu'au Japon elle avoit plus de valeur. La monnoie de cuivre eſt abſolument la même que la *cache* des Chinois; elle eſt ronde, & de la grandeur à peu-près de nos pièces de deux liards: elle eſt percée carrément dans le milieu.

Marchandiſes qui faiſoient partie de la cargaiſon du vaiſſeau Japonois.

Je lui fis encore quelques queſtions ſur la nature des marchandiſes qu'on étoit parvenu à ſauver de leur vaiſſeau, & je compris à ſes réponſes qu'elles conſiſtoient principalement en taſſes, plateaux, boîtes & autres effets de ce genre, & d'un très-beau laque: je ſus encore qu'ils en avoient vendu une partie au Kamtſchatka.

On me pardonnera, je crois, cette

digreſſion ſur ces Japonois; je ne ſaurois imaginer qu'on la trouve déplacée : elle pourra ſervir à faire connoître un peuple que nous ſommes ſi rarement dans le cas de voir & d'étudier. 1788, Février.

Après avoir paſſé environ trois jours à Nijenei-Kamtſchatka, j'en partis le 12 à une heure après midi, pour aller rejoindre M. Kaſloff, que j'étois sûr de retrouver à Yelofki; je revins donc ſur mes pas pour en reprendre la route que j'avois quittée. J'arrivai d'aſſez bonne heure à Tchoka, dernier village que j'avois traverſé pour me rendre à Nijenei, & qui en eſt éloigné, comme on l'a vu, de vingt-deux verſtes. Il y règne un vent violent & preſque continuel de la partie de l'oueſt : on en trouve la raiſon dans la poſition de cet oſtrog, au bord de la rivière, entre deux chaînes de montagnes que celle-ci partage, & qui ſe prolongent ſur ſes deux rives juſqu'à vingt-cinq verſtes.

Le 12. Départ de Nijenei-Kamtſchatka.

Je paſſai la nuit à Kamokoff, & le

1788, *Février.* Le 12.

lendemain matin je parvins en peu d'heures à l'ostrog de Kamini ou de Pierre : là, je pris la route de Kartchina ; chemin faisant je passai trois lacs, dont le dernier est très-étendu, & n'a guère moins de quatre à cinq lieues de circonférence. Je couchai à ce dernier ostrog, distant du précédent de quarante verstes, & situé sur la rivière de Kartchina *(k)*.

Le 14.

J'en sortis au point du jour, & malgré un très-mauvais temps que j'essuyai pendant toute cette journée, je vins à bout de faire les soixante-dix verstes qui me restoient jusqu'à Yelofki : cet ostrog est sur la rivière du même nom, & est entouré de montagnes.

Je rejoins M. Kasloff à Yelofki.

M. le commandant admira ma diligence ; mais je m'étois vainement flatté que l'instant de notre réunion seroit celui de notre départ. Les objets de service qui

(k) En général, presque tous les villages ont le même nom que les rivières au bord desquelles ils sont placés, excepté pourtant ceux qui sont sur la Kamtschatka.

l'avoient appelé, n'étoient point encore terminés, ce qui l'obligea de prolonger son séjour; d'ailleurs il espéroit que M. Schmaleff ne tarderoit pas à nous rejoindre : en effet, en suivant notre itinéraire, il eût été possible qu'il nous eût rattrapés à Yelofki. Nous y restâmes encore cinq jours, tant pour finir les affaires que pour l'attendre inutilement. Cédant à mon impatience, M. le commandant consentit à partir le 19 de très-grand matin.

1788, *Février.* Le 14.

Nous fîmes d'abord cinquante-quatre verstes assez lentement; mais dans l'après midi nous fûmes surpris par une tempête horrible, qui nous vint de l'ouest & du nord-ouest. Nous étions en rase campagne; les tourbillons étoient si violens, qu'il nous fut impossible d'avancer. La neige qu'ils soulevoient par bouffées, formoit en l'air une brume épaisse; & nos guides, malgré la connoissance qu'ils avoient des chemins, ne répondoient plus de ne pas nous égarer. Jamais nous ne pûmes les déterminer à nous conduire plus loin; il

Le 19. Tempête qui nous surprit en route.

1788, *Février.* Le 19.

étoit cruel, cependant, de rester en panne à la merci d'un ouragan aussi furieux. Quant à moi, j'avoue que je commençois fort à souffrir, lorsque nos conducteurs nous proposèrent de nous mener auprès d'un bois, qu'ils nous dirent être peu éloigné, & où du moins nous pourrions nous mettre en quelque sorte à l'abri. Nous ne balançâmes pas à profiter de leur bonne volonté; mais avant de quitter le chemin qu'il étoit impossible de distinguer, il nous fallut encore attendre que tous les traîneaux de notre suite fussent rassemblés, autrement nous eussions couru risque de nous séparer & de nous perdre. La réunion faite, nous gagnâmes ce bois, qui se trouva heureusement à la distance qu'on nous avoit annoncée. Notre halte eut lieu à deux heures environ après midi.

Halte forcée auprès d'un bois.

Le premier soin de nos Kamtschadales fut de creuser un trou dans la neige, qui, dans cet endroit, avoit au moins six pieds de profondeur; d'autres appor-

tèrent du bois; en un instant le feu fut allumé & la chaudière établie. Un léger repas & quelques mesures d'eau-de-vie, remirent bientôt tout notre monde. La nuit venue, on s'occupa des moyens de la passer le moins mal à son aise qu'il seroit possible; chacun travailla à son lit : le mien étoit dans mon vezock où je pouvois me tenir couché; mais personne que M. le commandant & moi n'avoit une voiture aussi commode. Comment, me disois-je, ces pauvres gens vont-ils faire pour dormir? Je fus bientôt sans inquiétude sur leur compte. La manière dont je les vis préparer leur lit, mérite d'être rapportée, quoiqu'ils n'y mettent pas grande façon : après avoir fait d'abord un creux dans la neige, ils le couvrirent de petites branches d'arbres les plus menues qu'ils purent trouver; puis s'enveloppant d'une *kouklanki*, & s'enfonçant la tête dans le capuchon qui y est adapté, ils s'y étendirent comme sur le meilleur lit du monde. Quant à nos chiens, ils

1788, *Février*. Le 19.

Manière dont les Kamtschadales préparent leur lit sur la neige.

1788, Février. furent dételés & attachés à des arbres autour de nous, où ils passèrent la nuit sur la neige comme à l'ordinaire.

Le 20. Le vent ayant beaucoup diminué, nous nous remîmes en route avant le jour; il nous restoit encore trente verstes à faire pour nous rendre à Ozernoï, où nous avions eu le projet de coucher la veille. Nous y arrivâmes à dix heures du matin; mais nos chiens étant fatigués à l'excès, nous fûmes contraints d'y passer le reste de la journée & même la nuit, dans l'espérance que le vent, qui, dans l'après midi, recommença à souffler avec la plus grande force, se calmeroit pendant cet intervalle.

Ostrog d'Ozernoï. L'ostrog d'Ozernoï reçoit son nom d'un lac qui l'avoisine. La rivière Ozernaïa coule au bas de ce village, mais elle est peu considérable; la maison du toyon est le seul isba que j'aie vu à Ozernoï, & l'on me dit que je n'en trouverois plus jusqu'à la ville d'Ingiga. En revanche, j'y comptai quinze balagans & deux yourtes.

Je devrois décrire ici ces demeures souterraines; mais comme celles-ci sont petites en comparaison de celles que j'aurai bientôt occasion d'observer, j'aime mieux en remettre la description à ce moment. 1788, *Février.* Le 20.

Nous restâmes encore la journée du 21 à Ozernoï, pour y attendre vainement un sergent de la suite de M. le commandant, qui l'avoit envoyé à la ville de Nijenei-Kamtschatka. Le 21.

Le lendemain nous nous rendîmes à Ouké; nous y étions de très-bonne heure, n'ayant fait que vingt-six verstes: nous ne voulûmes pas aller plus loin, pour donner le temps à ce sergent de nous rejoindre, ainsi qu'on lui en avoit donné l'ordre, mais il n'arriva point. Le 22.

Il n'existe pas un seul isba à Ouké; cet ostrog n'est composé que d'une douzaine de balagans & de deux yourtes; on en avoit nettoyé une pour M. Kasloff, & nous y passâmes la nuit. Ostrog d'Ouké.

Nous sortîmes de ce village au point du jour; à moitié chemin nous aperçûmes Le 23.

1788, Février. Le 23.

un certain nombre de balagans qui ne ſont habités, nous dit-on, que dans la ſaiſon de la pêche. Près de-là, nous revîmes la mer, & nous la côtoyâmes pendant quelque temps. Je fus extrêmement contrarié de ne pouvoir découvrir moi-même juſqu'à quelle diſtance elle étoit priſe, ni quelle étoit la direction de cette partie de la côte de l'eſt du Kamtſchatka. Un vent du nord vint nous aſſaillir, & nous pouſſoit la neige dans les yeux avec tant de violence qu'on ne pouvoit ſonger qu'à les défendre; il régnoit en outre ſur la mer une brume qui commençoit dès le rivage & ſembloit s'étendre au loin: ce voile ſombre la déroboit preſqu'entièrement à la vue. Les gens du pays que je m'empreſſai d'interroger, me répondirent que nous venions de paſſer le long d'une baie peu ſpacieuſe, & que la mer étoit couverte de glace juſqu'à trente verſtes de la côte.

A Khaluli, baidar recouvert en cuir.

Je ne trouvai à Khaluli, oſtrog ſitué ſur la rivière de ce nom, à ſoixante-ſeize

verſtes d'Ouké, & peu éloigné du bord de la mer, que deux yourtes & douze à treize balagans; mais j'y vis avec plaiſir un baidar recouvert en cuir. La longueur de ce bateau pouvoit être de quinze à dix-huit pieds ſur quatre de large; toute la carcaſſe étoit en planches aſſez minces & arrangées en treillage: une pièce de bois plus longue & plus groſſe que les autres ſervoit de quille; les membrures étoient aſſujetties avec des courroies, & le tout recouvert de pluſieurs peaux de morſes & de loups marins de la groſſe eſpèce. J'admirai ſur-tout la manière dont ces peaux étoient préparées & ſi parfaitement couſues enſemble, que l'eau ne pouvoit pénétrer dans le bateau. Il me parut de la forme des nôtres; mais moins arrondi, il n'en avoit pas la grâce; rétréci vers les extrémités, il ſe terminoit en pointe & s'aplatiſſoit à la quille. La légèreté de ces embarcations fort ſujettes à chavirer, a ſans doute néceſſité cette conſtruction qui leur donne

1788, Février. Le 23.

1788, Février. Le 24.

plus d'aplomb. Ce baidar étoit retiré sous un hangar qui avoit été fait exprès pour le garantir de la neige. Le toyon de Khaluli nous ayant cédé sa yourte, nous y passâmes la nuit, car il fallut attendre au lendemain pour nous remettre en route. Le vent avoit augmenté depuis notre arrivée, & il ne tomba que dans la nuit.

Le 25.

A dix heures du matin nous avions perdu de vue Khaluli, & passé l'ancien village de ce nom, récemment abandonné à cause de sa mauvaise position. Nous rencontrâmes plus loin des habitations désertes, qui formoient autrefois l'ostrog d'Ivaschkin, transporté, pour la même raison, à quelques verstes de son premier emplacement. Ensuite nous retrouvâmes la mer, & nous suivîmes encore pendant quelque temps la côte de l'est. Elle nous présenta en cet endroit une autre baie, que j'aurois voulu pouvoir considérer à mon aise, mais la brume épaisse qui régnoit sur la mer, à partir du rivage, ne permit pas à ma vue de s'étendre au-delà de la glace;

Il me parut seulement que la brume s'éclaircissoit à mesure que le vent qui, jusqu'à ce moment avoit été ouest & nord-ouest, devenoit nord-est. 1788, *Février.* Le 25.

Ivaschkin est à quarante verstes de Khaluli & très-voisin de la mer. Deux yourtes & six balagans composent cet ostrog, situé sur une petite rivière de son nom, qui étoit entièrement prise, comme celle que nous venions de passer. Ostrog d'Ivaschkin.

Nous couchâmes en ce village, où la crainte d'un ouragan dont on nous disoit menacés, nous fit rester le lendemain une partie du jour; nous en fûmes quittes pour la peur, & quoiqu'il fût assez tard lorsque nous nous décidâmes, nous pûmes encore nous rendre à Drannki: le trajet n'étoit que de trente verstes. La position de cet ostrog est la même que celle du précédent: nous y trouvâmes M. Haus, officier Russe; il venoit de Tiguil, & apportoit à M. le commandant divers objets d'histoire naturelle. Le 26. Nous trouvons à Drannki M. Haus, officier Russe.

Nous partîmes de Drannki à la pointe Le 27.

1788, *Février.* Le 27. **Baie considérable & assez commode.**

du jour. Dans l'après midi nous traversâmes une baie, dont la largeur est de quinze verstes environ sur vingt-cinq à trente de profondeur; son entrée n'a guère moins de cinq verstes: elle est formée par la côte du sud. Celle-ci est une terre basse, qui décroît à mesure qu'elle s'avance dans la mer. La baie court ouest-nord-ouest & est-sud-est: il m'a semblé que dans l'ouest-nord-ouest de son entrée, en approchant de Karagui, les vaisseaux pourroient mouiller sûrement à l'abri des vents de sud, d'ouest & de nord. La partie du sud ne promet pas un aussi bon mouillage; les gens du pays prétendent qu'il s'y rencontre plusieurs bancs de sable. Je fus obligé de m'en rapporter à leur dire; la glace & la neige m'empêchèrent de m'en assurer plus positivement.

Ostrog de Karagui, le dernier du district du Kamtschatka.

Nous fîmes soixante-dix verstes dans cette journée, & le soir nous parvînmes à Karagui. Ce village est sur une élévation, d'où l'on découvre la mer; ses habitations se bornent à trois yourtes & douze bala-

gans, au pied deſquels paſſe la Karaga. Cette rivière ſe jette dans la mer à quelques portées de fuſil de l'oſtrog, le dernier du diſtrict du Kamtſchatka; car on ne compte pas un hameau qui eſt à cent verſtes plus loin, & où il y a très-peu de Kamtſchadales. 1788, *Février.* Le 27.

Comme nous ſommes forcés d'attendre ici des proviſions de poiſſons ſecs, reſtées en arrière & deſtinées à nourrir nos chiens dans les déſerts que nous devons traverſer, je vais profiter de ce ſéjour pour tranſcrire diverſes notes que j'ai priſes dans les villages précédens & dans celui-ci. Elles ne ſeront pas placées dans l'ordre où je les ai faites; mais on doit ſentir que la rapidité de notre marche ne m'en laiſſe pas toujours le maître *(l)*.

(l) On me reprochera peut-être, que ma narration ne préſente ſouvent que des détails arides & trop uniformes; je me ſerois empreſſé de les épargner au lecteur, ſi je ne lui euſſe pas promis une exactitude ſcrupuleuſe : mais qu'il obſerve de quels objets je ſuis environné dans l'immenſe étendue

1788, Février. Le 28. A Karagui. Description des yourtes.

Je parlerai d'abord des yourtes que je n'ai pu encore décrire, bien qu'elles m'aient paru mériter une attention particulière. Ces maisons bizarres s'enfoncent sous terre, comme je l'ai dit *(m)*, & le comble qui s'élève au-dessus, a la forme d'un cône tronqué; mais pour en prendre une idée plus juste, qu'on se figure un grand trou carré d'environ six à sept toises de diamètre & de huit pieds de profondeur; les quatre côtés revêtus de solives ou de planches, & tous les interstices de ces murs remplis avec de la terre, de la paille ou de l'herbe séchée & des pierres. Au fond de ce trou sont plantés plusieurs poteaux soutenant des traverses, sur lesquelles porte le toit; il

de pays que je parcours; il verra qu'ils sont presque par-tout les mêmes. Dépend-il donc de moi de varier mes descriptions, & de ne pas tomber dans quelques redites!

(m) A mon passage à Paratounka, on se souvient que je vis quelques yourtes, mais elles étoient à moitié détruites, & j'ai pu à peine en indiquer la forme extérieure.

commence

commence au niveau du ſol & l'excède de quatre pieds ; ſon épaiſſeur eſt de deux pieds, & ſa pente peu rapide. Il eſt au reſte conſtruit comme les murs ; vers le ſommet, il eſt percé carrément : cette ouverture a quatre pieds de long ſur trois de large ; c'eſt par-là que s'échappe la fumée*(n)*, & qu'on deſcend dans la yourte à l'aide d'une échelle ou poutre entaillée, qui s'élève dans l'intérieur à l'orifice de cette entrée, commune aux hommes & aux femmes. On regarde comme une ſorte de déshonneur, de paſſer ſous une porte très-baſſe, qui ſe trouve à l'un des côtés de la yourte. Pour terminer la deſcription des dehors de ces habitations, j'ajouterai

1788, *Février.* Le 28. A Karagui.

(n) La fumée règne ſi continuellement dans ces maiſons ſouterraines, que cette iſſue ne ſauroit ſuffire à ſon évaporation. Pour la faciliter, on y pratique dans un coin inhabité, derrière le foyer, une eſpèce de ventouſe, dont la direction eſt oblique. Cette manière de ſoupirail s'appelle *joupann ;* ſa bouche aboutit au dehors à quelques pieds de l'ouverture carrée : on la ferme ordinairement avec une natte ou un paillaſſon.

1788, *Février.* Le 28. A Karagui.

qu'elles sont entourées d'une palissade assez haute, sans doute pour les garantir des coups de vent ou de la chute des neiges; d'autres prétendent que ces enceintes servoient autrefois de remparts à ces peuples pour se défendre contre leurs ennemis.

Distribution intérieure, & ameublement des yourtes.

Est-on descendu dans ces demeures sauvages, on voudroit en être dehors; la vue & l'odorat y sont également blessés: l'unique pièce qui en compose l'intérieur, a environ dix pieds de haut. Une estrade large de cinq & couverte de peaux à moitié usées de rennes, de loups marins ou d'autres animaux, fait le tour de l'appartement: cette estrade n'est pas à plus d'un pied de terre *(o)*, & sert communément de lit à plusieurs familles. J'ai compté dans une seule yourte plus de vingt personnes, tant hommes que femmes & enfans; tout ce monde mange, boit &

(o) J'ai vu quelques yourtes plancheïées, mais cela est regardé comme un luxe, & la plupart n'ont que la terre pour plancher.

1788, *Février.* Le 28. A Koriagui,

dort pêle-mêle; ſans gêne ni pudeur, ils y ſatisfont à tous les beſoins de la nature, & jamais ils ne ſe plaignent du mauvais air qu'on reſpire en ces lieux. A la vérité, le feu y eſt preſque continuel. Pour l'ordinaire le foyer eſt placé au milieu de la yourte ou dans un des côtés. Le ſoir, on a le ſoin de ramaſſer la braiſe en tas, & de fermer le trou qui ſert d'iſſue à la fumée; par ce moyen, la chaleur ſe concentre & ſe conſerve pendant toute la nuit. A la lueur d'une lampe lugubre, dont j'ai déjà fait connoître la forme & l'odeur infecte, on découvre dans un coin de l'appartement *(p)* une mauvaiſe image de quelque ſaint, toute luiſante de graiſſe & noire de fumée : c'eſt devant ces images que ces peuples s'inclinent & font leur prière. Les autres meubles ſe bornent à des bancs & à des vaſes de bois, ou d'écorces d'arbre;

(p) Ce réduit eſt en quelque ſorte ſéparé de l'appartement; il eſt un peu moins ſale, parce qu'il eſt moins fréquenté : c'eſt la place d'honneur réſervée aux étrangers.

1788, Février. Le 28. A Karagui.

ceux qui servent à la cuisine sont en fer ou en cuivre; tous sont d'une malpropreté révoltante. Des restes de poisson séché sont épars çà & là, & à tous momens des femmes ou des enfans sont à faire griller des morceaux de peau de saumons; c'est un de leurs mets favoris.

Habillement des enfans.

L'habillement des enfans arrêta mes regards par sa singularité; on m'assura qu'il ressembloit parfaitement à celui des Koriaques. Il consiste en un seul vêtement, c'est-à-dire, dans une peau de renne qui enveloppe & serre chaque partie du corps, de sorte que ces enfans paroissent cousus de toutes parts: une ouverture en bas, devant & derrière, donne la possibilité de les nettoyer. Cette ouverture est recouverte d'un autre morceau de peau qui s'attache & se lève à volonté; il soutient un paquet de mousse *(q)*, qu'on met en guise de couche entre les jambes de

(q) On se sert également de l'herbe appelée *tonnchitcha*.

l'enfant, & qu'on renouvelle à meſure qu'il l'a ſali. Outre les manches ordinaires, il en eſt deux autres attachées à ſon habit, & dans leſquelles on lui paſſe les bras lorſqu'il a froid; les extrémités en ſont fermées, & le dedans eſt garni de mouſſe. On le coiffe auſſi d'un capuchon de la même peau que ſon vêtement; mais dans les yourtes, les enfans ſont preſque toujours tête nue, & le capuchon leur pend ſur les épaules: ils ont encore pour ceinture une lanière de peau de renne. Leurs mères les portent ſur le dos, par le moyen d'une courroie qui paſſe autour du front de la femme & ſous le derrière de l'enfant.

1788, *Février.* Le 28. A Karagui.

Le toyon de Karagui, chez qui nous logions, étoit un ancien rebelle; on avoit eu de la peine à le faire rentrer dans le devoir, & il nous donna quelques inquiétudes par le refus formel qu'il nous fit de nous procurer du poiſſon.

Le 29. Idiome des habitans de cet oſtrog.

Les mœurs des habitans de cet oſtrog, tiennent beaucoup de celles des Koriaques leurs voiſins. Cette analogie ne ſe fait pas

1788, Février. Le 29. A Karagui.

moins sentir dans l'idiome que dans l'habillement des enfans. J'eus occasion de le remarquer le lendemain de notre arrivée.

Des Koriaques nous amènent deux rennes en vie.

Ayant appris que dans les environs étoient deux hordes de Koriaques à rennes, nous leur dépêchâmes aussitôt un exprès pour leur proposer de nous en vendre; ils ne se firent pas prier, le même jour ils nous amenèrent deux rennes en vie. Ce secours vint à propos pour tranquilliser nos gens, qui commençoient à craindre de manquer de vivres; cependant la disette menaçoit encore plus nos chiens, les provisions de poisson n'arrivoient point. On se hâta donc de tuer un renne; mais lorsqu'il fut question du prix, nous nous trouvâmes fort embarrassés pour traiter avec les vendeurs; ils ne parloient ni Russe ni Kamtschadale, & leurs signes n'étoient rien moins qu'expressifs: jamais nous ne nous fussions entendus, sans un habitant de Karagui qui vint nous servir d'interprète.

Distinction des deux sortes de Koriaques.

On distingue deux sortes de Koriaques;

1788, *Février.* Le 29. A Karagui.

ceux proprement appelés de ce nom, ont une résidence fixe; les autres, qui sont nomades, sont connus sous la dénomination de *Koriaques à rennes (r):* ils en ont de nombreux troupeaux, & pour les nourrir, ils les conduisent dans les cantons où la mousse abonde. Ces pâturages sont-ils épuisés, ils courent en chercher d'autres: ils errent ainsi sans cesse, campant sous des tentes de peaux & vivant du produit de leurs rennes.

Ces animaux ne leur sont pas moins utiles pour le transport, que les chiens aux Kamtschadales. Les Koriaques qui nous vinrent trouver, étoient traînés par deux rennes; mais la façon de les atteler & de les mener, & la forme du traîneau exigent des détails particuliers. Il convient, je pense, de les renvoyer au moment où, voyageant chez ces peuples, je serai

(r) On me dit qu'il y avoit de ces Koriaques errans dans l'île de Karagui, à vingt-six verstes du village de ce nom dans l'est-sud-est de la baie; j'ai cru avoir découvert de loin cette île.

1788, Février. Le 29. A Karagui. Arrivée de nos provisions.

plus à portée de faire des obſervations exactes.

Ces proviſions ſi deſirées nous parvinrent enfin le 29 au ſoir; elles nous furent amenées par le ſergent que nous attendions depuis pluſieurs jours. Nous nous diſposâmes à partir le lendemain matin; mais il s'éleva dans la nuit un vent d'oueſt & de nord-oueſt des plus violens. Cet ouragan fut accompagné de neige; elle tomba en telle abondance, que nous fûmes contraints de différer notre départ. Il falloit un temps auſſi affreux pour nous y forcer, car l'arrivée de nos proviſions avoit redoublé notre impatience; elles étoient peu conſidérables, & nos beſoins ſi preſſans, qu'à peine reçues elles avoient été entamées: il étoit donc de notre intérêt d'abréger les ſéjours, pour qu'elles ne ſe trouvaſſent pas conſommées avant que nous euſſions paſſé les déſerts.

Mars. Le 1.er

Dans la matinée le vent mollit, mais la neige continua, & le ciel menaçoit d'une autre tempête avant la fin du jour; elle

commença en effet à gronder vers les deux heures après-midi, & dura jusqu'au soir.

1788, *Mars.* Le 1.er A Karagui.

Célèbre danseuse Kamtschadale.

Pour nous distraire, on nous proposa de prendre une idée des talens d'une célèbre danseuse Kamtschadale, habitante de Karagui. Ce qu'on nous en dit piqua notre curiosité, & nous la fîmes venir; mais, soit caprice, soit humeur, elle refusa de danser, & ne parut faire aucun cas de notre invitation. Vainement on lui représenta que c'étoit manquer de complaisance & même de respect envers M. le commandant; il fut impossible de la déterminer. Heureusement nous avions de l'eau-de-vie sous la main; quelques rasades parurent changer ses dispositions. En même temps, à notre instigation, un Kamtschadale se mit à danser devant elle, en la provoquant de la voix & du geste. Peu-à-peu les yeux de cette femme s'allumèrent; sa contenance devint convulsive; tout son corps tressailloit sur l'estrade où elle étoit assise: aux agaceries, aux chants

1788, *Mars.* Le 1.er A Karagui.

aigus de ſon danſeur, elle répondoit par de pareils efforts de voix, & en battant la meſure avec ſa tête, qui tournoit en tout ſens. Bientôt les mouvemens furent ſi preſſés, que n'y tenant plus, elle s'élança à terre, & défia à ſon tour ſon homme par des cris & des contorſions encore plus bizarres. Il eſt difficile d'exprimer le ridicule de ſa danſe; tous ſes membres ſembloient diſloqués; elle les remuoit avec autant de force que d'agilité; ſes mains ſe portoient à ſon ſein avec une ſorte de rage, le découvroient & s'y attachoient, comme ſi elle eût voulu le déchirer ainſi que ſes vêtemens. Ces tranſports étranges étoient accompagnés de poſtures plus étranges encore; en un mot, ce n'étoit plus une femme, mais une furie. Dans ſon aveugle frénéſie, elle ſe feroit précipitée dans le feu allumé au milieu de la yourte, ſi ſon mari ne ſe fût pas empreſſé d'avancer un banc pour l'en empêcher; il eut encore la précaution de ſe tenir ſans ceſſe auprès d'elle. Lorſ-

qu'il vit qu'ayant abſolument perdu la tête, elle ſe jetoit de tous côtés, & qu'elle étoit réduite, pour ſe ſoutenir, à s'accrocher à ſon danſeur, il la prit dans ſes bras & la porta ſur l'eſtrade; elle y tomba, comme une maſſe, ſans connoiſſance & hors d'haleine. Elle fut près de cinq minutes en cet état : cependant le Kamtſchadale, fier de ſon triomphe, ne ceſſoit pas de chanter & de danſer. Revenue à elle, cette femme l'entendit; ſoudain, malgré ſa foibleſſe, elle ſe ſouleva encore, en pouſſant des ſons mal articulés : on eût dit qu'elle alloit recommencer cette pénible lutte. Son mari la retint, & demanda grâce pour elle : mais le vainqueur, ſe croyant infatigable, continuoit de l'agacer; il fallut uſer de notre autorité pour lui impoſer ſilence. Malgré les éloges qui furent donnés aux talens des acteurs, j'avoue que je ne trouvai pas la ſcène gaie; je dirai plus, elle me révolta.

1788, *Mars.* Le 1.er A Karaguin.

Hommes & femmes, tout le monde ici fume & mâche du tabac. Par un

Amour de ces peuples pour le tabac.

1788, *Mars.* Le 1.er A Karagui.

raffinement que j'ignorois, on le mêle avec de la cendre, pour, me dit-on, le rendre plus fort. Les habitans, à qui nous en présentâmes en poudre, ne le portèrent pas à leur nez, mais à leur bouche. J'examinai leurs pipes; elles ont la même forme que celles des Chinois; toutes étoient d'os & très-petites. Lorsqu'ils fument, ils se gardent bien de renvoyer la fumée; ils l'avalent avec délices.

Adieux des toyons qui nous avoient servi d'escorte.

Tous les toyons des ostrogs par lesquels nous avions passés depuis Ozernoi, par respect & par honneur pour M. Kasloff, nous avoient servi d'escorte jusqu'à Karagui.

Le surlendemain de notre arrivée, ils avoient pris congé de nous pour retourner chacun à leur village. Leurs adieux furent des plus affectueux. Après avoir demandé de nouveaux pardons à leur commandant de ne l'avoir pas mieux reçu à son passage, ils lui témoignèrent leurs vifs regrets de se séparer de lui,

comme s'ils l'euſſent laiſſé au milieu des plus grands dangers; ils lui offrirent tout ce qu'ils poſſédoient, ne connoiſſant pas d'autres marques d'attachement. Ils s'adreſſèrent pareillement à moi, me priant avec inſtance de recevoir d'eux quelque choſe: en vain je voulus m'en défendre, mes refus ne les rendirent que plus preſſans; & pour les contenter, je fus obligé de prendre leurs dons.

1788. *Mars.* Le 1.er A Karagui.

Marques d'affection que me donnèrent les Kamtſchadales.

Il faut que je rempliſſe ici envers tout le peuple Kamtſchadale, que je vais quitter, le devoir que ſes procédés à mon égard m'ont impoſé. Je me plais à me retracer le ſouvenir de l'obligeant accueil qu'il m'a fait ; j'ai vanté ſon hoſpitalité & ſa douceur, mais je ne me ſuis pas aſſez étendu ſur les témoignages d'affection que ces bonnes gens me donnèrent. Il n'eſt, je crois, aucuns chefs d'oſtrogs qui ne m'aient fait quelques petits préſens; tantôt c'étoit une peau de martre zibeline ou de renard, tantôt des fruits ou du poiſſon, & tels autres objets

1788, *Mars.* Le 1.er A Karagui.

qu'ils jugeoient m'être agréables. J'avois beau être en garde contre leurs offres, ils revenoient sans cesse à la charge & me contraignoient d'accepter: on eût dit qu'ils prenoient à tâche de réparer envers moi, l'injustice qu'ils avoient si long-temps faite au nom François. Souvent ils me remercioient de les avoir désabusés sur notre compte; quelquefois aussi ils étoient tentés de le regretter, en songeant qu'ils ne me verroient plus, & que mes compatriotes étoient rarement dans le cas de voyager dans leur péninsule.

Le 2. Départ de Karagui, & circuit forcé par la débacle d'une baie.

Nous sortîmes de Karagui à une heure du matin par un temps assez calme, qui se soutint tout le jour. La seule contrariété que nous éprouvâmes dans notre marche, fut de ne pouvoir traverser, comme nous l'avions espéré, une baie que la tempête de la veille avoit fait débacler; il fallut en faire le tour. Cette baie a de la profondeur; sa largeur est de huit à dix verstes, & la direction de son cours me parut nord-est & sud-ouest. La glace ne s'étoit

1788, *Mars.* Le 2.

rompue que juſqu'à l'embouchure, & là, reprenant ſa ſolidité, s'avançoit dans la mer : avec le circuit que ce dégel nous obligea de faire, notre journée peut s'évaluer à cinquante verſtes.

Diſpoſition de nos haltes en raſe campagne.

A la nuit tombante nous nous arrêtâmes en plein-champ; auſſitôt les tentes furent dreſſées. Sous la plus grande, appartenant à M. Kaſloff, ſon vezock & le mien furent approchés portière contre portière, de manière qu'en baiſſant les glaces, qui étoient de feuilles de talc, nous pouvions facilement nous entretenir & nous communiquer. Les autres traîneaux étoient rangés deux à deux autour de notre tente, & l'intervalle d'un traîneau à l'autre étoit couvert de toile ou de peaux, ſous leſquelles nos conducteurs & les gens de notre ſuite pouvoient ſe mettre à l'abri & faire leurs lits. Telle étoit la diſpoſition de nos haltes en raſe campagne.

En quoi conſiſtoit notre ſouper, notre unique repas.

Dès que la chaudière étoit établie nous prenions du thé, puis l'on s'occupoit de

1788, Mars. Le 1.

la préparation du souper, notre unique repas chaque jour. Un caporal y présidoit comme maître d'hôtel & comme cuisinier: les mets qui sortoient de sa main n'étoient ni nombreux ni délicats; mais sa promptitude à les apprêter, & notre apétit nous rendoient indulgens. Il nous servoit pour l'ordinaire une soupe de biscuit de pain noir avec du riz ou du gruau; en une demi-heure elle étoit faite, & voici comment: il prenoit une pièce de bœuf ou de renne, & avant de la jeter dans l'eau bouillante, il la coupoit par morceaux très-minces, qui étoient cuits dans l'instant.

La veille de notre départ de Karagui, on avoit tué & entamé notre second renne. Nous nous régalâmes avec sa moëlle crue ou cuite; je la trouvai excellente: nous fîmes aussi bouillir la langue, & je ne crois pas avoir jamais rien mangé de meilleur.

Le 3. Nos chiens commencent à souffrir de la disette; plusieurs périssent.

Nous reprîmes notre marche de grand matin, mais il nous fut impossible de faire plus de trente-cinq verstes. Le vent avoit

changé;

changé : revenu à l'oueſt & au ſud-oueſt, il ſouffla de nouveau avec une violence extrême & nous rejetoit la neige au viſage. Nos conducteurs ſouffrirent beaucoup, bien moins cependant que nos chiens, dont pluſieurs périrent en chemin épuiſés de fatigue; les autres ne pouvoient nous traîner, tant ils étoient foibles, faute de nourriture : on ne leur donnoit plus qu'un quart de leur ration ordinaire, & à peine leur reſtoit-il encore des vivres pour deux jours.

1788, *Mars.* Le 3.

Dans cette extrémité, nous dépêchâmes un ſoldat à l'oſtrog de Kaminoi, pour y chercher du ſecours, & pour faire venir à notre rencontre l'eſcorte qui devoit y attendre M. Kaſloff. C'étoit une garde de quarante hommes qu'on lui avoit envoyée d'Ingiga, à la première nouvelle de la révolte des Koriaques.

Soldat envoyé à Kaminoi, pour y chercher du ſecours.

Nous n'avions plus que quinze verſtes à faire pour atteindre le village ou hameau de Gavenki; nous eſpérions y trouver du poiſſon pour nos chiens; & dans

Arrivée au village de Gavenki.

1788, Mars. Le 4. A Gavenki.

cette confiance, nous nous hasardâmes à leur accorder le soir double portion, afin de les mettre en état de nous y conduire. Après avoir passé la nuit comme la précédente, nous nous remîmes en route à trois heures du matin : nous ne quittâmes point le bord de la mer jusqu'à Gavenki, où nous n'arrivâmes qu'à dix heures. Ce village est ainsi nommé à cause de sa laideur & de son état misérable *(s)*; on n'y voit en effet que deux yourtes menaçant ruine, & six balagans assez mal construits avec de vilains bois tortus, que la mer jette parfois sur le rivage, car il n'y a pas un arbre aux environs; seulement on y aperçoit de loin en loin quelques arbrisseaux très-chétifs & très-clair-semés. Je ne fus pas étonné d'apprendre que depuis peu, plus de vingt habitans s'étoient expatriés volontairement pour chercher de meilleurs gîtes. Aujourd'hui la population

Description de Gavenki.

(s) Son nom dérive du mot *gavna*, qui signifie excrément.

de ce hameau ſe borne à cinq familles, y compris celle du toyon; encore compte-t-on dans ce nombre deux Kamtſchadales qui ſont venus de l'île de Karagui, s'établir ici. On ne me dit point les raiſons de leur déplacement; mais je doute qu'ils aient gagné au change.

1788, *Mars.* Le 4. A Gavenki.

Querelle entre un de nos ſergens & deux habitans de Gavenki.

Il n'y avoit pas une heure que nous étions à Gavenki, qu'il s'éleva une querelle entre un ſergent de notre ſuite & deux payſans du village, à qui il s'étoit adreſſé pour avoir du bois. Ceux-ci répondirent bruſquement qu'ils n'en vouloient pas donner; de propos en propos les têtes s'échauffèrent: les Kamtſchadales peu intimidés des menaces du ſergent, tirèrent leurs couteaux *(t)*, & vinrent ſur lui; mais auſſitôt ils furent déſarmés par deux de nos ſoldats. Dès que M. le commandant fut inſtruit de cet acte de

(t) Ces couteaux pouvoient avoir deux pieds de long; ils s'attachent à la ceinture, & pendent ſur les cuiſſes.

1788, *Mars.* Le 4. A Gavenki. Punition des coupables.

violence, il ordonna qu'on fît un exemple par la punition des coupables. Il les fit amener devant la yourte où nous étions, & cherchant à en imposer aux autres habitans, il sortit pour presser lui-même le supplice. Le toyon qui étoit resté pour me tenir compagnie, se mit alors à murmurer devant moi de la rigueur avec laquelle on traitoit ses deux compatriotes; sa famille m'environnoit en criant encore plus haut que lui. J'étois seul, cependant j'allois essayer de les calmer, quand je m'aperçus que M. Kasloff avoit oublié ses armes; je sautai sur nos sabres au mouvement que fit le toyon pour sortir, & je le suivis de près. Déjà il avoit joint M. le commandant, & ameutant tous ses voisins, il demandoit à grands cris qu'on relâchât les délinquans; il étoit, disoit-il, leur seul juge, il n'appartenoit qu'à lui de les punir. A ces clameurs séditieuses, M. Kasloff ne répondit que par un regard sévère, qui déconcerta l'effronterie de ces paysans & de leurs chefs; celui-ci dit

encore quelques mots, mais on le saisit & on le força d'assister au châtiment qu'il prétendoit empêcher. Des deux rebelles qui le subirent, l'un étoit un jeune homme de dix-huit ans, & l'autre un homme de vingt-huit à trente. Ils furent déshabillés & couchés par terre; deux soldats leur tenoient les jambes & les mains, tandis que quatre autres faisoient tomber sur leurs épaules une grêle de coups; on les battit ainsi l'un après l'autre avec des baguettes de sapin séché, qui mirent leurs corps tout en sang. A la prière des femmes, que la foiblesse de leur sexe rend par-tout plus compatissantes, le supplice fut abrégé; on leur remit le jeune homme, à qui elles firent sur le champ une belle exhortation, dont il se fût bien passé, car il n'étoit guère en état de l'entendre, & encore moins de songer à se révolter une seconde fois.

1788, *Mars.* Le 4. A Gavenki.

La sévérité dont s'arma dans cette occasion M. le commandant, étoit d'autant plus nécessaire, que nous commençâmes

Les habitans nous refusent du poisson.

1787, *Mars.* Le 4. A Gavenki.

à apercevoir ici des nuances contagieuſes du caractère inquiet des Koriaques. Oppoſées aux mœurs des Kamtſchadales que nous venions de quitter, celles des habitans de Gavenki nous faiſoient douter ſi c'étoit encore le même peuple : autant nous avions eu à nous louer du zèle & de la bonté des autres, autant nous eûmes à nous plaindre de la dureté & de la fourberie de ceux-ci. Quelques inſtances que nous leur fîmes, nous n'en pûmes obtenir du poiſſon pour nos chiens ; ils nous aſſuroient froidement qu'ils n'en avoient point ; leurs réponſes équivoques les trahiſſoient, & nos gens ne tardèrent pas à en reconnoître la fauſſeté. A force de fureter ils découvrirent des réſervoirs ſouterrains, où, à notre approche, ces gens avoient enfoui leurs proviſions. Malgré le ſoin qu'ils avoient pris d'en maſquer les veſtiges, en les couvrant artiſtement de terre & de neige, en peu de temps tout fut dépiſté par nos chiens, que leur nez & la faim dirigeoient. A la vue de

leurs caveaux enfoncés & du poisson qu'on en tira, ces paysans nous alléguèrent les plus mauvaises raisons pour se justifier ; elles redoublèrent notre indignation, &, sans un reste de pitié pour eux, nous eussions tout enlevé ; mais nous nous contentâmes d'en prendre une petite partie.

1787, *Mars.* Le 4. A Gavenki.

Poissons qu'on pêche sur ces côtes.

D'après ce que nous trouvâmes dans ces souterrains, il paroît qu'on pêche sur ces côtes du saumon, du hareng, de la morue, des morses & différens autres animaux amphibies.

Lac des environs de Gavenki.

Il n'y a ni source ni rivière dans les environs, mais seulement un lac qui fournit de l'eau aux habitans de Gavenki. Ils ont soin l'hiver de venir casser la glace qui le couvre ; ils en emportent des quartiers considérables, puis les jettent dans des espèces d'auges, suspendues dans la yourte à la hauteur d'un homme. La chaleur y est assez forte, pour que la glace se fonde peu à peu ; & c'est-là que chacun vient puiser quand il a soif.

1788. *Mars.* Le 4. A Gavenki.

On voit auprès de ce village, une montagne ou une eſpèce de retranchement de la façon de ces peuples, qui s'y réfugioient autrefois dans leurs révoltes.

Départ de Gavenki.

Du 5 au 9.

Nous ne nous arrêtâmes à Gavenki que douze à treize heures; nous en partîmes la nuit pour nous rendre à Pouſtaretsk, qui en eſt éloigné de plus de deux cents verſtes: il nous fallut cinq grands jours pour faire ce trajet; jamais notre marche n'avoit été auſſi pénible. Nous n'eûmes pas à nous plaindre du temps de la première journée; mais le lendemain, la neige & les coups de vent nous aſſaillirent: ils ſe ſuccédèrent ſans interruption & avec tant d'impétuoſité, que nos conducteurs en étoient aveuglés; à quatre pas devant eux, ils ne diſtinguoient rien; ils ne voyoient pas même le traîneau qui les ſuivoit immédiatement.

Notre guide nous égare.

Pour ſurcroît de malheur, le guide que nous avions pris à Gavenki, étoit vieux & avoit la vue courte, auſſi nous

1788, *Mars.* Du 5 au 9.

égaroit-il souvent; alors il nous faisoit arrêter, & alloit seul en avant, pour chercher des points de ralliement: mais comment en trouver dans une plaine aussi vaste, couverte de neige, & où l'on n'apercevoit ni bois, ni montagnes, ni rivières? A tous momens l'expérience de notre guide étoit mise en défaut par le mauvais temps, malgré la connoissance incroyable qu'il avoit de ces chemins: la moindre butte, le moindre arbrisseau, c'en étoit assez pour le remettre sur la voie; cependant, comme il se trompoit quelquefois, nous jugeâmes avoir fait chaque jour plus de vingt verstes en détours forcés qu'il nous occasionna.

La famine nous enlève nos chiens.

Au bout de deux jours, mes chiens furent réduits à un seul poisson qu'on partageoit entre tous. Le défaut de nourriture épuisa bientôt leurs forces; à peine pouvoient-ils nous traîner: les uns tomboient sous les coups de nos conducteurs, les autres refusoient service; plusieurs restèrent sur la place, morts d'inanition.

1788, Mars. Du 5 au 9.

De trente-ſept chiens attelés à mon vezock, en partant de Bolcheretsk, je n'en avois plus que vingt-trois, encore étoient-ils d'une foibleſſe extrême; M. Kaſloff avoit pareillement perdu beaucoup des ſiens.

La diſette devint à la fin ſi grande, que nous nous vîmes à la veille de ne pouvoir ſortir de ce déſert. Nos chiens n'ayant plus du tout de poiſſon, nous fûmes obligés, pour les ſoutenir, de prendre ſur nos propres proviſions; mais leur part étoit modique; la prudence nous impoſoit la plus ſévère économie.

Nous laiſſons nos équipages au milieu du chemin.

Dans cette fâcheuſe conjoncture, nous abandonnâmes nos équipages au milieu du chemin, à la garde de quelques-uns de nos conducteurs; &, après avoir choiſi dans l'attelage de ces traîneaux les moins mauvais chiens, pour remplacer ceux qui nous manquoient, nous pourſuivîmes notre route.

Nouvelles peines.

Nous ne fûmes pas hors de peine ni d'inquiétude. L'eau ne tarda pas à nous manquer: le ſeul petit ruiſſeau que nous

rencontrâmes étoit glacé; il fallut nous résoudre à nous désaltérer avec de la neige. Le défaut de bois fut un autre embarras; pas un arbre sur notre chemin; nous faisions quelquefois une verste pour aller à la découverte d'un méchant arbrisseau qui n'avoit pas un pied de haut: tous ceux qui s'offroient à nos regards étoient aussitôt coupés & emportés, dans la crainte de n'en pas trouver plus loin; mais ils étoient si petits & si rares qu'ils ne suffisoient pas pour cuire nos alimens. Il n'étoit donc pas question de nous chauffer; le froid pourtant étoit des plus rigoureux, & la lenteur de notre marche nous donnoit le temps de nous morfondre; à chaque pas nous étions contraints de nous arrêter pour dételer les chiens qui expiroient les uns sur les autres.

1788, *Mars.* Du 5 au 9.

Je ne saurois rendre ce qui se passa en moi dans cette circonstance; le moral souffroit encore plus que le physique. Je prenois aisément mon parti sur les

1788, *Mars.* Du 5 au 9.

incommodités que je partageois avec mes compagnons ; leur exemple & ma jeunesse me faisoient supporter tout avec courage ; mais ma constance m'abandonnoit dès que je songeois à mes dépêches. La nuit, le jour, elles étoient sans cesse sous ma main, je n'y touchois qu'en frémissant. L'impatience de remplir ma mission, l'image des obstacles que j'avois à vaincre, l'incertitude d'y réussir, toutes ces idées venoient à la fois m'agiter. Je les écartois ; l'instant d'après, une nouvelle contrariété me ramenoit à ces réflexions désespérantes.

Moyen dont nous nous servions pour faire avancer nos chiens.

En sortant de Gavenki, nous avions quitté la côte de l'est ; celle de l'ouest se présenta à nous à deux verstes de Poustaretsk ; de sorte que nous avions traversé cette partie du Kamtschatka dans toute sa largeur, qui n'est, comme l'on voit, que de deux cents verstes, c'est-à-dire, de cinquante lieues. Nous fîmes ce trajet plus à pied qu'en traîneaux : nos chiens étoient si foibles, que nous préférions de nous fatiguer nous-mêmes pour les

soulager, rarement encore en alloient-ils plus vîte. Nos conducteurs ne pouvoient les faire avancer qu'en s'attelant comme eux pour les aider à tirer nos voitures, & nous les agacions en leur montrant un mouchoir que nous tournions en forme de poisson : ils suivoient cet appât qui fuyoit devant eux, à mesure qu'ils s'approchoient pour s'en saisir.

1788, *Mars.* Du 5 au 9.

C'est par ce moyen que nous vînmes à bout de franchir la montagne qui mène à Poustaretsk. Je me crus sauvé en mettant le pied dans ce hameau, d'après l'accueil gracieux que nous firent les femmes. Nous en trouvâmes six qui venoient au devant de nous, & qui nous abordèrent avec des démonstrations de joie les plus folles. Nous comprîmes, à quelques mots qu'elles nous dirent, que leurs maris étoient allés à l'ostrog de Potkagornoï pour y chercher de la baleine. Elles nous conduisirent à leurs habitations en chantant & sautant autour de nous comme des extravagantes. Une d'entr'elles se dépouilla

Le 9. Arrivée à Poustaretsk.

1787. Mars. Le 9. A Poustaretsk.

d'une parque de jeune renne pour en vêtir M. le commandant; les autres nous exprimoient par de grands éclats de rire leur satisfaction de notre arrivée, à laquelle elles assuroient ne point s'attendre: cela n'étoit guère vraisemblable, mais nous fîmes semblant de les croire, dans l'espérance d'en avoir meilleure composition.

Recherches inutiles pour trouver du poisson.

Nous entrâmes à Poustaretsk le 9 à trois heures après-midi; notre premier soin fut de visiter tous les réservoirs de poisson. Quel fut notre chagrin en les voyant vides! nous soupçonnâmes sur le champ que les habitans avoient pris la même précaution que ceux de Gavenki; & nous voilà à questionner ces femmes, à fouiller de tous côtés, persuadés que les provisions sont cachées: plus on nous le nioit, plus nous poussions nos recherches; elles furent inutiles, nous ne pûmes rien découvrir.

Triste spectacle que nous offrent nos chiens.

Dans cet intervalle on avoit dételé nos chiens pour les attacher par pelotons à l'ordinaire. Dès qu'ils furent au poteau,

ils se jetèrent sur leurs liens & sur leurs harnois; en une minute tout fut dévoré. En vain essaya-t-on de les retenir; la plus grande partie s'échappa dans la campagne où ils erroient çà & là, mangeant tout ce que leurs dents pouvoient déchirer. Il en mouroit à tous momens quelques-uns qui devenoient aussitôt la proie des autres; Ceux-ci s'élançoient sur ces cadavres & les mettoient en pièces : chaque membre étoit disputé au ravisseur par une troupe de rivaux qui l'attaquoient avec la même furie; s'il succomboit sous le nombre, il étoit à son tour l'objet d'un nouveau combat *(u)*. A l'horreur de les voir ainsi s'entre-dévorer, succédoit le triste spectacle de ceux qui assiégeoient la yourte où nous demeurions. Ces pauvres bêtes étoient toutes d'une maigreur à faire compassion; elles pouvoient à peine remuer : leurs hurlemens

1788. *Mars.* Le 9. A Poustaretsk.

(u) Pour nous défendre nous-mêmes contre ces chiens affamés, nous étions réduits à ne point sortir sans nos bâtons, ou sans des armes qui pussent les écarter.

1788, *Mars.* Le 9. A Poustaretsk.

plaintifs & continuels sembloient nous prier de les secourir, & nous reprocher l'impossibilité où nous étions de le faire. Plusieurs qui souffroient autant du froid que de la faim, se couchoient au bord de l'ouverture extérieure, pratiquée dans le toit de la yourte, & par où s'échappe la fumée; plus ils sentoient la chaleur & plus ils s'en approchoient; à la fin, soit foiblesse, soit défaut d'équilibre, ils tomboient dans le feu sous nos yeux.

Le soldat envoyé à Kaminoi, arrêté en route.

Peu d'instans après notre arrivée, nous vîmes revenir le conducteur du soldat envoyé le 3 à Kaminoi, pour y chercher du secours; il nous apprit que notre émissaire en avoit lui-même le plus pressant besoin, trop heureux d'avoir rencontré à douze verstes au nord de Poustaretsk, une mauvaise yourte abandonnée; il s'y étoit mis à l'abri des tempêtes qui l'avoient égaré dix fois. Les provisions que nous lui avions données pour lui & pour ses chiens étoient consommées, & il attendoit impatiemment qu'on vînt le

tirer

tirer d'embarras, ſans quoi il lui étoit impoſſible de ſortir de ſon aſyle, ni pour exécuter les ordres dont il étoit chargé, ni pour nous rejoindre.

1788, *Mars.* Le 9. A Pouſtaretsk.

M. Kaſloff, loin de ſe laiſſer abattre par ce nouveau contre-temps, ranima notre courage, en nous faiſant part des derniers expédiens qu'il étoit réſolu d'employer. Déjà, ſur l'aſſurance qui nous fut donnée qu'une baleine avoit échoué auprès de Potkagornoi, il y avoit envoyé un exprès; la plus grande célérité lui étoit recommandée, & il devoit rapporter de la chair & de la graiſſe de ce poiſſon le plus qu'il pourroit.

Exprès envoyé à Potkagornoi pour y chercher de la baleine.

Cette reſſource étant encore incertaine, M. le commandant nous propoſa de faire le ſacrifice du peu de vivres que chacun de nous comptoit réſerver pour ſes propres chiens. Il étoit queſtion de nous en deſſaiſir en faveur du ſergent Kabéchoff, qui s'offroit d'aller à Kaminoi. Dans la détreſſe où nous étions, la moindre lueur d'eſpérance ſuffiſoit pour nous décider à

Le ſergent Kabéchoff part pour Kaminoi avec le reſte de nos proviſions.

1788, *Mars.* Le 10. A Pouſtaretsk.

tout riſquer; nous embraſsâmes donc cet avis avec tranſport, nous abandonnant au zèle & à l'intelligence de ce ſergent.

Il partit le 10, muni d'inſtructions détaillées & du reſte de nos proviſions. Dans ſa route il devoit ramaſſer notre pauvre ſoldat, & de-là courir remplir la commiſſion dont celui-ci n'avoit pu s'acquitter. Après avoir pris toutes ces meſures, nous nous exhortâmes à la patience, & nous cherchâmes à nous diſtraire de nos ſollicitudes, en attendant qu'il plût à la Providence de nous en délivrer. Je vais employer ce temps à rendre compte des obſervations que j'ai faites à Pouſtaretsk.

Du 10 au 12. Deſcription de Pouſtaretsk & de ſes environs.

Ce hameau eſt ſitué ſur le penchant d'une montagne que la mer arroſe; car on ne peut pas appeler rivière *(x)*, ce qui n'eſt proprement qu'un golfe fort étroit, qui s'avance juſqu'au pied de cette montagne : l'eau en eſt ſaumâtre & nullement

(x) Les gens du pays la nomment *Pouſtaïa-reka*, c'eſt-à-dire, rivière déſerte : ce golfe étoit alors entièrement glacé.

1788, *Mars.* Du 10 au 12. A Pouſtaretsk.

potable; pour y ſuppléer, nous buvions de la neige fondue, qui étoit notre ſeule eau douce. Deux yourtes où vivent environ quinze perſonnes, compoſent tout le hameau; on peut encore y comprendre quelques balagans, où les habitans vont s'établir au commencement de l'été : ils les ont conſtruits à quelques verſtes des yourtes & plus avant dans les terres.

Nourriture des habitans pendant notre ſéjour.

Ils y paſſent toute la belle ſaiſon à pêcher, & à faire leurs approviſionnemens pour l'hiver. A en juger par les alimens que je leur ai vu apprêter & manger, le poiſſon n'y doit pas être abondant: leur nourriture pendant notre ſéjour ſe borna à de la chair ou de la graiſſe de baleine, à de l'écorce d'arbre crue, & à des bourgeons arroſés avec de l'huile de baleine, de loup marin ou de la graiſſe d'autres animaux. Ils nous dirent qu'ils avoient pris quelquefois en pleine mer de petites morues; je ne ſais s'ils en avoient en réſerve dans quelque coin, mais nous avions fait tant de recherches, & nous

1788, *Mars.* Du 10 au 12. A Poustaretsk.

leur vîmes faire si mauvaise chère, que je finis par les croire réellement aussi pauvres qu'ils paroissoient l'être.

Manière de chasser les rennes.

Leur manière de chasser les rennes, qui se trouvent en assez grande quantité dans ces cantons, n'est pas moins sûre que commode. Ils entourent de palissades une certaine étendue de terrain, en laissant seulement quelques ouvertures; c'est dans ces passages étroits qu'ils tendent leurs filets ou leurs lacs: ils se séparent ensuite pour chasser les rennes dans ces piéges; ces animaux, en cherchant à se sauver, s'y précipitent & s'y trouvent arrêtés ou par le cou ou par leur bois. Il s'en échappe toujours un grand nombre qui brisent les lacets ou franchissent les palissades; cependant, une chasse faite par vingt ou trente hommes, a valu parfois plus de soixante rennes.

Occupations des femmes.

Indépendamment des travaux du ménage, les femmes sont chargées de la préparation des peaux de divers animaux, particulièrement des rennes, de les tein-

1788, Mars. Du 10 au 12. A Pouſtaretsk.

dre & de les coudre. Elles les raclent d'abord avec une pierre taillante enchâſſée dans un bâton : après en avoir enlevé la graiſſe, elles continuent de les ratiſſer, afin de les rendre moins épaiſſes, & de leur donner plus de ſoupleſſe. La ſeule couleur dont elles faſſent uſage pour les teindre, eſt d'un rouge très-foncé; elles la tirent de l'écorce d'un arbre appelé en Ruſſe *olkhovaïa-déréva,* & connu chez nous ſous le nom de l'*aune.* On fait bouillir cette écorce, puis on en frotte la peau jusqu'à ce qu'elle ſoit bien imprégnée de teinture. Les couteaux qui ſervent pour couper enſuite ces peaux, ſont courbes & de l'invention probablement de ces peuples.

Des nerfs de rennes très-effilés, & préparés par ces mêmes femmes, leur tiennent lieu de fil. Elles couſent parfaitement bien. Leurs aiguilles leur viennent d'Okotsk, & n'ont rien d'extraordinaire; leurs dez reſſemblent à ceux de nos tailleurs, elles le mettent toujours ſur l'index.

A mon paſſage à Karagui, j'ai rapporté

1788, *Mars.* Du 10 au 12. A Pouſtaretsk.

Manière de fumer.

la façon dont ces peuples fument; mais je ne puis m'empêcher d'y revenir pour en faire connoître les ſuites funeſtes, dont je vis ici pluſieurs exemples. Leurs pipes *(y)* ne ſauroient contenir plus d'une pincée de tabac, qu'ils renouvellent juſqu'à ſatiété, & voici comment ils y parviennent: à force d'avaler la fumée, au lieu de la renvoyer, ils s'enivrent peu-à-peu, au point de tomber dans le feu, s'ils en étoient près. Heureuſement l'habitude qu'ils en ont, leur a appris à ſuivre les progrès de cette défaillance; ils prennent leurs précautions en s'aſſeyant ou en s'accrochant au premier objet qu'ils rencontrent. Leur pâmoiſon dure au moins un quart d'heure, pendant lequel leur ſituation eſt des plus pénibles; une ſueur froide inonde leur corps, la ſalive coule de leurs lèvres, la reſpiration eſt gênée & la toux

(y) Les tubes de ces pipes ſont de bois & fendus dans leur longueur; ils s'ouvrent par le milieu, & l'économie des fumeurs les porte à en gratter les parois, pour fumer enſuite ces ratiſſures.

continuelle. C'eſt lorſqu'ils ſe ſont mis dans cet état, qu'ils croyent avoir fumé délicieuſement.

1788, *Mars.*

Du 10 au 12: A Pouſtaretsk. Habillement.

Ni les femmes ni les hommes ne portent ici de chemiſes *(z)*; leur vêtement ordinaire en a preſque la forme; il eſt moins court & de peau de renne. Quand ils ſortent, ils en paſſent un autre plus chaud par-deſſus. En hiver, les femmes n'ont point de jupes, mais des culottes fourrées.

Le 12. M. Schmaleff nous rejoint.

Le 12, M. Schmaleff nous rejoignit. Son retour nous fut d'autant plus agréable que nous en étions fort inquiets. Il y avoit ſix ſemaines que nous étions ſéparés *(a)*, & près d'un mois s'étoit écoulé depuis l'inſtant fixé pour notre réunion. Il lui reſtoit très-peu de proviſions; mais ſes chiens étant moins mauvais que les nôtres, nous en profitâmes pour faire venir nos équipages, que nous avions été forcés de

(z) Dans la deſcription de l'habillement des Kamtſchadales, on a vu qu'ils ont ſous leur parque une petite chemiſe de nankin ou de toile de coton.

(a) Le lecteur doit ſe rappeler qu'il nous avoit quitté à Apatchin le 29 janvier.

1788. *Mars.* Le 12. A Pouftaretsk.

laiffer en chemin, & dont nous n'avions eu aucunes nouvelles depuis notre arrivée.

Le vent du fud-oueft qui nous avoit tant incommodés en route, fouffla avec

Du 12 au 17.

la même violence pendant plufieurs jours; il paffa enfuite au nord-eft, mais le temps n'en fut que plus affreux.

Il fembloit que la nature en colère confpirât auffi contre nous pour multiplier les obftacles & prolonger notre misère. J'en appelle à quiconque s'eft trouvé dans une femblable pofition; il fait s'il eft cruel de fe voir ainfi enchaîné par des entraves fans ceffe renaiffantes. On a beau fe diftraire, s'armer de patience, à la longue les forces s'épuifent & la raifon perd fes droits. Rien ne nous rend nos maux plus infupportables que de n'y prévoir aucun terme.

Réponfe affligeante du fergent Kabéchoff.

Nous n'en fîmes que trop l'expérience à la reception des lettres qui nous vinrent de Kaminoi : nul fecours à en attendre, nous marquoit Kabéchoff; le détachement d'Ingiga étoit hors d'état de venir à notre rencontre; arrivé depuis deux mois à Ka-

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Pouſtaretsk.

minoi, il y avoit conſommé non-ſeulement ſa proviſion de vivres, mais encore celles qui nous étoient deſtinées. Les chiens s'entre-dévoroient comme les nôtres, & les quarante hommes ſe voyoient réduits à la dernière extrémité. Notre ſergent nous ajoutoit qu'il avoit pris le parti d'envoyer ſur le champ à Ingiga, comme notre unique reſſource; ſon exprès ne devoit revenir que dans quelques jours, mais il doutoit qu'il rapportât une réponſe ſatisfaiſante, cette ville ne pouvant être que mal approviſionnée en vivres & en chiens, après l'envoi conſidérable qu'elle en avoit fait.

M. Kaſſoff reçoit la nouvelle de ſon avancement.

Ce rapport affligeant nous ôta tout eſpoir, & nous nous crûmes perdus. Notre découragement & notre triſteſſe étoient tels, que M. Kaſſoff fut d'abord inſenſible à la nouvelle de ſon avancement, qu'il reçut par le même courrier. Une lettre venant d'Irkoutsk, lui apprenoit qu'en reconnoiſſance de ſes ſervices, l'Impératrice le faiſoit paſſer du

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Poustaretsk.

commandement d'Okotsk à celui de Ya-koutsk. En toute autre circonstance, cette faveur l'eût transporté ; elle offroit à son zèle un champ plus vaste, & plus de moyens d'exercer ses talens dans l'art de gouverner ; mais il étoit loin de songer à calculer les avantages de son nouveau poste. Tout sentiment en lui cédoit à celui de notre danger, il en étoit comme absorbé.

Je conçois l'idée de me séparer de M. Kasloff.

Dans un moment aussi critique, je ne puis attribuer qu'à une inspiration du ciel, l'idée qui me vint tout-à-coup de me séparer de M. Kasloff. En y réfléchissant, je sentis tout ce qu'elle avoit de désobligeant pour lui & de chagrinant pour moi ; je voulus la repousser, mais en vain, malgré moi je m'y arrêtois ; je pensois à ma patrie, à ma famille, à mon devoir. Leur ascendant invincible l'emporta, & je m'ouvris à M. le commandant. Au premier aperçu, le projet lui parut extravagant, & il ne manqua pas de le combattre. Le desir de l'exécuter me

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Poustaretsk.

fournit des réponses à toutes ses objections. Je lui prouvai qu'en demeurant unis, nous nous ôtions l'un à l'autre les moyens de poursuivre notre route; nous ne pouvions partir ensemble sans un nombreux renfort de chiens: parmi ceux qui nous restoient, il n'y en avoit guère que vingt-sept passables, tous les autres étoient morts ou incapables de servir *(b)*. L'un de nous consentant à céder à l'autre ces vingt-sept chiens, ce dernier acquéroit la possibilité d'avancer, & son départ débarrassoit celui qu'il quittoit, du soin de nourrir encore ce petit nombre de coursiers affamés. Mais, me disoit M. Kasloff, ne vous faudra-t-il pas toujours quelques provisions pour eux? & comment vous en procurerez-vous?

Je ne savois trop que répliquer à cette observation, lorsqu'on nous dit que notre exprès arrivoit de Potkagornoi. Plus heu-

---

(b) On n'a pas oublié sans doute que nous étions partis de Bolcheretsk avec une meute de près de trois cents chiens.

1788, *Mars.*

Du 12 au 17. A Poustaretsk.

Il nous arrive de Potkagornoi, de la chair & de la graiſſe de baleine.

reux que tous les autres, il nous apportoit de la chair & de la graiſſe de baleine en grande quantité : ma joie, à ſa vue, fut extrême, toutes les difficultés étoient levées, je me crus déjà ſorti de Pouſtaretsk. Dans la même minute je revins à la charge auprès de M. le commandant, qui, n'ayant plus rien à m'oppoſer, & ne pouvant qu'applaudir à mon ardeur, ſe rendit à mes ſollicitations. Il fut arrêté que je partirois ſeul le 18 au plus tard. Dès ce moment nous nous occupâmes des diſpoſitions néceſſaires pour aſſurer l'exécution de ce projet.

Le calme rétabli parmi les Koriaques.

Tout me portoit à me flatter du ſuccès. Au milieu des triſtes nouvelles qui nous étoient venues de Kaminoi, il s'en trouvoit quelques-unes de très-conſolantes ; on nous affirmoit, par exemple, que nous n'y ſerions nullement inquiétés à notre paſſage. Le calme s'étoit rétabli parmi les Koriaques, &, pour nous en convaincre, ils avoient voulu que pluſieurs d'entr'eux accompagnaſſent le ſoldat chargé des

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Pouſtaretsk.

lettres à l'adreſſe de M. le commandant. Le fils même du chef des rebelles, appelé *Eitel,* étoit à la tête de l'eſcorte; il nous dit que ſes compatriotes nous attendoient depuis long-temps avec impatience, & que ſon père ſe propoſoit de donner à M. Kaſloff des preuves de ſon reſpect en venant au-devant de lui.

Accueil que nous faiſons aux Koriaques.

Charmés de n'avoir plus rien à craindre, au moins de ce côté, nous nous empreſſâmes de témoigner à ces Koriaques notre ſatisfaction de leur bonne volonté pour nous; nous leur fîmes tous les préſens que notre ſituation nous permettoit, en tabac, en étoffes & en divers objets que j'avois achetés pendant mon voyage ſur mer, & d'autres qui m'avoient été laiſſés par M. le comte de la Pérouze. Nous leur en donnâmes auſſi pour leurs parens; mais notre ſoin principal fut de les enivrer de notre mieux, pour qu'ils euſſent bien à ſe louer de notre accueil: il falloit les traiter ſuivant leur goût; or, c'eſt-là chez eux l'eſſence de la politeſſe.

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Pouftaretsk.

Ils fe chargent de deux de mes porte-manteaux.

Je propofai à ces Koriaques de fe charger de deux de mes porte-manteaux; ils ne parurent pas d'abord s'y prêter volontiers, parce que j'exigeois qu'ils fuffent conduits jufqu'à Ingiga; cependant à force de careffes & d'argent, j'obtins qu'ils les prendroient fur leurs traîneaux. L'intérêt feul les détermina à me rendre ce fervice; mais il m'étoit fi utile, que je ne crus pas l'avoir trop payé. Débarraffé par-là de mon bagage, je n'avois plus à fonger qu'à mes dépêches; j'étois d'ailleurs à peu-près fans inquiétudes fur les effets que je confiois à ces Koriaques; le foldat chargé de la pofte d'Ingiga, s'en retournoit avec eux, il m'avoit promis d'en avoir foin, & de veiller à ce que mes intentions fuffent fidèlement fuivies.

M. Kafloff me remet fes dépêches, & me donne les paffeports nécef- faires pour ma sûreté.

Jufqu'au moment de mon départ, M. Kafloff travailla *(c)* à l'expédition de fes

(c) Ce fut véritablement un travail & des plus fatigans, fi l'on confidère que dans ces yourtes nous ne pouvions écrire que couchés par terre, encore étions-nous abymés de fumée, & voyions-nous notre encre fe geler à côté de nous.

lettres, dont il étoit convenu que je me chargerois; il me délivra un *podarojenei* ou passeport qui devoit me servir jusqu'à Irkoutsk, où il écrivoit en outre pour qu'on eût à me fournir les secours dont j'aurois besoin. Ce passeport étoit un ordre à tous les officiers Russes & autres habitans sujets de l'Impératrice, que je rencontrerois jusque-là, de me faciliter les moyens de continuer ma route avec sûreté & promptitude. La prévoyance de M. le commandant n'oublia rien de ce qui pouvoit m'être nécessaire : il n'eût pas porté plus loin les attentions, quand j'eusse été son frère le plus chéri.

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Poustaretsk.

Je m'arrête, car je ne puis résister à l'émotion que j'éprouve, en pensant que je vais quitter cet homme estimable, à qui les qualités de son ame, plus que les grâces de son esprit, m'ont attaché pour la vie. Le sacrifice généreux qu'il me fait pèse en ce moment sur mon cœur, & je me reproche de l'avoir desiré. Qu'il m'en coûte pour le laisser dans ces déserts, sans

Mes regrets en me séparant de M. Kasloff.

1788, *Mars.* Du 12 au 17. A Poustaretsk.

savoir, avant que d'en sortir, comment il pourra lui-même s'en tirer! l'image de sa triste position me poursuit & m'agite. Ah! sans doute pour me résoudre à m'en séparer malgré la défense que m'en avoit faite M. le comte de la Pérouze, il falloit, je le répète, que je fusse entraîné par la conviction qu'il ne me restoit pas d'autres moyens de parvenir à remettre promptement mes dépêches. Sans ce motif, sans cet objet unique de ma mission, rien ne justifieroit à mes yeux mon empressement à partir. Puisse le témoignage que ma reconnoissance rendra à jamais des bontés de M. Kasloff à mon égard, & de son zèle pour le service de sa souveraine, contribuer en quelque chose à son avancement & à son bonheur! il ne manqueroit plus au mien que le plaisir de le revoir & de le serrer dans mes bras.

FIN de la première Partie.

TABLE

Des indications de la première Partie.

FIN de la Table de la I.re Partie.



